This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

U 79

Digitized by Google

37582.6 (39-40)

HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY OF THE

French Department,

SEVER HALL.

18 Oct. 1897

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

39. - 40

Comedies en prose

1 - 2

Digitized by Google

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRECÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME Ier.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1822.

Digitized by Google

~~Fr 496.6~~
37582.6(39-40)
18 Oct. 1877
Harvard University,
French Dept. Library.

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
SEP 2 1971

Digitized by Google

LA

COUPE ENCHANTÉE,

COMEDIE EN UN ACTE;

PAR LA FONTAINE;

présentée, pour la première fois, le 16 juillet 1688.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On trouve la notice sur La Fontaine dans le tome deuxième des Comédies en vers, tome neuf du Théâtre du second ordre du premier Répertoire.

La pièce que nous donnons ici, et qui aurait dû être comprise dans cette collection, eut un grand succès lorsqu'elle parut et fut mise, sous le nom de *Champmêlé*, dans les œuvres duquel elle a été imprimée. L'éducation qu'un architecte éclairé du tems voulut donner à sa fille, en la tenant enfermée et privée de la connaissance des hommes, fournit à La Fontaine le sujet de cette jolie petite pièce.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.
LÉLIE, fils d'Anselme.
JOSSELIN, gouverneur de Lélie.
BERTRAND, fermier d'Anselme.
M. GRIFFON, gascon, } beaux-frères.
M. TOBIE, marchand, }
LUCINDE, fille de M. Tobie.
THIBAUT, fermier de M. Tobie.
PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

Digitized by Google

LA

COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

Non, mordienne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rian.

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'au soir.

Digitized by Google

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous allait trouver enfarmés dans ma logette, eh! que dirait-on?

PERRETTE.

Ardez! ce qu'on en dirait serait-il tant à ton désavantage?

BERTRAND.

Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venait à vous trouver, où en serais-je?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner, parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable: je le connais mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée: je ne les vis pas plus tôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze

Digitized by Google

mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi ?

BERTRAND.

Ventredienne ! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bian ce que je savons ?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils ; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bian ! eh bian ! ne v'là-t-il pas ? Palsanguoi ! n'en dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme ? Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *tu autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles ? que le père ne veut point que le fils en voie aucune ? que le fils n'en connaît non plus que s'il n'y en avait point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comment on les appelle ? que le père, sottement, lui apprend tout cela ; que le fils croit tout cela, sottement ; et que.... que.... Que diable ! ne vous ai-je pas dit tout cela ?

PERRETTE.

Eh bian ! oui. D'où viant qu'il ne veut pas

Digitized by Google

que son fils connaisse des femmes? Est-ce une si mauvaise connaissance?

BERTRAND.

D'où viant... d'où viant... Eh! esprit bouché, ne vous souviant-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avait épousé une femme qui en savait bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencombre qu'il a, li comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne serait de rian à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne! que de babil! Est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, lui donnant de l'argent.

Mon ami! mon ami!

BERTRAND, fesant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.

Mon ami, mon pauvre ami! Jarnigué! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE.

Eh! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué! que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE, lui donnant encore de l'argent.

Mon pauvre garçon!

Digitized by Google

BERTRAND.

Testigué! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué! c'est être bian satan.

LUCINDE, lui en donnant toujours.

Bertrand!

BERTRAND.

Jarni! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahutte.

PERRETTE.

Le grand malheur!

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, lui en donnant davantage.

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort-de-ma-vie! que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi, prends toi-même.

[Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.]

Digitized by Google

PERRETTE.

Eh bian! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bian envie de me voir frotté.

PERRETTE.

Là, là, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans ta logette.

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré partout. S'il viant à vous trouver! hein!

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne marquerait pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher.. Attendez; je vais voir si personne ne nous en empêche.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guère loin du châtiau de votre père; j'ai peur que nous ne soyons pas long-tems ici sans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrais-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais! vous vous intéressez bian pour lui! Si j'osais, je croirais queuque chose.

LUCINDE.

Et que croirais-tu?

PERRETTE.

Je croirais que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

Digitized by Google

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je dis à part moi, v'là notre maîtresse Lucinde qui se prend; et si ce grand dadais que n'en lui voulait bailler pour époux avait eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sortie de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette: vous faites toujours semblant de vous dégui-

Digitized by Google

ser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça voulait dire.... Eh mais! qu'entends-je?

(Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paraît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.)

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Haïe, haïe, haïe!

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille?

THIBAUT, derrière.

Ho, ho, ho!

PERRETTE.

Ah! Madame, c'est la voix de notre mari Thibaut; nous voilà pardues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.)

Digitized by Google

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis le nez

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si
ai la mine. Quand je *vous le vis*
avec tant d'attention par le trou
je dis à part moi, v'là notre *maî*
qui se prend; et si ce grand d
lui voulait bailler pour époux
bonne mine que ce petit étou
serions pas sortie de la maiso

LUCINDE.

Tu vois plus clair que m
t'avoue que je formai dès la
faire tout mon possible p
pauvre petit homme, et
minute la nuit. Mais
mas que mo

ser les choses. Pour moi, je n'y ent
tant de façons; et quand Thibaut
main pour la première fois pour
qu'il me la serrit de toute sa force,
du premier coup ce que ça vou
Eh mais! qu'entends-je?

(Thibaut crie derrière le théâtre, et
Bertrand et Josselin sont seuls sur

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE,

THIBAUT, derrière

Haïe, haïe, haïe!

LUCIN

Quelle voix a frappé

THIBA

Ho, ho, ho!

Ah! Madame
Thibaut; nou

on

flambés, s'i

et n'en ouvr

errette sorte

J I.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Ou courez-vous? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, viant par ilà.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Holà, quelqu'un, holà?

PERRETTE.

Entends-tu? c'est fait de nous s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN, dans le château.

Bertrand? eh! Bertrand?

Digitized by Google

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à parsonne.

(Lucinde et Perrette sortent.)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré.... Mais le v'là.

THIBAUT.

Eh! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds?

Digitized by Google

en faire comme des choux de son jardin, elles seraient bian attrapées! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains... et que sais-je, moi? je crains.... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est on pourrait vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon! est-ce qu'on sait jamais ça? Pour s'en douter, passe; mais pour en être sûr, nifle. J'aurais, morgué! biau le demander à Parrette, alle ne l'avouerait jamais; alle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine

Digitized by Google

de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin se répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon! Et où diable a-t-il pêché cela?

JOSSELIN.

Il l'a acheté d'un arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avait attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monsieur acheta-t-il ce joyau là?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il était marié?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends; il voulait savoir si sa femme... n'est-ce pas?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe il y but, je gage?

Digitized by Google

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Non?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué! c'est être bian plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué! v'la un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc? contez-moi cela, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benet!

Digitized by Google

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présens.

THIBAUT.

L'impertinent!

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on peut résister aux présens?

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t-il?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la dame, en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment?

JOSSELIN.

Oui; mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la coupe?

Digitized by Google

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femmes de sa vie.

THIBAUT.

Avec la coupe?

JOSSELIN.

Avec la coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme?

JOSSELIN.

Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

Digitized by Google

JOSSELIN.

Il engage tous les passans, que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là ?

JOSSELIN.

Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUT.

En a-t-il bian vu depuis ce tems-là ?

JOSSELIN.

Oh ! en quantité.

THIBAUT.

S'en est-il trouvé biaucoup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu ?

JOSSELIN.

Cela est si rare, que je ne m'en souviens quasi pas.

THIBAUT.

Par ma figue ! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son biau-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre ; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne : comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustont toujours sur le chapitre de leux femmes. Je vas leux dire que la coupe

Digitized by Google

les mettra d'accord. Ils rodont autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leux fille... Mais quel est ce vilain monsieur-là?

JOSSELIN.

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, fort échauffé.

Ah, monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... Qui est cet homme-là?

JOSSELIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille; et, pour les trouver, il est avec une paire de Messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

Digitized by Google

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique ; laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah ! vraiment, la coupe ! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

Je viens de voir... Ouf!

BERTRAND, à part.

Aurait-il vu ces masques de femmes ? Écoutons.

(Il se met entre Joselin qui est à la gauche, et Anselme qui est à la droite du théâtre.)

ANSELME.

Je viens de voir... (*Donnant un soufflet à Bertrand.*) Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rian.

Digitized by Google

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi! Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connaissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur; le bon sens premièrement:

Digitized by Google

oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connaissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler, mon désordre paraîtrait à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'ou vient que mon père me fuit ?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose ?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez ?

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux ; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie, et je ne sais pas pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh ! quelles sont ces beautés ?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le

Digitized by Google

jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher monsieur Josselin, je voudrais bien..

JOSSELIN.

Quoi?

LÉLIE.

Vous ne le voudriez pas, vous?

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LÉLIE.

Je voudrais bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il?

LÉLIE.

Ah! je savais bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu.

Digitized by Google

LÉLIE.

Eh ! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache ; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN, à part.

Le petit fripon !

LÉLIE.

Oh ! ça, monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là ?

LÉLIE.

Oui, qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici ?

JOSSELIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, monsieur Josselin ; vous lisez dans des livres, et mon

Digitized by Google

père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire ?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, bas.

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et si mon père venait à mourir, M. Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrais-je ?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon fils, et je serais votre père pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, M. Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait; et ce serait, à mon tour, d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN.

Eh bien! vous seriez le mien si vous vouliez et je serais votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh! ce n'est pas comme cela que cela se

Digitized by Google

fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

M. Josselin, si vous ne me menez promener j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui! et je vais moi, de tout ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh! oh! voyez, voyez le petit imprudent, avec ses promenades!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LÉLIE, seul.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrais mourir sur le pas de la porte.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, à Lucinde.

MADAME, le v'là tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, sans voir les deux femmes.

Mon père n'est pourtant pas un bon père, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes; mais jè gage bian qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache, est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste.... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je

Digitized by Google

voudrais bien les aborder; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler. (*Elles font la révérence.*) Ils se baissent et puis ils se haussent; qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE,

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi; que de questions je vais leur faire!

LUCINDE.

Vous paraissez étonné de nous voir?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh! mort-de-ma-vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE.

D'où venez-vous? qui vous à conduits ici? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez! De grâce, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir?

Digitized by Google

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?

LÉLIE.

Ce que j'en crois?

LUCINDE.

Oui, qui sommes-nous?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Eh! n'êtes-vous pas des hommes comme nous?

PERRETTE.

Oh! vraiment, non : il y a bien à dire.

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

Digitized by Google

PERRETTE.

Oui dà! c'est bian tout un ; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait ?

LÉLIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bian! tenez, mon pauvre enfant, bian loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux ? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi ?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup ; mais je l'aime infiniment davantage.

Digitized by Google

LUCINDE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurais vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE.

Oh! quantité, mais je ne sais comment n'exprimer.

PERRETTE.

Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

Digitized by Google

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre ?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XIII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, tout transporté de joie.

Ah ! mon cher monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah ! ciel !

JOSSELIN.

Que vois-je ? tout est perdu. Ah ! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE.

Je n'en avais jamais vu ; et je le savais bien, moi, qu'il y avait dans le monde quelque chose qu'on ne me disait pas.

Digitized by Google

JOSSELIN.

Paix!

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues!

LÉLIE.

Monsieur Josselin....

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde!

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà!

JOSSELIN.

Qui vous a conduites-ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon! vous osez.... (*A part.*) Qu'elles sont jolies!

Digitized by Google

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, à part, montrant Lucinde.

Le beau visage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSELIN, à part, montrant Perrette.

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. (*A part.*) Les deux jolis petits bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il roule les yeux !

LÉLIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN.

Comment, petit effronté, à votre père

Digitized by Google

Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite.. (*Bas à Lucinde et à Perrette.*) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bian d'y aller?

JOSSELIN, à Lélie.

Si vous ne vous dépêchez.... (*Aux deux femmes.*) Entrez dans le petit cabinet, à main gauche... Allez vite, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

Digitized by Google

LÉLIE, fort échauffé, à Josselin.

Pour la dernière fois, monsieur Josselin... (*Aux deux femmes.*) Attendez-moi, je vous prie : je cours trouver mon père ; j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, et monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins ; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Ah ! malheureuses petites femelles ! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles ! Sans cela... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là ; ce serait gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh ! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

Digitized by Google

JOSSELIN.

Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous; à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND, les surprenant.

Oh! palsanguié! je vous prends sur le fait; je n'en suis plus que de moiquié.

Digitized by Google

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Testeguienne! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahutte : vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guère !

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par-là !

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire, qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par là sanguoi! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh bien! oui, oui, je dirai que c'est moi

Digitized by Google

BERTRAND.

Eh bien ! je ne lui dirai donc rian ; mais, mordié ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus au moins.

JOSSELIN.

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses.

(Lucinde et Perrette sortent.)

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, toujours fort transporté.

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait, M. Josselin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

Digitized by Google

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LÉLIE.

Répondez-moi, M. Josselin, ou, malgré la présence de mon père...

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle !... Sur quelle herbe a-t-il marché ?

LÉLIE, à Bertrand.

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin !

BERTRAND.

Haïe ! haïe ! vous m'étranglez... Est-il devenu fou ?

LÉLIE.

Ah ! mon père ! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi ! qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé.

LÉLIE.

Cherchons partout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

Digitized by Google

BERTRAND.

Eh ! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez ?

LÉLIE.

Non, traitre, ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh bien ! morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.

(Il l'emmène justement où elles ne sont pas.)

LÉLIE

Courons-y, mon pauvre Bertrand ! ne me quitte pas... Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve !

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces ! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

Digitized by Google

ANSÉLME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait ?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disais tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jugerais que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes ! Vous vous moquez, monsieur Josselin ! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu ?

JOSSELIN.

Belles merveilles ! Eh ! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes ?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi ?

ANSELME.

D'accord ; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment ; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

Digitized by Google

ANSELME.

Eh bien?

JOSSELIN.

Eh bien! il rêve tout éveillé; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent partout malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela serait bien horrible, que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr; et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; et, si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connaîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire... Mais qu'est ceci?

Digitized by Google

JOSSELIN.

Eh! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVIII.

ANSELME, JOSSELIN, sur le devant; M. GRIFFON, M. TOBIE, THIBAUT, dans le fond; LUCINDE, PERRETTE, à la fenêtre de la cahutte.

PERRETTE, à Lucinde.

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Oui cadédis! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, à M. Griffon.

Ah! ah! Monsieur, au mari de madame votre sœur!

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, à M. Tobie.

Sot! Eh! qu'est-ce? Queu terminaison est-ça?

Digitized by Google

LUCINDE, à Perrette.

Mon père et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, à M. Griffon.

Nous sommes gens de bien de notre race, et je serais marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, à M. Tobie.

Eh! eh! Monsieur, le frère de Madame votre femme! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, à M. Griffon.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, à Anselme et à Josselin.

Messieurs, Messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, à Griffon et à Tobie.

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, Messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

M. GRIFFON.

Ah! Messieurs, serbitur: jé bous fais juges dé céci. Boici lé fait. Jé fais l'honnur à cé monsiur dé donner mon fils, qui est novle commé moi, mordi! en mariage à sa fille, qui n'est qu'uné simplé roturière; et, parcé qué la

Digitized by Google

beille des noces la sotte s'éclipsé dé la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu pur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né bux pas souffrir qu'aucun godélureau approche mon domainé de la vanlieue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce? Je donne ma fille qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce Monsieur qui est gueux comme un rat; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différent qu'il est assez facile d'accommoder. Ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire: mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vais vous l'apporter.

(Il sort un instant, et revient.)

Digitized by Google

ANSELME.

Allez, monsieur Josselin; cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit dé cetté coupe, et jé sérai rabi dé connaître par elle, léquel es lé fat dé nous dux: jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

M. TOBIÉ.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaut! jé sais bien qui cé ne séra pas.

ANSELME, voyant revenir Josselin.

Voici la coupe. (*Josselin verse du vin dans la coupe.*)

M. TOBIE.

Donnez, donnez. Je serais fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. (*Comme il approche la coupé de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejaillit au visage; ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.*)

JOSSELIN.

Ah! ah!

M. TOBIE, fort surpris.

Qué vois-je? lé vin est répandu, jé pense?

JOSSELIN.

Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

Digitized by Google

M. GRIFFON.

Eh ? donc, qui dé nous dux est lé fat, hein? Cadédis, mon veau-frère, bous me ferez raison dé la conduite dé ma sur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature ! je ne l'aurais jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui, oui, cadédis ! l'absinthé n'est pas plus amère qué lé lait qué jé lur fait sucer... Bersez, bersez, veau Ganymède... Bous allez boir, veau-frère... A la santé de la compagnié. (*Il veut boire, et la coupe lui fait sauter le vin au nez.*)

JOSSELIN.

Haïe ! haïe ! haïe !

M. GRIFFON.

Ouais ! C'est qué jé né la tiens pas droite. (*Il essaie encore, et elle répand.*)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

Digitized by Google

ANSELME.

Voyez, voyez. (*Tout se répand.*)

M. GRIFFON.

La main me tremble.

JOSSELIN.

Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savais que ce n'était pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils : il n'en ferait qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi! je n'y comprends plus rien. Monsur est von ; l'on lé trahit. Jé suis rigide ; et l'on mé trompe. Sandis! comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux-là ?

THIBAUT.

Morgué! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts ; sans adieu.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN, LUCINDE et PERRETTE, à la fenêtre.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il de boire encore un coup? (*A Thibaut.*) Oh çà! à vous le dez, pays!

(Il lui présente la coupe pleine de vin.)

THIBAUT.

A moi?

LUCINDE, à Perrette.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il? Ce n'est pas que je craigne rien; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade: buvez.

Digitized by Google

T

Parsanguié! je

Il ne s'agit pas
ment par curiosit
aimé de votre fe

Non, morgué!
vin allait se répan
voyez-vous, je su
Quand je saurais ç
en aurais-je la jan
rais-je plus que de
rais-je autrement
pargué! C'est pour
sarviteur, je ne boi

LUCIN

Je ne croyais pas
avisé.

JO

Voilà un rustre d

A

C'est ce qui me s
ché de n'avoir pas

M

Oh! pardi, mo
d'esprit que votre

Digitized by Google

AIX.

BIE, THIBAU
UCINDE et PU
e.

ELME.

OSSELIN.

le boire encore un co
çà! à vous le dez, pays!
présente la coupe pleine de vi

THIBAUT.

LUCINDE, à Perrette.

, ton mari va boire.

PERRETTE.

oi s'amuse-t-il? Ce n'est pas que
rien; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

cause que vous êtes un bon frère,
rasade: buvez.

THIBAUT.

Jarnigué! je ne sais pas si je fais bian; mais je sais bian que je serais fâché de faire autrement. J'aime Parrette : alle est ma femme; et quand elle serait la femme d'un autre, alle ne me plairait pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincèrement : alle en fait le semblant, du moins : je ne rentre pas de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler; je suis d'humeur batifolante; je batifolons sans cesse; et, si je m'allais mettre dans la çarvelle tous vos engeingreigniaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoi! je n'en ferai rian.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurais plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme. (*Elle se retire de la fenêtre.*)

LUCINDE.

Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris... Ami, touche là!

THIBAUT.

Votre valet.

Digitized by Google

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens....Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE, à son mari, en lui frappant sur l'épaule.

Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baiserai tantôt!

THIBAUT.

Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, surpris.

Que vois-je? des femmes!

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la coupe : elle eût peut-être dit queuque chose qui m'aurait chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait : je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

Digitized by Google

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quel moyen ces femmes sont-elles entrées chez moi ?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées...

SCÈNE XX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, arrêtant Lélie.

Ce n'est pas par-là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laisse-moi... Mais que vois-je ? Ah ! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre : je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je ? que vois-je ? qu'entends-je ?

Digitized by Google

LÉLIE.

Ah! mon père, n'allez pas gronder de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnemens. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avais caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, Monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serais ravi; et cela fera enrager ma femme.

Digitized by Google

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, embrassant son père.

Quelle joie! Ah, mon père! que je vous ai d'obligation?

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignions rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

Digitized by Google

ANSELME.

Quelle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT;

PAR LAMOTTE-HOUDARD;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 11 mai 1731.

Nota. La notice sur Lamotte se trouve dans le théâtre du second ordre, du premier Répertoire, tome 3 des Tragédies.

6.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ALDOBRANDIN, tuteur de Lucelle.
HORACE, frère d'Aldobrandin.
ZIMA, amant de Lucelle.
LUCELLE, pupille d'Aldobrandin.
LA GOUVERNANTE.
LE NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

Digitized by Google

LE MAGNIFIQUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALDOBRANDIN, HORACE.

ALDOBRANDIN.

Eh bien! mon frère, vous venez de la voir, vous venez de l'entendre!

HORACE.

Eh bien! mon frère ce n'est pas la première fois.

ALDOBRANDIN.

Je suis sûr que vous la trouvez toujours plus charmante?

HORACE.

Assurément.

ALDOBRANDIN.

La voilà dans un âge où un mari ne lui siérait pas mal.

Digitized by Google

HORACE.

Vous avez raison.

ALDOBRANDIN.

Sa beauté est dans tout son éclat, rien n'y manque; et je gage que vous n'en connaissez guère de plus touchante?

HORACE.

Il est vrai.

ALDOBRANDIN.

Vous voyez la bonté de son esprit, sa douceur, sa docilité pour tout ce que je veux?

HORACE.

Il me semble que vous devez en être assez content.

ALDOBRANDIN.

Vous savez, de plus, que je suis son tuteur, et que la volonté de ses parens me laisse le maître de disposer de son sort?

HORACE.

Eh bien! que concluez-vous?

ALDOBRANDIN.

Que j'aurais grand tort de ne pas recueillir moi-même le fruit des soins que j'ai pris d'elle depuis son enfance; et que ce sera l'action d'un homme sage de l'épouser plus tôt que plus tard.

Digitized by Google

HORACE.

Ce n'est pas tout-à-fait ce que je concluais, moi.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

HORACE.

Seigneur Aldobrandin, vous n'êtes point jeune.

ALDOBRANDIN.

Je ne suis pas vieux.

HORACE.

Vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

Dites que je ne suis pas dissipateur.

HORACE.

Vous êtes jaloux.

ALDOBRANDIN.

J'en conviens.

HORACE.

D'où je conclus, monsieur mon frère, que rien n'est plus imprudent que le dessein de ce mariage, et que vous vous préparez à des accidens dont personne ne vous plaindrait.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y entendez rien, mon frère ; je n'ai plus qu'un reste de jeunesse, je n'ai point de

Digitized by Google

tems à perdre. Je ne suis pas dissipateur; une personne, élevée dans la simplicité, et accoutumée à la retraite comme Lucelle, ne dérangera pas mon économie. Je suis jaloux, d'accord; la jalousie fera mon repos et ma sûreté, et je prendrai de si bonnes mesures, que je défie tous les muguets de Florence de me jouer le moindre petit tour.

HORACE.

Ne défiez pas tant, mon frère, ne défiez pas tant: un jaloux est déjà plus d'à-demi trompé.

ALDOBRANDIN.

Oh! je ne donne point dans vos belles maximes : vous croyez, vous, que la grande précaution avec une femme, c'est la confiance; que la plus grande garde, c'est la vertu. Je soutiens, moi, qu'il n'y en a point de plus mauvaise, et que la femme la plus sage est toujours celle à qui on ôte les moyens de faillir.

HORACE.

Oui, si on pouvait les lui ôter tous; mais vous seriez le premier qui auriez trouvé ce secret.

ALDOBRANDIN.

Le premier, soit : comptez du moins que je n'y épargnerai rien. J'attends dès aujourd'hui de Boulogne une personne admirable

Digitized by Google

pour veiller sur une jeune femme, et un de nos amis communs que j'avais chargé de cette recherche, m'assure que c'est un prodige dans ce genre, et qu'elle a déjà formé trois ou quatre Lucrèces dans la ville, qui y ont mis la vertu à la mode.

HORACE.

Eh! mon frère, on trompe tous les jours ces argus-là, et souvent ce sont eux les premiers qui nous trompent.

ALDOBRANDIN.

Nous y prendrons garde : de plus, je veux faire accommoder cette maison à ma fantaisie, et retrancher exactement toutes les vues qu'elle a sur la place, n'y laisser de fenêtres que sur le jardin, dont je ferai encore élever les murs le plus haut qu'il me sera possible; et c'est pour en être le maître que je veux acheter la maison. J'ai fait prier le seigneur Zima, dont je la tiens, de vouloir bien passer ici, et j'espère conclure le marché tout-à-l'heure.

HORACE.

Le marché sera difficile. Je vous ai déjà dit que vous êtes avare.

ALDOBRANDIN.

A la bonne heure. Mais il est magnifique, lui; il n'y regardera pas de si près. Vous le dirai-je? C'est pour me débarrasser de lui-

Digitized by Google

même, que j'achète sa maison. Il vient souvent ici sous divers prétextes pour épier l'occasion de parler à Lucelle; il n'en est pas encore venu à bout : d'ailleurs il donne tous les jours des fêtes dans la place, toutes les nuits des sérénades. Lucelle prend plaisir à tout cela, et il faut une bonne fois me délivrer de cette inquiétude.

HORACE.

Je crains que vous ne vous y preniez trop tard : ce ne sera pas un bon moyen de plaire à Lucelle, que de lui ôter cette petite récréation.

ALDOBRANDIN.

Elle en aura d'autres, mon frère; car enfin je l'épouse au premier jour : le parti en est pris, et le contrat est déjà dressé chez mon notaire.

HORACE.

Adieu donc, seigneur Aldobrandin. Vous concluez ce mariage contre mon avis; mais malgré vos duègnes et vos barricades, vous ne tarderez guères à vous en repentir.

ALDOBRANDIN.

C'est mon affaire.

HORACE.

Les amans sont bien ingénieux, mon frère.

ALDOBRANDIN.

Je les mets au pis.

Digitized by Google

HORACE.

Les jaloux sont bien haïs, mon frère.

ALDOBRANDIN.

Les jaloux s'en moquent.

HORACE.

Je suis fâché de la petite disgrâce qui vous menace.

ALDOBRANDIN.

Votre front ne paiera pas pour le mien.

HORACE.

Tout Florence en rira de bon cœur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, vous en riez d'avance?

HORACE.

Je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'en empêcher; et (telle est l'étoile d'un jaloux) tout votre frère que je suis, je crois que j'aiderais moi-même à vous tromper.

ALDOBRANDIN.

En vous remerciant, mon frère; mais j'irai mon train malgré vos plaisanteries, et je retourne de ce pas à Lucelle pour lui annoncer l'honneur que je lui fais.

Digitized by Google

SCÈNE II.

HORACE.

Le pauvre homme! il va faire une sottise. Je sais que Lucelle ne l'aime point. Elle va être malheureuse, et son père m'a conjuré en mourant de veiller à son bonheur : que ne puis-je, pour elle et pour mon frère, empêcher ce ridicule mariage? Je m'y tiendrais obligé en conscience.

SCÈNE III.

HORACE, ZIMA.

HORACE.

Ah! vous voilà, seigneur Zima? Mon frère va se rendre ici tout-à-l'heure: il a quelque affaire à traiter avec vous.

ZIMA.

Il est avec Lucelle; n'est-ce pas?

HORACE.

Lucelle vous vient d'abord dans l'esprit, cela signifie quelque chose, seigneur Zima.

ZIMA.

Cela signifie seulement qu'on est instruit de son attachement pour elle.

Digitized by Google

HORACE.

Cela ne signifierait-il pas encore qu'on la trouve belle, et qu'on porte envie à la fortune d'un homme qui la voit à toute heure? Vous ne répondez plus que vous ne pensez, par votre peu d'attention à ce que je dis. Vous tournez les yeux de toute part, dans l'espérance de voir Lucelle.

ZIMA.

Je suis un peu distrait.

HORACE.

Eh! que ne dites-vous amoureux?

ZIMA.

Vous êtes bien pressant, seigneur Horace.

HORACE.

Et vous, bien dissimulé : je gagerais volontiers mille pistoles contre votre beau cheval d'Espagne, que vous en voulez à Lucelle.

ZIMA.

Vous avez gagné, seigneur Horace; je vous ouverrai le cheval, dès que je serai de retour chez moi.

HORACE.

Non pas, s'il vous plaît : j'avais trop beau jeu. Vous l'aimez donc enfin? Et c'est bien fait; mais vous en tiendrez-vous là? Laisserez-vous la plus belle fille de Florence au pouvoir de l'homme qui la mérite le moins?

Digitized by Google

Fi ! cela serait honteux. Vous vous étonnez que je vous parle ainsi ? Je suis frère d'Aldobrandin ; mais c'est pour cela que je m'intéresse à la sottise qu'il est près de faire. S'il épouse Lucelle, voilà deux malheureux : une jeune fille dans l'esclavage ! cela vous fait pitié : mon pauvre frère dans un trouble éternel ! cela me touche. Allons, courage, seigneur Zima, délivrez mon frère de ce danger, et assurez par un bon mariage votre bonheur et celui de Lucelle. Il vous en coûte un argent infini dans toutes vos fêtes, qui ne vont tout au plus qu'à être aperçues de Lucelle : ne vaudrait-il pas mieux l'employer à de bons stratagêmes pour la tirer des mains d'un jaloux ? Courage, vous dis-je : rétablissez un peu l'honneur de la galanterie : il y a long-tems que nos amans n'ont fait parler d'eux à Florence.

ZIMA.

C'en est fait : je n'ai plus de défiance ; je vois que vous êtes un bon parent ; il faut répondre à vos intentions, et je vais vous ouvrir mon cœur : il y a six mois que pour la première fois j'aperçus Lucelle à sa fenêtre ; j'en fus frappé jusqu'au fond du cœur ; mais le farouche Aldobrandin était avec elle : il ne me laissa jouir qu'un moment d'une vue dont il craignit sans doute l'impression qu'elle fit sur moi. Lucelle disparut et me laissa le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce commencement, je n'ai songé qu'à la revoir

Digitized by Google

toutes mes fêtes n'ont d'autre objet que de l'engager à reparaître : je l'ai revue quelquefois en effet, mais toujours avec ce maudit Aldobrandin qui ne levait presque point les yeux de dessus elle. Si par hasard pourtant il regardait un petit moment la fête, il me semble qu'alors Lucelle ne regardait que moi : plaise à l'amour, que je ne me trompe point! mais, pour peu qu'elle m'ait vu, elle ne saurait douter que je ne l'adore. Je n'ai pu jusqu'ici l'assurer mieux de mon amour; mais heureusement il vient de s'offrir une occasion favorable que j'ai cru ne pouvoir trop acheter : une femme arrivée de Boulogne a demandé à mon valet votre demeure et celle d'Aldobrandin. De question en question (car il est curieux,) il a appris qu'un ami l'adressait à votre frère pour la mettre auprès de Lucelle comme une gouvernante incorruptible. Scapin m'a averti de sa découverte : avec bien des prières et un diamant de dix mille écus, j'ai enfin résolu cette femme à n'entrer chez Aldobrandin que pour m'y servir. Elle m'attend chez moi.

HORACE.

Je vais la trouver, et je veux l'introduire moi-même : je prends l'aventure sur mon compte; c'est un service que je dois à mon frère. Adieu, j'entends du bruit, c'est lui sans doute.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ZIMA, ALDOBRANDIN.

ALDOBRANDIN.

Ah ! Seigneur, je suis charmé de vous voir : je vous ai prié de vouloir bien passer ici ; j'ai un marché à faire avec vous, ou plutôt j'ai une grâce à vous demander.

ZIMA.

Parlez, Seigneur ; je suis trop heureux si je puis vous obliger.

ALDOBRANDIN.

Vous le pouvez ; et je compte beaucoup sur cette politesse magnifique que tout le monde vous connaît.

ZIMA.

De quoi s'agit-il ?

ALDOBRANDIN.

Je voudrais acheter votre maison : j'ai dessein d'y faire mille accommodemens auxquels vous ne consentiriez peut-être pas, et que je ne dois pas risquer sur le fonds d'autrui ; je suis prêt à vous en donner un prix raisonnable : que m'en demandez-vous ?

ZIMA.

Écoutez, seigneur Aldobrandin : c'est un

Digitized by Google

bien de mes pères; j'ai de la répugnance à m'en dessaisir; mais pour un ami que ne fait-on pas? Cette acquisition vous tient-elle bien au cœur?

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas plus.

ZIMA.

Il faut donc sacrifier mes répugnances, et relâcher même beaucoup de mes intérêts. Vous ne sauriez m'en donner moins de vingt-cinq mille écus.

ALDOBRANDIN.

Vous n'y songez pas, Seigneur: vous parlez d'obliger, et vous m'en demandez un prix exorbitant! Allons : quinze mille écus, et finissons.

ZIMA.

Vous vous moquez aussi! ce serait vous donner la maison, et vous croiriez l'avoir achetée; encore vaudrait-il mieux que vous m'en eussiez toute l'obligation!

ALDOBRANDIN.

Non, s'il vous plaît : quinze mille écus : et je vous serai obligé tant qu'il vous plaira pour le reste.

ZIMA.

Attendez, seigneur Aldobrandin ; il me passe une folie par la tête.

Digitized by Google

ALDOBRANDIN.

Quoi donc?

ZIMA.

Vous allez vous moquer de moi. Mais à quoi sert le bien, qu'à satisfaire ses caprices?

ALDOBRANDIN.

Expliquez-vous.

ZIMA.

On dit que vous avez chez vous une personne admirable; que Lucelle est un prodige d'esprit et de beauté?

ALDOBRANDIN.

Eh bien! qu'a de commun ce prodige avec votre maison?

ZIMA.

Le voici : c'est que la maison est à vous; si..., je ris de ma fantaisie, si....

ALDOBRANDIN.

Si?...

ZIMA.

Si vous m'accordez un quart d'heure d'entretien avec Lucelle : et déterminez-vous, il ne s'agit plus de vingt-cinq mille écus, je n'abandonne plus ma maison qu'à ce prix.

ALDOBRANDIN.

En vérité, seigneur Zima, la proposition est trop folle, si elle est sérieuse. Quoi donc!

Digitized by Google

me croyez-vous homme à compromettre mon honneur et celui de Lucelle? Non, non, vous me connaissez mal. Finissons, il n'y a plus rien entre nous.

ZIMA.

Vous vous épouvantez trop tôt : j'imagine des conditions qui vont vous rassurer.

ALDOBRANDIN.

Voyons.

ZIMA.

Comme je ne veux point attaquer sa sagesse, je consens que vous soyez présent.

ALDOBRANDIN.

Cela change l'affaire.

ZIMA.

Vous vous placerez de façon qu'aucune de nos actions ne vous échappe; il me suffit que vous n'entendiez pas nos discours. C'est un caprice qu'il faut contenter; quoi qu'il m'en coûte, je veux faire ma cour aux Dames par ce trait de galanterie qui n'a point encore eu d'exemple, et qu'on sache partout quel cas je fais de leur mérite, puisque j'achète si cher un quart-d'heure d'entretien avec une belle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, seigneur Zima, la rareté du fait me pique aussi. Il est juste que vos caprices vous coûtent, et peut-être l'aventure vous

Digitized by Google

corrigera-t-elle. Passez dans mon cabinet, signez-moi une bonne cession de la maison. Je vais faire venir Lucelle; et la montre sur la table, vous viendrez l'entretenir tout votre quart-d'heure en ma présence. Songez bien que ce sont là nos conditions précises; et de plus, j'exige votre parole de ne lui rien dire qu'une fille sage ne puisse entendre.

ZIMA.

Je vous le promets, sur mon honneur.

ALDOBRANDIN.

Allez donc.

SCÈNE V.

ALDOBRANDIN.

La bonne dupe! il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer. Je lui tiendrai exactement parole; et il n'en sera pas plus content. Que les jeunes gens sont fous!

SCÈNE VI.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

Venez, Lucelle; vous savez mes desseins: je vais être votre époux au premier jour; et

Digitized by Google

les soumissions que vous avez toujours fait voir pour mes volontés, vont devenir pour vous un devoir encore plus indispensable.

LUCELLE.

Puisque c'est un devoir, vous y pouvez compter.

ALDOBRANDIN.

Voilà parler en fille raisonnable; et je ne puis trop m'applaudir de mes soins : comptez aussi sur tout l'amour que mérite une docilité si touchante, et que je ne négligerai rien pour vous rendre heureuse.

LUCELLE.

Hélas! que n'est-il aussi aisé d'être heureuse que d'être sage?

ALDOBRANDIN.

Votre bonheur est en bonnes mains; j'en fais mon affaire. Voici à présent ce que j'exige de vous : il m'importe, pour certain intérêt que vous saurez, que le seigneur Zima vous entretienne un quart-d'heure; j'y ai consenti. Je ne sais ce qu'il a à vous dire, je me suis engagé à ne point l'entendre. Je serai présent, j'observerai toutes vos actions, et je veux que, les yeux toujours attachés sur moi, vous le laissiez parler tant qu'il lui plaira, sans lui répondre un seul mot.

LUCELLE.

Quoi! pas un seul mot!

Digitized by Google

ALDOBRANDIN.

Pas un seul : il faut m'obéir à la lettre.

LUCELLE.

Voilà qui est bien bizarre! et que dira-t-il de moi?

ALDOBRANDIN.

Que vous importe? Ne vous suffit-il pas de ce que j'en pense? Songez que désormais rien ne vous doit intéresser dans le monde que mes sentimens.

LUCELLE.

Ma destinée le veut : il faut bien vous complaire.

ALDOBRANDIN.

Arrangeons un peu tout ceci. (*Il met deux chaises à un côté du théâtre.*) Voilà votre place et voilà la sienne. (*Il en met une pour lui de l'autre côté.*) Et moi je vous observerai d'ici. Les yeux sur moi, prenez-y garde.

SCÈNE VII.

ZIMA, LUCELLE, ALDOBRANDIN.

ZIMA, donnant un papier à Aldobrandin.

Tenez, voilà la cession en bonne forme lisez.

Digitized by Google

ALDOBRANDIN.

On ne peut pas mieux. Voici aussi Lucelle prête à vous écouter : regardez bien quelle heure il est à cette montre; sept heures dix minutes, dix minutes! la voilà sur la table, ne perdez rien de votre quart-d'heure.

ZIMA.

Reculez encore un peu, Seigneur; vous savez nos conventions.

ALDOBRANDIN, reculant sa chaise.

Oh! je n'ai garde d'y contrevenir.

ZIMA, assis près de Lucelle.

Les momens me sont précieux, charmante Lucelle; mais heureusement tout vous a déjà dit que je vous adore, toutes mes fêtes ont été des déclarations assez éclatantes; et il ne me reste à vous demander pour prix de mon amour, que, si vous avez daigné l'apercevoir, parlez, de grâce, parlez, dites un mot. Si cet amour vous offense, je me retire dans le moment : mais, si vous l'avez vu avec quelque bonté, il n'est rien que je n'entreprenne pour mériter un plus grand bonheur.

ALDOBRANDIN.

Je ne me sens pas de joie.

ZIMA.

Vous ne me répondez rien! quelle froideur

Digitized by Google

que dis-je, quel mépris injurieux dans ce silence! Ah! vous n'êtes pas capable d'un dédain si grossier, c'est sans doute un jaloux qui vous gêne, et qui m'envie jusqu'à la douceur de votre voix. Seigneur Aldobrandin?

ALDOBRANDIN.

Ne vous intèrrompez pas; les momens s'écoulent bien vite.

ZIMA.

Il est donc vrai qu'Aldobrandin vous défend de me répondre? Je ne saurais croire que vous vouliez lui complaire à ce point par un véritable attachement pour lui: il en est indigne. Préféreriez-vous un tyran qui n'imagine de plaisir que votre possession, sans s'embarrasser du bonheur de vous plaire, à un homme qui voudrait payer de mille vies le moindre de vos sentimens?

ALDOBRANDIN.

J'ai toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater.

ZIMA.

Non, vous n'aimez point Aldobrandin; vous lui obéissez malgré vous: mais sa précaution est inutile, et il ne tiendra qu'à vous de la rendre vaine.

ALDOBRANDIN.

J'ai déjà quatre minutes sur la maison.

Digitized by Google

ZIMA.

Je vais me parler pour vous, charmante Lucelle; vous pourrez désavouer d'un geste tout ce que j'oserai me dire. Je m'arrête au moindre signe. Mais trouvez bon que je prenne votre silence pour un aveu, et que je m'y conforme comme à un ordre inviolable.

ALDOBRANDIN.

Cela est trop plaisant!

ZIMA.

Oui, Zima,... (c'est vous qui me parlez, Madame,) *j'ai vu votre amour, et je vous avoue même que j'en ai été touchée; mais je dépends d'Aldobrandin, il est le maître de disposer de mon sort, et je ne veux pas m'abandonner à une inclination qui ne saurait être heureuse.* Qui ne saurait être heureuse, dites-vous? Quoi donc! est-il impossible de vous tirer des mains d'un jaloux? Consentez-y seulement, je romprai votre esclavage. Et si je vous mets en liberté de recevoir ma foi, et de m'engager la vôtre, vous refuserez-vous au plus amoureux et au plus fidèle de tous les hommes?

Non, Zima: mais je n'ose me flatter du succès; et, s'il manquait, à quel état m'auriez-vous réduite? Ah! que vous m'enflammez encore par de pareils discours! (car enfin, c'est vous qui me parlez): ne craignez rien, il suffit d'éluder quelque tems les instances du

Digitized by Google

jaloux; différez seulement le mariage qui vous menace. C'est à moi de le prévenir, et je vous en réponds au péril de ma vie. (*Frappant du pied.*) Seigneur Aldobrandin ?

ALDOBRANDIN.

Qu'est-ce ? Vos affaires ne vont-elles pas bien ?

ZIMA.

Vous y avez mis bon ordre !

ALDOBRANDIN.

Ne vous découragez pas.

ZIMA.

Je vous avertis déjà, qu'il va arriver ici une femme qui a toute ma confiance, et à qui vous pouvez donner la vôtre; le frère d'Aldobrandin est lui-même de notre intelligence ; c'est à vous de seconder nos vues, puisque vous m'aimez (car vous ne m'en désavouez pas ;) votre vertu même doit tout tenter pour n'être qu'à moi.

Soyez content, Zima, achevez. Madame, j'attends vos ordres. *Soyez content, il ne m'est pas échappé le moindre geste de désaveu ; j'ai toujours eu les yeux sur mon jaloux, mais c'était pour le mieux surprendre. Achevez ce que vous avez commencé, et délivrez-moi dès aujourd'hui, s'il est possible, de l'horreur de le revoir.*

J'y vais travailler de ce pas. (*Il se lève.*)

Digitized by Google

Je me rends, Seigneur Aldobrandin, la maison est à vous; je ne la tiens pas trop bien gagnée, je la mets sur votre conscience.

ALDOBRANDIN.

Pourquoi vous pressez-vous tant? Il vous reste encore cinq bonnes minutes.

ZIMA.

M'en restât-il vingt, que m'importe? J'en ferais grand marché à qui les voudrait : eh! qu'en faire auprès d'une statue dont on ne saurait tirer un mot?

ALDOBRANDIN.

Elle est un peu silencieuse : mais vous, en revanche, je crois que vous lui avez dit de jolies choses!

ZIMA.

Me voilà guéri pour jamais de l'entretien des Dames.

ALDOBRANDIN.

Vous réussirez mieux une autre fois.

ZIMA.

Adieu : gardez la maison; mais je vous avertis que j'y sais un trésor que je n'ai pas prétendu mettre dans notre marché, et que je m'y réserve tous mes droits.

ALDOBRANDIN.

Bon! un trésor! belle chimère! en tout cas nous verrons.

Digitized by Google

ZIMA.

Adieu, Madame; jugez combien je suis charmé de votre conversation; il n'y a pas un mot à en perdre.

SCÈNE VIII.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

Le pauvre sot te croit sans doute une imbécile: je suis charmé de ta complaisance; tu as joué ton rôle à merveille; allons serrer la cession, et rire ensemble de sa duperie.

LUCELLE.

Je vous assure que j'en ris encore de meilleur cœur que vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LUCELLE, seule.

Je me dérobe un moment d'Aldobrandin, pour soupirer seule en liberté. Que je le hais depuis que Zima m'a parlé ! qu'allais-je faire ? Je me livrais à mon persécuteur. La passion de Zima m'a fait sentir tout mon péril. Amour, protége mon amant, et rends-le fidèle : abrège les momens où je suis encore forcée de feindre ; je ne suis pas faite pour l'artifice ; et tout légitime qu'il est pour me tirer d'esclavage, je souffre même à tromper mon tyran. Plaise à l'amour que ce soit le dernier malheur de ma vie !

SCÈNE II.

ALDOBRANDIN, LUCELLE.

ALDOBRANDIN.

Oui, ma chère Lucelle, je suis charmé de la joie que vous a donnée l'étourderie de Zima.

Digitized by Google

vous en riez encore, et vous voyez par là ce que c'est que les jeunes gens! Il lui en coûte sa maison pour s'être fait moquer de lui; et voilà comme il sont tous faits! rien ne leur coûte; à la moindre fantaisie qui leur passe par la tête, tout est sacrifié au moment présent; ils appellent cette dissipation, magnificence; mais cela ne va pas loin, et une pauvre fille qui s'y laisse prendre, est souvent surprise de ne trouver qu'un mari ruiné dans l'amant magnifique.

LUCELLE.

Oh! je vois bien qu'un jeune homme n'est point le fait d'une jeune fille.

ALDOBRANDIN.

Point du tout: ils ont tant de mauvaises qualités! car ce n'est pas tout que leur dissipation: leur inconstance est encore pis: à peine sont-ils trois mois les maris de leurs femmes; après quelques mois de passion et quelques semaines de complaisance, un mépris marqué succède à leur empressement; ils se trouvent trop aimables pour se réduire à ne faire que le bonheur d'une seule épouse; ils courent de conquête en conquête, et ces petits messieurs-là ne se croient de mérite qu'à proportion de leurs perfidies.

LUCELLE.

Bon Dieu! qu'ils sont haïssables!

Digitized by Google

ALDOBRANDIN.

Plus qu'on ne saurait croire : vous êtes trop heureuse, Lucelle, que, par le choix que je fais de vous, je vous mette à couvert de tous ces dangers ; vous méritiez un homme de ma prudence et de mon âge, qui veillât sans relâche à votre fortune, et de qui la maturité vous répondît d'un attachement solide.

LUCELLE.

Quelle comparaison de votre conversation à celle de Zima !

ALDOBRANDIN.

Je crois qu'il t'a bien ennuyée ?

LUCELLE.

Aussi, je vous assure que je fais une grande différence de vous à lui, et vous le verrez bientôt par ma conduite.

ALDOBRANDIN.

J'ai fait là une bonne éducation. J'entends quelqu'un : c'est Horace.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ALDOBRANDIN, HORACE, LA GOUVERNANTE, LUCELLE.

HORACE.

Oui, mon frère, je vous amène la gouvernante que notre ami commun vous envoie; il me mande que c'est un trésor, et que vous pouvez entièrement vous reposer sur sa vigilance et sur sa discrétion.

ALDOBRANDIN.

Elle a en effet l'air fort raisonnable; sa physionomie respire la vertu. Vous rougissez?

LA GOUVERNANTE.

C'est ma manière ordinaire de répondre aux louanges; je n'ai pû encore m'en corriger. Voici, Seigneur, une lettre du seigneur Albert de Bologne; je vous conseille de vous en fier plus à lui qu'à ma physionomie.

ALDOBRANDIN.

Voyons... (*Il lit.*) «La personne que je vous » adresse est admirable pour sa vigilance et » ses bons conseils; elle a fait ici la sûreté » de plusieurs maris; je souhaite qu'elle fasse » aussi la vôtre. C'est la chose du monde la » plus rare qu'une gouvernante incorrupti-

Digitized by Google

» ble; il y a bien des aventures qui ne don-
» nent pas bonne opinion de leur fidélité;
» mais celle-ci est le désespoir des amans;
» elle a gouverné trois ou quatre femmes qui
» sont mortes au bout de quatre mois de ma-
» riage. Pendant tout ce tems, il n'y a pas
» eu le moindre soupçon sur leur vertu; quel-
» ques-uns disaient qu'elle les avait fait mou-
» rir de chagrin: mais, en tout cas, pour un
» jaloux, il vaut encore mieux perdre sa femme
» que d'en être la dupe. » (*Après avoir lu.*)

Je connais son style, il fait le plaisant: je crois pourtant qu'il a raison; mais serait-il vrai que vous eussiez fait mourir ces femmes de chagrin?

LA GOUVERNANTE.

Hélas! ces mauvais plaisans ont grand tort. Moi! faire mourir de jeunes personnes que l'on me confie! moi, la douceur même; moi, qui compte pour rien de prêcher la vertu, si je ne la persuade! que dis-je? si je ne la fais pas aimer! Le ciel, de sa grâce, m'en a accordé le talent: oui, je vous tourne si bien un jeune cœur, qu'en moins de rien j'y change le devoir en plaisir, et que j'ôte à tout ce qui est défendu, ce goût vif qu'on prétend que la défense lui donne: je ne le dis pas pour me vanter, mais il faut rendre grâce au ciel de ses dons.

ALDOBRANDIN.

Voilà vraiment de belles maximes! je suis

Digitized by Google

fort obligé au seigneur Albert, et je ne saurais remettre en de meilleures mains ce que j'ai de plus cher au monde. Voilà la personne que j'épouse, et que je remets dès ce moment sous votre conduite.

LA GOUVERNANTE.

Quoi, Seigneur! c'est-là votre future épouse?

ALDOBRANDIN.

Oui : qu'en dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Ce que j'en dis? Que, sur son air, je me tiens presque inutile auprès d'elle, que mes conseils sont déjà dans le fond de son cœur, et qu'il s'est déjà dit ce que je pourrai lui dire.

ALDOBRANDIN.

Vous pensez bien d'elle, et elle le mérite.

LUCELLE.

Non, Madame : vous ne vous trompez pas; je sais et je sens tout ce que je devrai à un époux; et celui qui veut-être le mien, doit s'assurer que son amour seul fera plus sur moi que tous les surveillans du monde.

ALDOBRANDIN, à Horace.

Elle m'enchante!

HORACE.

J'en suis bien aise; et, malgré l'avis dont

Digitized by Google

j'étais tantôt, je commence à être très-content de tout ceci.

ALDOBRANDIN.

Je savais bien que j'avais raison.

LA GOUVERNANTE.

Non, Seigneur, il faut l'avouer : ce ne sont point les grilles ni les verroux, ni la vigilance des gouvernantes qui font la sûreté d'un mari. Quand c'est tyrannie de sa part, une femme trouve bientôt moyen de s'en venger ; mais une femme sage doit les souhaiter pour sa propre gloire. On la soupçonne aisément, quand elle a la facilité de faillir ; il faut qu'elle s'en ôte scrupuleusement toutes les occasions pour faire taire la médisance. Tenez, Mademoiselle, par exemple, est personne à vous conjurer au premier jour de prendre toutes les précautions de la jalousie ; non pas pour votre tranquillité, mais pour la sienne.

ALDOBRANDIN.

Oh ! j'aurai là-dessus toutes les complaisances qu'elle voudra.

LA GOUVERNANTE.

Quelle douceur pour une femme vertueuse, de n'être point assiégée par ces galans de profession, qui outragent dès le premier abord par l'espérance qu'ils ont de nous séduire, qui se vantent indiscrètement de leurs succès, et qui, quand on les rebute, ont en-

Digitized by Google

core la perfidie d'en laisser douter ! Cela est indigne : quand il n'y aurait que l'ennui de leurs mauvais complimens, je fuirais au bout du monde pour les éviter. Je m'échauffe, je vous en demande pardon ; mais l'honneur des femmes est si précieux !

HORACE.

Mon frère, j'aperçois Zima dans votre antichambre.

ALDOBRANDIN.

Que me veut-il ? Et pourquoi l'a-t-on laissé entrer ?

HORACE.

Bon ! un homme qui a toujours l'argent à la main, trouve-t-il des portes fermées ? Je gage qu'il épie le moment de parler à la gouvernante. Il me vient une idée.

ALDOBRANDIN.

Quelle idée ?

HORACE.

N'est-il pas plaisant que je sois plus soupçonneux que vous ?

ALDOBRANDIN.

Comment ?

HORACE.

Cette femme tient à la vérité les plus beaux discours du monde ; mais après tout, ce sont des discours ; l'effet est peut-être bien diffé-

Digitized by Google

rent. Voici une belle occasion de l'éprouver : feignez de rentrer, et laissez-la dans cette chambre ; Zima va l'aborder sans doute ; nous les observerons, et vous verrez par vous-même si elle est personne à se laisser séduire.

ALDOBRANDIN.

C'est bien avisé, mon frère... (*A la gouvernante.*) Attendez ici un moment, je vous rejoins tout-à-l'heure.

HORACE, bas à la gouvernante.

Songez à vous : on vous écoute.

LA GOUVERNANTE.

Laissez-moi faire, ce n'est pas mon coup d'essai. (*A part.*) Qu'il y a de plaisir à tromper un jaloux !

SCÈNE IV.

ZIMA, LA GOUVERNANTE, HORACE ET ALDOBRANDIN cachés, qui écoutent.

ZIMA.

Est-elle seule ?

LA GOUVERNANTE.

Qu'est-ce ? Un jeune homme ose entrer jusqu'ici ! oh ! oh ! le bon ordre n'est pas encore dans cette maison : il faudra l'y mettre. (*A*

Digitized by Google

Zima.) Alte-là, Seigneur, que cherchez-vous? (*Bas.*) Prenez-garde, on nous observe : faites semblant de me vouloir corrompre, vous allez voir un dragon de vertu.

ZIMA.

Êtes-vous de cette maison, ma bonne dame?

LA GOUVERNANTE.

Oui, Monsieur : à qui en voulez-vous, vous dis-je? (*Bas.*) Avez-vous quelque chose à me dire?

ZIMA, bas.

Non. (*Haut.*) Vous êtes nouvelle ici, ce me semble?

LA GOUVERNANTE.

Je n'y suis que d'aujourd'hui; mais vous, si l'on m'en veut croire, vous y venez pour la dernière fois.

ZIMA.

Pourquoi le prendre d'un ton si sauvage?

LA GOUVERNANTE

C'est que vous le prenez, vous, d'un ton trop doucereux : vous avez l'air d'un amant, et mon devoir est d'écarter tous ceux qui vous ressemblent.

ZIMA, bas.

J'ai gagné le notaire.

LA GOUVERNANTE, bas.

Bon.

Digitized by Google

ZIMA.

Je suis ravi de vous savoir auprès de Lucelle; vous me paraissez une personne fort raisonnable, et je crois que vous la serviriez volontiers si elle avait quelque inclination honnête.

LA GOUVERNANTE.

Qu'appelez-vous quelque inclination honnête? Ne savez-vous pas qu'elle épouse Aldobrandin, et qu'il n'y a plus rien d'honnête pour elle, que de l'aimer uniquement?

ZIMA.

(*Bas.*) Avertis-la qu'elle peut signer aveuglément tout ce qu'on lui présentera; nous sommes d'accord... (*Haut.*) Mais elle ne l'a pas encore épousé; et peut-être qu'un jeune homme bien amoureux, bien riche, bien magnifique, serait mieux le fait de Lucelle que son vieux tuteur... (*Bas.*) Il faut résoudre Aldobrandin à conclure dès ce soir; ce sera le moment de notre bonheur.

LA GOUVERNANTE.

Parlez tout haut, Monsieur, parlez tout haut: ces *tout bas* là marquent toujours de mauvaises intentions.

ZIMA.

Doucement, doucement, ma vénérable dame; mille pistoles, deux mille pistoles ne

Digitized by Google

vous feraient-elles pas trouver mes intentions meilleures ?

LA GOUVERNANTE.

Comment ! mille pistoles ! deux mille pistoles ! ah ! c'est où je vous attendais. Vous voilà donc un amant déclaré : sachez que vous m'en donneriez cent mille, je ne vous servirais pas mieux que je fais : je sais pourquoi je suis entrée dans cette maison, et ce qu'on s'y promet de moi ; je ferai mon devoir, et j'en sortirai à mon honneur, sur ma parole.

ZIMA.

Vous êtes bien inflexible.

LA GOUVERNANTE.

C'est une chose affreuse que ces chercheurs d'aventures ! cela met le trouble dans une ville. Y a-t-il une personne aimable dans une maison ? La voilà le but de cent complots criminels : les pauvres maris ne sauraient dormir en repos, et la République n'y met pas ordre ! Hélas ! les peuples les plus barbares observent entre eux le droit des gens, on le viole tous les jours entre concitoyens ; et, comme si la fidélité conjugale n'était qu'un jeu, on rit encore de ce qu'on devrait punir, et l'on insulte à de malheureux époux, que l'on devrait plutôt venger ; oh ! oh ! j'en garantirai du moins cette maison.

ZIMA.

Tenez, toutes ces invectives-là ne vous en-

Digitized by Google

richiront pas; et je serais homme à le faire, moi, si vous le vouliez.

LA GOUVERNANTE.

M'enrichir, moi! m'enrichir! ah! peut-on outrager à ce point une personne de mon caractère! non, non; détrompez-vous: mes richesses, mon trésor, ma couronne, c'est la vertu des femmes que je gouverne, et le repos de ceux qui me les confient. Vous me connaissez: cherchez fortune ailleurs; gardez vos présens pour qui vous servira. Vous voyez comme je m'y prends pour vous seconder; comptez que je serai toujours la même.

ZIMA.

Il faut que je sois bien malheureux! qui a jamais vu une gouvernante refuser deux mille pistoles?

(Il sort.)

SCÈNE V.

ALDOBRANDIN, HORACE, LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN.

Non, je n'ai jamais senti plus de joie. Il faut avouer que vous êtes une femme merveilleuse!

LA GOUVERNANTE.

Quoi! vous m'écoutiez!

Digitized by Google

ALDOBRANDIN.

Si je vous écoutais? Avec ravissement! je ne saurais m'en tenir, il faut que je vous embrasse.

LA GOUVERNANTE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît : la pudeur ne permet pas ces sortes de reconnaissances.

ALDOBRANDIN.

Vous vous moquez ; c'est pousser la pudeur trop loin.

LA GOUVERNANTE.

Oh! dans cette matière, le scrupule est d'obligation.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, vous m'inspirez presque autant de respect que de confiance. Vous avez traité le seigneur Zima de manière que je ne pense pas qu'il y revienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne lui ai pourtant dit que des choses fort raisonnables, et tout cela en conscience, pour assurer à Lucelle un mari qui la rende heureuse, et la délivre d'un persécuteur qui n'en est pas digne.

ALDOBRANDIN, à Horace.

Mon frère, ce zèle n'est-il pas admirable?

HORACE.

Vous êtes trop heureux ; je ne crains plus

Digitized by Google

pour vous de disgrâce conjugale; je vois que tout concourt à vous en affranchir; je n'espérais pas que les choses tournassent si heureusement.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, malgré la confiance, je crains tout encore.

ALDOBRANDIN.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

Vous n'êtes point encore le mari de Lucelle, Zima le sait; il est l'homme à ne rien négliger pour vous l'enlever : de la façon dont il s'y prend, on vient à bout de tout. M'en croirez-vous? Je lui ôterais au plutôt toute espérance. Quand vous proposez-vous d'épouser?

ALDOBRANDIN.

Dans huit jours au plus tard, après l'arrangement de quelques affaires.

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc! En avez-vous de plus importantes que celle-ci? Huit jours de délai! vous m'effrayez; Zima peut les mettre à profit, et il n'aura pas d'autres affaires, lui. Croyez-moi, vous dis-je, épousez dès ce soir; qu'on le sache aussi par toute la ville; que Zima perde tout espoir : c'est le seul moyen d'arrêter toutes ses poursuites, et même d'étein-

Digitized by Google

dre son amour. On connait les jeunes gens ils n'aiment qu'autant qu'ils espèrent.

ALDOBRANDIN.

Je me rends de bon cœur à un avis si sage; allez, mon frère, allez vous-même chercher le notaire; qu'il apporte le contrat, nous le signerons tout à l'heure.

HORACE.

J'y vais.

SCÈNE VI.

ALDOBRANDIN, LUCELLE, LA GOUVERNANTE.

ALDOBRANDIN.

Lucelle?

LUCELLE.

Que vous plaît-il?

ALDOBRANDIN.

J'avance, ma chère enfant, l'instant de notre bonheur; on est allé chercher le notaire, et je vous épouse dès ce soir.

LUCELLE.

Dès ce soir, Seigneur! vous me surprenez; ne m'aviez-vous pas promis quelques jours pour me préparer à ce changement d'état?

Digitized by Google

LA GOUVERNANTE.

Je vois que vous vous alarmez, Mademoiselle, et c'est une bonne marque; une fille bien élevée comme vous, ne passe pas à l'état de femme sans émotion : il lui faut quelques jours pour y accoutumer sa pudeur; mais nous avons eu des raisons de hâter l'affaire, et cela pour vous assurer l'époux que vous souhaitez.

LUCELLE.

Mais, quoi! cela est-il si pressé?

LA GOUVERNANTE.

Oui. C'est moi-même qui ai conseillé au seigneur Aldobrandin de conclure dès ce soir, il faut bien vous délivrer de la persécution, et c'est pour votre vertu que l'on travaille.

LUCELLE.

Ce mot me ferme la bouche, et je consens à tout.

ALDOBRANDIN.

Va, mignonne, je reconnaîtrai bien cette complaisance; que nous allons être heureux ensemble! là, dis franchement, ne te sens-tu pas un peu d'amour pour moi?

LUCELLE.

Ah! c'est ce que je ne saurais vous dire; cet amour n'est dû qu'à un époux, et un pareil aveu ne m'échappera qu'en donnant ma main.

Digitized by Google

ALDOBRANDIN, à part.

Quelle honêteté! quelle bienséance!

SCÈNE VII.

ALDOBRANDIN, HORACE, LUCELLE, LA GOUVERNANTE, LE NOTAIRE, ZIMA, en clerc avec un nez postiche; DOMESTIQUES.

HORACE.

Vous êtes servi à point nommé, mon frère; voici le notaire et son clerc.

LE NOTAIRE.

Tenez, seigneur Aldobrandin, le contrat était tout prêt; il est en bonne forme, vous pouvez le lire.

LA GOUVERNANTE, bas au notaire.

Fort bien, fort bien.

LUCELLE, aperçevant Zima.

Quelle étrange figure!

LA GOUVERNANTE, bas à Lucelle.

C'est Zima.

LUCELLE, à part.

Je tremble.

ALDOBRANDIN.

Cela est fort bien; nous n'avons qu'à signer.

Digitized by Google

LE NOTAIRE, à un laquais.

Allons; approchez cette table. (*Il substitue un nouveau contrat à celui qu'Aldobrandin a lu, et montre à Aldobrandin où il doit signer.*) Mettez-là votre nom, Seigneur.

ALDOBRANDIN.

Je n'ai jamais rien fait de si bon cœur.

LE NOTAIRE, à Lucelle.

Et vous, Mademoiselle, mettez-y le vôtre; allons, point de timidité.

LA GOUVERNANTE.

Comptez que vous signez votre fortune.

LE NOTAIRE, à Zima.

Signez aussi, mon clerc : cela est d'usage ici; voilà le premier contrat qu'il signe, cela lui portera bonheur.

ALDOBRANDIN.

Et vous, mon frère, vous n'étiez pas tantôt d'avis de ce mariage; vous signerez pourtant.

HORACE.

Ah! de grand cœur, et j'en augure bien.

LE NOTAIRE, signant.

Rien n'y manque plus.

ZIMA, jetant sa robe, son chapeau, et ôtant son nez postiche.

Il est donc tems de me découvrir.

Digitized by Google

ALDOBRANDIN.

Que vois-je? c'est Zima!

ZIMA.

Oui, seigneur Aldobrandin : je vous ai cédé ma maison, elle est bien employée; mais voilà le trésor que je m'y réservais, et vous venez vous-même de le mettre en ma possession de la meilleure grâce du monde.

ALDOBRANDIN.

Qu'entends-je?

LUCELLE.

Pardonnez-moi mon artifice, j'y sentais de la répugnance; mais il a bien fallu se résoudre à cette petite dissimulation pour pouvoir être sincère toute ma vie.

ALDOBRANDIN.

Ah! perfide! j'ai bien à faire de vos excuses! mais quel est donc le contrat que j'ai signé?

LE NOTAIRE.

Voilà celui que vous avez lu, et je lui ai substitué celui-ci que vous avez signé comme tuteur, Monsieur et Mademoiselle comme époux....

ALDOBRANDIN.

Comment, monsieur le notaire! et qui a pu vous engager à me jouer ainsi?

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

C'est un avis de parens : monsieur votre frère m'en a prié pour l'amour de vous : d'ailleurs, Monsieur est si magnifique, que l'on ne saurait lui rien refuser.

ALDOBRANDIN.

Tout m'a donc trahi?

HORACE.

Non, mon frère; tout vous a servi, et vous alliez faire une sottise : vous en êtes quitte, et vous avez encore une maison de reste.

LA GOUVERNANTE.

Que de maris voudraient se défaire de leurs femmes à pareil prix!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à Aldobrandin.

Monsieur, il y a là des instrumens qui vous demandent.

ALDOBRANDIN, lui donnant un soufflet.

Tiens, benêt, voilà pour tes instrumens. (*A Zima.*) Quoi! des fêtes dans ma maison!

ZIMA.

Eh! seigneur Aldobrandin, trouvez bon

Digitized by Google

qu'ils entrent; j'aime mieux encore vous laisser la dot de Lucelle.

ALDOBRANDIN.

Ma foi, seigneur Zima, le notaire avait raison; on ne saurait vous refuser.

FIN DU MAGNIFIQUE.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

Un Mexicain et une Mexicaine apportent de petits coffres d'or.

Un Arménien et une Arménienne apportent des écrins de pierreries.

Un Persan, une Persanne, un Chinois et une Chinoise apportent des corbeilles remplies de riches étoffes.

Ils mettent leurs présens aux pieds de Lucelle.

LE CHEF DE LA FÊTE.

Le ciel dans nos climats a versé ses largesses,
Et nous venons de nos richesses
Offrir le tribut à vos yeux;
Quel emploi plus noble pour elles!
Qu'ont-elles de plus précieux,
Que de pouvoir parer les belles?
Quel emploi plus noble pour elles?
Qu'ont-elles de plus précieux,
Que de pouvoir parer les belles?

VAUDEVILLE.

Qu'un empire a d'autorité,
Quand notre penchant nous seconde!
Tel est celui de la beauté:
Les belles sont les rois du monde.

Digitized by Google

Beaux yeux, dès que vous ordonnez,
Il faut qu'à vos lois tout réponde :
Les cœurs sont vos esclaves nés;
Les belles sont les rois du monde.

Il n'est courage ni fierté
Qu'un regard charmant ne confonde :
Hercule même en fut domté;
Les belles sont les rois du monde.

Vous pouvez avec un souris
Troubler la paix la plus profonde :
Le plus rebelle est bientôt pris;
Les belles sont les rois du monde.

Vos captifs aiment leur prison,
C'est en vain que la raison gronde :
L'Amour fait taire la Raison;
Les belles sont les rois du monde.

AIR.

Fuyez, fuyez, avares sentimens;
Fuyez, fuyez, jalouse frénésie :
L'Amour a maudit de tout tems
L'avarice et la jalousie.

Amans, pour plaire à la beauté
Qui vous a forcés de vous rendre :
Joignez à l'amour le plus tendre
Magnificence et liberté.

Digitized by Google

AIR.

Dans une tour d'airain,
Damé sans amant s'ennuie;
Jupiter dans son sein
Verse une riche pluie;
Par un métal divin
Soudain la tour se brise,
La belle est prise,
Et l'entreprise
Est à sa fin.

VAUDEVILLE.

Ne gênons ni femmes, ni filles;
Les renfermer c'est un abus;
L'amour assoupit les argus,
Il rompt les verroux et les grilles;
Les mieux gardés s'échappent bien;
Sans le cœur on n'est sûr de rien.

L'amant avare ou tyrannique
Verra rebuter ses désirs:
Mais si l'amour a des plaisirs,
Ils sont pour l'amant magnifique.
Donnez, amans; mais donnez bien;
Donner mal, c'est ne donner rien.

Quoiqu'on goûte un bonheur extrême,
On sent qu'il valait plus encor:
L'amant ne connaît de trésor
Que l'objet de son amour même.
Donnez, amans, etc.

Digitized by Google

La manière ajoute au service;
Il faut que les dons soient adroits,
Les présens même quelquefois
Offensent plus que l'avarice.
Donnez, amans, etc.

Damon, pour enrichir sa belle,
Ne va point offrir son argent:
Il sait, pour cacher le présent,
Jouer de malheur avec elle.
Donnez, amans, etc.

Prenez tous Zima pour modèle,
Amans, et vous serez heureux:
A l'amant tendre et généreux
Est-il quelque beauté rebelle?
Donnez, amans, etc.

Jusqu'à présent rien ne me touche;
Mais tout nous vient avec le tems.
Laissez passer quatre printems,
Mes yeux diront mieux que ma bouche.
Donnez, amans, etc.

On soumet des amans bizarres;
On peut aimer d'aimables fous:
Mais que peut-on faire de vous,
Vilains jaloux, vilains avares?
Donnez, amans, etc:

Les grandeurs de toute la terre
A mes yeux s'offriraient en vain;

Digitized by Google

Quand vous me donnez votre main,
Quel autre don pourrait me plaire ?
Mon cher Zima fait tout mon bien ;
Sans son cœur le reste n'est rien.

Un cœur généreux et sensible
S'offense d'être mis à prix :
Pour l'or il n'a que du mépris;
L'amour seul le rend accessible :
Ce dieu peut tout, l'intérêt rien
Sur un cœur fait comme le mien.

Tout koe san fin noc papa jl jjs
Chou sout y a faui kin kin,
Ou na pou pou chou mi bin bin
Hac, hic, hoc, kam, mou mou, pa jjf,
Ka ka fau y am ka ka hou,
Ka ka nim, ton ton ka ka chou.

FIN DU DIVERTISSEMENT.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES
TROIS GASCONS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR BOINDIN;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 4 juin 1701.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE SUR BOINDIN.

Nicolas Boindin, né à Paris, le 29 mai 1676, était fils d'un procureur du roi au bureau des finances, et lui succéda dans sa charge. En venant au monde il offrait tous les symptômes d'une mort prochaine. La débilité du corps tourna chez lui au profit de l'esprit, et au lieu de courir, sauter et jouer à la balle ou aux barres, avec les écoliers ses camarades, il lisait, étudiait et méditait beaucoup. puis qu'il promît dans le bas âge d'être un grand homme, il n'a pas tenu parole dans l'âge mûr.

Dès que sa raison commença à se développer, il voulut savoir la cause de tout, et demandait toujours *le pourquoi du pourquoi*. Il contracta peu à peu de là l'habitude de douter de tout et même d'être incrédule; habitude, qui en lui ne fit que croître et embellir, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'égard d'un homme qui devint assez malheureux pour nier l'existence de Dieu.

On prétend qu'il fit en société, avec Lamotte et Saurin, les deux comédies des *Trois Gascons*, et *du Port-de-Mer*. Il fut reçu en 1706

Digitized by Google

à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour laquelle il composa quatre mémoires, dont l'un sur le théâtre des anciens. L'athéisme qu'il affichait ouvertement, l'empêcha d'être reçu à l'Académie Française, pour laquelle, d'ailleurs, il n'avait pas assez de titres littéraires. Ce fut là le seul désagrément que cette révoltante doctrine lui causa, car il ne perdit pas même pour cette cause sa place de procureur du roi, ce qui lui arriverait bien certainement aujourd'hui s'il vivait. « On ne me tourmente, » dit-il un jour plaisamment, « que parce que je » suis un athée moliniste ; et vous, » disait-il à quelqu'un, « on vous tourmente parce que » vous êtes un athée janséniste. » Quoique ces deux derniers mots soient bien étonnés de se trouver ensemble, ils pouvaient exprimer une certaine vérité ; on a vu plus d'un athée prendre le masque de la religion.

Boindin fut très-maltraité dans les fameux couplets attribués à J.-B. Rousseau, et se brouilla même à cette occasion avec Lamotte et Saurin ses bons amis, qu'il soupçonnait sans doute à tort d'avoir été les causes de cette infamie.

Sur la fin de sa vie, il fréquentait beaucoup le café *Procope* aujourd'hui *Zoppi*, qui était alors le rendez-vous de tous les beaux-esprits.

Digitized by Google

Le jeune Marmontel s'y trouvait et recherchait beaucoup sa conversation. Ils étaient convenus entre eux, pour pouvoir parler plus librement, qu'ils appelleraient l'ame, *Margot;* la religion, *Javotte;* la liberté métaphysique, *Jeanneton;* et Dieu, *M. de l'Être*: Singulier argot! On raconte que s'exprimant ainsi ensemble, ils étaient écoutés par un homme de mauvaise mine, qui s'avisa de demander à Boindin: *ce que c'était que ce M. de l'Être qui se conduisait si mal, et dont il était si mécontent. Monsieur,* répondit Boindin, *c'était un espion de police.* Justement le questionneur exerçait cet honorable métier. Tout le café partit simultanément d'un éclat de rire.

Boindin mourut le 30 novembre 1751, d'une fistule, et sans vouloir qu'on lui administrât les secours de la religion. Le clergé voulait lui refuser la sépulture, mais sa famille obtint qu'il serait enterré sans bruit à 3 heures du matin.

Il a fait lui même un recueil sur sa vie et ses ouvrages, où il parle de son esprit et de ses connaissances, avec des éloges que le plus déhonté panégyriste n'aurait pas osé lui prodiguer.

Duclos dit qu'il avait beaucoup de sagacité et d'éloquence; mais qu'il n'avait jamais rai-

Digitized by Google

son que quand il parlait le premier, parcequ'il aimait beaucoup à contredire.

Quoiqu'athée, il avait des mœurs pures, ce qui prouve que ce n'est pas toujours la croyance qui les dirige. Il était même généreux; mais d'ailleurs opiniâtre, bizarre, présomptueux et insociable; ce qui fit tolérer son athéisme, c'est qu'il parla souvent contre les ennemis des Jésuites.

Voici comme Voltaire peint Boindin, dans le temple du Goût.

Un raisonneur, avec un fausset aigre,
Criait : « Messieurs, je suis ce juge intègre
» Qui toujours parle, argue et contredit :
» Je viens siffler tout ce qu'on applaudit. »

Lors la Critique apparut et lui dit :

« Ami Bardou, vous êtes un grand maître ;
» Mais n'entrerez en cet aimable lieu :
» Vous y venez pour fronder notre dieu ;
» Contentez-vous de ne pas le connaître. »

On l'a défini par ce vers :

Il était beau parleur et médiocre écrivain.

On trouve dans ses comédies des traits fins et piquans, que Dancourt aurait pu revendiquer. Une seule, est des plus médiocres,

Digitized by Google

c'est *le petit Maître de Robe* que par cette raison on ne trouvera point ici. On a reccueilli ses œuvres en 1753. Elles forment 2 vol. in-12; et ne seront certainement jamais réimprimées, quelle que soit la fureur des nouvelles éditions. Ses trois comédies lui feront seules tenir un rang honorable parmi les auteurs dramatiques du troisième ordre.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. ORONTE, père de Lucile.
LUCILE, amante d'Eraste.
ERASTE, amant de Lucile.
MARTON, suivante de Lucile.
M. DE SPADAGNAC, Gascon.
JULIE, amante de M. de Spadagnac.
FRONTIN, valet de M. de Spadagnac.
LA ROZE, valet de M. Oronte.

La scène est à Paris, chez M. Oronte.

Digitized by Google

LES

TROIS GASCONS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

Que me dis-tu là, Frontin ? quoi ! ton maître est en chemin ? et l'on n'a pu le retenir à Bordeaux ?

FRONTIN.

Au moins, Marton, ce n'est pas ma faute : tu sais que j'avais écrit à Julie de ne le point laisser partir, et qu'il ne venait ici qu'en fraude de leurs engagemens ; mais il lui est échappé malgré toutes nos mesures.

MARTON.

Voilà donc Lucile enlevée à notre barbe.

FRONTIN.

Que veux-tu ? j'en suis fâché pour elle, et pour Julie ; mais en tout cas, si mon maître épouse Lucile, il faudra bien m'en consoler avec toi ; aussi bien ai-je déjà fait, par son

Digitized by Google

ordre, tous les apprêts de sa noce, et par-dessus le marché ceux de la nôtre.

MARTON.

Tu comptes donc bien sur moi, Frontin ?

FRONTIN.

Oh ! je te l'avoue ; j'ai bu de l'eau de la Garonne : je suis fait à l'espérance.

MARTON.

Bois de l'eau de la Seine ; tu es trop vif.

FRONTIN.

Oh ! tu ne saurais t'en dédire, je t'ai vue, tu m'as plu, je te l'ai dit. Je te plais sans doute : tu ne m'as pas dit le contraire : voilà des raisons de reste pour t'épouser.. En doutes-tu encore ? veux-tu des arrhes ?

MARTON.

Tout beau, M. Frontin ! si M. de Spadagnac épouse Lucile, il n'y a point de Marton pour vous.

FRONTIN.

Mais, madame Marton, mon maître ne vous doit point de gages : vous ne songez pas que son mariage me pouvait payer des miens : et, s'ils manquent, je vous avertis que je ne suis pas un trop bon parti. Je n'ai encore reçu que des coups depuis que je le sers.

MARTON.

Ne t'embarrasse point de tes gages : je t'en réponds, je les vaux bien.

Digitized by Google

FRONTIN.

D'accord; mais, madame Marton, que deviendra le petit divertissement que nous avions préparé pour M. de Spadagnac?

MARTON.

Ce qu'il pourra: ne t'en mets point en peine.

FRONTIN.

A la bonne heure; mais, madame Marton...

MARTON.

Ho! plus de mais, M. Frontin! il faut rompre ce mariage, vous dis-je; et travailler ensemble à celui d'Eraste: Marton est à ce prix.

FRONTIN.

Hé bien, travaillons, je ne demande pas mieux. Mais le voici tout à propos.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

ÉRASTE.

Hé bien, ma chère Marton, que puis-je espérer?

MARTON.

Rien, monsieur; tout est perdu.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Comment ?

MARTON.

M. de Spadagnac arrive incessamment.

ÉRASTE.

Quoi ! ce gascon qu'on destinait à Lucile !

MARTON.

Oui, lui-même : il vient l'épouser.

ÉRASTE.

Et tu ne sais aucun moyen de parer ce coup ?

MARTON.

Moi ? non.

ÉRASTE.

Il faut donc que je me coupe la gorge avec lui.

MARTON.

Si nous pouvions cependant faire en sorte...

ÉRASTE.

Ah ! ma chère Marton, tu me rends la vie.

MARTON.

Non, je n'imagine rien encore...

ÉRASTE.

Tu me replonges dans le désespoir !

MARTON.

Attendez... ne m'avez-vous pas dit que Lu-

Digitized by Google

cile vous avait permis de tout entreprendre pour l'obtenir ?

ÉRASTE.

Il est vrai.

MARTON.

Que vous l'aviez même fait demander à son père par monsieur votre oncle ?

ÉRASTE.

J'en conviens.

MARTON.

Et que son père, content de vos biens et de votre famille, n'avait trouvé d'autre obstacle à votre bonheur, que la parole qu'il avait donnée à M. de Spadagnac ?

ÉRASTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien ! le bon homme ne vous connaît point : il n'a jamais vu votre rival : il faut vous présenter ici pour lui.

ÉRASTE.

Mais encore, sur quelle apparence veux-tu que je passe à ses yeux pour monsieur de Spadagnac ?

MARTON.

Ne vous mettez point en peine ; nous avons des ressources. Voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts, et qui vous présentera pour

Digitized by Google

lui à monsieur Oronte : c'est moi qui vous en réponds.

ÉRASTE, à Frontin.

Quoi ! tu voudrais bien...

FRONTIN.

Moi ? je ne dis pas cela : comment ! puis-je en conscience...

MARTON, à Frontin.

Je te le conseille vraiment, de me mettre en compromis avec ta conscience !

FRONTIN.

Quoi ! je trahirais mon maître de gaieté de cœur ? Je n'en ferai rien.

MARTON, à Frontin.

Comment ? que dis-tu là ?

FRONTIN, s'éloignant de Marton.

Laisse-moi : ne viens point me corrompre.

ÉRASTE.

Ah ! monsieur Frontin, laissez-vous attendrir : il n'y a rien que vous ne deviez espérer de ma reconnaissance, si...

FRONTIN, le quittant brusquement.

Adieu.

ÉRASTE.

Quoi ! me quitter ainsi...

Digitized by Google

MARTON à Frontin, en l'arrêtant.

Où vas-tu ?

FRONTIN, à Éraste.

Bon, bon ! ne vois-je pas où tout cela nous mène? Vous seriez homme à m'offrir votre bourse ; je suis fragile, je me connais : j'aime mieux ne point m'exposer.

ÉRASTE, en lui donnant sa bourse.

Ah! Frontin! elle est à toi, et tu peux compter que c'est la moindre partie de ta récompense.

FRONTIN.

Ne le disais-je pas ? Cette maudite bourse me fournit déjà des raisons...

MARTON.

Comment ! que dis-tu ?

FRONTIN.

Que cette bourse me fait souvenir de certains engagemens de mon maître, avec une fille de Bordeaux, dont je me crois obligé de prendre les intérêts.

ÉRASTE.

Eh ! pourquoi donc hésiter ?...

FRONTIN.

Comme vous m'avez ouvert l'esprit ! Je crois à présent pour la sûreté de mon maître et pour la mienne, pouvoir tout entreprendre,

Digitized by Google

pour rompre le mariage que vous craignez; car c'est une fille dangereuse que celle dont je vous parle, et qui pourrait bien nous jouer quelque mauvais tour.

ÉRASTE.

Nous jouer quelque mauvais tour!

FRONTIN.

Oui, vraiment; c'est une héroïne, une amazone: moitié femme, moitié petit maître; qui fait le coup de pistolet, et vous sangle un coup d'épée, comme elle boirait un verre de vin.

ÉRASTE.

Comment diable!

FRONTIN.

Au reste, généreuse, magnifique; qui n'a rien à elle, dès quelle aime une fois; mais aussi furieuse à proportion, dès qu'on l'abandonne; qui vous poignarderait son amant, sa rivale, et elle-même, dans un besoin; fille à poursuivre un infidèle au bout du monde, et à se faire aimer de peur par un perfide un peu poltron!

ÉRASTE.

Et sait-elle les desseins de ton maître?

FRONTIN.

Oui, vraiment: je n'ai pu me dispenser de lui en donner avis; car j'avais l'honneur de

Digitized by Google

servir, avant que d'être à lui. C'était plus de souflets, plus de coups de pied au cul! oh, je ne doute point qu'elle ne nous vienne faire ici quelque coup de sa tête.

ÉRASTE.

Et quelle espèce d'homme est-ce que ton maître?

FRONTIN.

Oh! pour lui, c'est un esprit bizarre, qui n'aime que les choses extraordinaires : un homme revenu des plaisirs et des passions communes; qui s'est usé le goût de bonne heure, et qui ne donnerait pas cela d'une femme tout unie.

MARTON.

Lucile n'est donc pas son fait. Mais ne nous amusons pas davantage : allez repasser votre rôle; il n'y a point de tems à perdre.

FRONTIN.

Il est vrai; mais si mon maître arrivait, aurais-je le front de le renier en face? Cela est un peu violent, Marton?

ÉRASTE.

Point de scrupules, Frontin. Il ne tient qu'à toi d'être à moi, dès ce moment : je suis ton maître, si tu le veux, et tu ne dépends plus de mon rival.

Digitized by Google

FRONTIN.

J'accepte volontiers la condition. Mais encore, monsieur mon maître, faudrait-il quelque chose qui pût vous faire passer avec quelque vraisemblance pour monsieur de Spadagnac.

ÉRASTE.

Que cela ne t'embarrasse point. Tu sais qu'on lui envoya le portrait de Lucile. J'en fis tirer une copie dans le tems; et j'en ai même fait imiter jusqu'à la boîte: il n'en faut pas davantage, avec les manières et l'accent du pays.

FRONTIN.

C'est votre affaire. Pour le déguisement, c'est la mienne. Je lui ai fait faire ici des habits que j'ai fait voir à Monsieur Oronte. Cela n'aidera pas mal à le tromper; et vous voilà plus d'à moitié son gendre. C'est à Lucile à faire le reste!

ERASTE, en l'embrassant.

Ah! mon cher Frontin! comment pourrai-je reconnaître?...

FRONTIN, se retirant d'entre ses bras.

Tout beau, Monsieur! vous m'étouffez de joie. Que je te le rende, Marton.

MARTON.

Point de bagatelles! j'entends du bruit; ce pourrait être monsieur Oronte.

Digitized by Google

FRONTIN.

Il serait dangereux qu'il nous vît. Retirons-nous ?

SCÈNE III.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON.

M. ORONTE.

Non, vous dis-je, c'est une affaire arrêtée, et à laquelle il faut que vous vous disposiez.

LUCILE.

Quoi, vous croyez, mon père, que je puisse oublier Eraste, pour votre monsieur de Spadagnac ?

M. ORONTE.

Oui, vraiment. Ne vous l'ai-je pas ordonné ainsi ? Il serait beau que vous fussiez rebelle aux ordres d'un père !

LUCILE.

Mais, mon père, tient-il à moi de régler, comme il vous plaît, les mouvemens de mon cœur ?

M. ORONTE.

C'est bien à votre cœur à avoir des mouvemens. Je ne vois rien de plus impertinent que la jeunesse, qui ne sait ce qu'il lui faut, et qui se mêle de vouloir.

Digitized by Google

LUCILE.

Ah! si j'ose former quelques désirs, ce n'est point pour aller contre vos volontés; et je vous les expose comme à un père tendre, qui ne voudrait pas me marier pour mon malheur.

M. ORONTE.

Attendez : on vous mariera pour votre plaisir. Le mariage est une affaire de toute la vie; il y faut consulter l'honneur et l'intérêt. Monsieur de Spadagnac se pique d'être d'une des meilleurs maisons de Gascogne; mon frère souhaite qu'il soit son neveu; et la succession de mon frère est considérable. Ces raisons sont sans replique.

LUCILE.

Elles doivent-être bien faibles, mon père, contre le désespoir où vous me voyez. De grâce, laissez-vous attendrir. Je vous conjure à genoux de ne me point réduire aux dernières extrémités.

M. ORONTE.

Mais, mais, voyez un peu la petite opiniâtre! Marton, que dis-tu d'une pareille désobéissance?

LUCILE.

Ah! mon père, si je m'en rapporte à elle; si elle me condamne, je me rends.

M. ORONTE.

Elle a trop de raison pour ne le pas faire.

Digitized by Google

LUCILE.

Oui, mon père, elle a toute la raison possible; et je consens qu'elle décide entre vous et moi. Parle, ma chère Marton, parle, je t'en conjure. Est-il juste que je me sacrifie...

MARTON.

Oui, il est juste que Monsieur soit le maître; et c'est à vous de trouver votre amant dans l'époux qu'il vous destine.

LUCILE.

O ciel! Marton me trahit!

MARTON.

Marton ne vous trahit point: elle vous sert; et je sais, mieux que vous même, ce qu'il vous faut.

LUCILE.

Ah! mon père, n'écoutez point ces discours; et laissez-vous toucher par mes larmes.

MARTON, à M. Oronte.

Tenez bon, Monsieur: point de faiblesse.

LUCILE.

Ne me condamnez point à un engagement si funeste; et laissez-moi plutôt demeurer fille toute ma vie.

MARTON.

Hé, mort-de-ma-vie! est-ce que cela se peut?

Digitized by Google

LUCILE.

Pourriez-vous m'envier la douceur de passer mes jours auprès de vous? Songez que vous n'avez qu'une fille.

MARTON.

Hé, que diantre! avez-vous plus d'un père? Mais courage, Monsieur, vous mollissez, je pense?

M. ORONTE.

Je ne mollis point, Marton, et je n'ai jamais été si ferme dans mes résolutions.

LUCILE, à Marton.

Ah! cruelle! c'est de toi que j'attendais du secours, et c'est toi qui me désespères!

MARTON.

Vous me faites pitié, je l'avoue; mais l'avenir me rassure: et quand vous connaîtrez celui que nous voulons vous donner...

LUCILE.

Ah! je n'ai que faire de le connaître. Je suis sûre de le détester toute ma vie. Mais mon père, voyez Eraste: ses biens et sa famille vous convenaient: sa présence vous déterminerait peut-être.

MARTON.

La présence de Monsieur de Spadagnac vous déterminera, vous.

Digitized by Google

LUCILE.

Ah! ce nom seul est un coup de poignard pour moi.

MARTON.

Hé bien ! nous le nommerons Eraste, s'il ne tient qu'à cela.

LUCILE.

Tu redoubles encore mon aversion pour un rival.

MARTON.

Tant mieux, mort-de-ma-vie, tant mieux.

M. ORONTE.

Comment donc, tant mieux ?

MARTON.

Oui, Monsieur : la voilà dans les plus heureuses dispositions du monde pour être mariée.

M. ORONTE.

Mais, mais tu n'y penses pas.

MARTON.

Si fait, vraiment, j'y pense ; et c'est l'horreur qu'elle paraît avoir pour ce que vous lui proposez, qui me fait juger du plaisir qu'elle en aura.

M. ORONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu perds l'esprit.

Digitized by Google

MARTON.

Ho! ne vous y trompez pas; en fait de sentimens, et de sentimens du mariage surtout, j'en juge toujours contre l'apparence: c'est le plus sûr. Mais on entre: c'est le valet de M. de Spadagnac.

SCÈNE IV.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON, FRONTIN.

FRONTIN.

Bonnes nouvelles. Monsieur, bonnes nouvelles! J'ai trouvé mon maître, en vous quittant: je vous l'annonce; il vient sur mes pas.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, Frontin; et nous allons le recevoir avec joie.

LUCILE

Non, je ne puis attendre sa présence....

M. ORONTE.

Demeurez, s'il vous plaît, Lucile.

FRONTIN.

Elle tremble pour son cœur. Oh! cadédis, elle a raison: il ne tiendra pas long-tems devant mon maître.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Ne perdons point de tems, Frontin : va chercher le notaire, et fais venir nos musiciens.

LUCILE.

Quoi ! mon père, vous auriez la dureté....

M. ORONTE.

Voyez, voyez avant que de vous plaindre : peut-être que M. de Spadagnac..... Mais le voici, je pense.

SCÈNE V.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON.

ÉRASTE, avec les habits de M. de Spadagnac, et parlant gascon.

Ah ! M. Oronte ! vous voyez un homme qui sérait vénu du bout du monde, pour être votre gendre. Qué jé vous embrasse en cette qualité...

M. ORONTE.

Ah ! de tout mon cœur...

ÉRASTE.

Encore cette fois, pour monsieur votre frère....

M. ORONTE.

J'ai reçu de ses nouvelles : il me mande

Digitized by Google

votre arrivée. Ma fille, quelle contenanc
est-ce-là ? Saluez M. de Spadagnac.

ÉRASTE.

Mon accent lui fait peur peut-être ; mai
patience, nous lé perdrons bientôt en sa faveu

LUCILE.

Ah! ciel ? que vois-je ?

ÉRASTE.

Jé vous étonne, n'est-cé pas ? jé m'en dou
tais bien. On né vous a pas prévénue. L'a
justement, la personne, tout vous surprend
Là, là, remettez-vous.

MARTON.

On serait surprise à moins, Monsieur
mais je répondrais bien que le plaisir pass
encore la surprise.

ÉRASTE.

Cette fille a dé l'esprit. Elle est à vous :
la veux payer dé sa galantérie. Tiens, mo
enfant, choisis, prends cé diamant, ou q
jé t'embrasse.

MARTON, prenant le diamant.

Je sais trop mon devoir, Monsieur, po
ne m'en pas tenir à la moindre de vos offre
Hé bien, Mademoiselle, augurais-je mal
cette entrevue ?

M. ORONTE.

Qu'en dis-tu, Lucile ?

Digitized by Google

LUCILE.

Je vous avouerai, mon père, que je ne m'attendais à rien moins qu'à ce que je vois.

M. ORONTE.

N'est-ce pas?

LUCILE.

Je m'étais fait, par une prévention dont je n'étais pas la maîtresse, une idée affreuse de l'époux que vous me destiniez, et je craignais de détourner les yeux sur Monsieur, de peur d'y trouver de quoi irriter mon aversion; mais toute cette horreur s'est bien dissipée à sa vue, et vous me voyez confuse d'avoir été si long-tems rebelle à vos volontés.

M. ORONTE.

Ah! voilà les sentimens que je demandais de toi!

ÉRASTE.

Point dé déguisement, Mademoiselle. Il a fallu donner quelque chose au pays: mon accent, mes manières lui appartiennent. Connaissez cé qui est à moi, mes sentimens: jé né veux point vous devoir à l'autorité d'un père. Si vous m'aimez, à la bonne hure, unissons-nous, vivons hûreux: si vous en aimez un autre, jé vous cède, et jé murs.

LUCILE.

Je ne vous déguiserai point, Monsieur,

Digitized by Google

que j'ai déjà senti une passion violente pour un certain Éraste, dont le respect et la tendresse m'avaient charmée.

M. ORONTE, bas à Lucile.

Ne parle point de cela, ma fille...

LUCILE.

Non, mon père, Monsieur ne prétend pas que je lui déguise rien; et je suis sûre que ma franchise lui fera plaisir.

ÉRASTE.

Oui, oui, comptez qué jé prends bien la chose.

LUCILE.

J'aimais Éraste: nous nous étions promis un attachement inviolable; et il avait tout lieu de croire que rien ne pourrait jamais l'effacer de mon cœur.

ÉRASTE.

Vous mé charmez, Dieu mé damne! Il mé semble être cet Éraste!

LUCILE.

Mais tout ce que j'ai jamais senti pour lui, je le sens en ce moment pour vous; et je ne m'aperçois pas même en cela que je change. Je vous aime, comme si j'étais dans l'habitude de vous aimer; et je jurerais n'avoir jamais aimé que vous.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Oh ! vous n'y perdrez rien, jé vous jure; et jé défierais cet Éraste même dé vous aimer plus qué jé né lé fais.

M. ORONTE.

Ils m'attendrissent, Marton.

ÉRASTE.

Au reste, M. Oronte, jé vous démande Lucile tout dé nouveau; point d'égards, en me l'accordant. Comptez qué jé n'ai jamais vu Monsieur votre frère, qué jé né suis point dé la famille des Spadagnacs. Détachez-moi dé tout: isolez-moi. Mé voulez-vous pour gendre ?

M. ORONTE.

Ah! Monsieur, je n'envisage que votre personne, et vous me faites trop d'honneur...

ÉRASTE.

Bien donc! un notaire, et nous serons tous contens.

SCÈNE VI.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, LA ROZE.

LA ROZE.

Monsieur de Spadagnac, Monsieur.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Comment! Monsieur de Spadagnac! hé le voilà.

LA ROZE

N'importe, Monsieur, c'est encore lui.

MARTON, à la Roze.

Va, va, dis-lui qu'il se trompe.

LA ROZE.

Vous lui direz vous-même, madame Marton.

MARTON, à M. Oronte.

Vous verrez que c'est quelque flaireur de dot, qui voudrait vous escamoter celle de Lucile.

M. ORONTE.

Il y a bien de l'apparence, Marton.

MARTON, bas à Éraste.

Au moins, Monsieur, ne vous déconcertez point : soutenez la gageure.

SCÈNE VII.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON, ÉRASTE, M. DE SPADAGNAC.

M. DE SPADAGNAC, en bottes.

Vous êtes M. Oronte? serviteur, et le cur

Digitized by Google

me dit que c'est-là Lucile : son valet. Allons, beau-père, point de rétardement, il faut que je l'épouse en bottes.

M. ORONTE.

Il est inutile...

M. DE SPADAGNAC.

Comment inutile ! non de par tous les diables, les amours gascons sont pressés ! Concluons.

M. ORONTE.

Il est inutile, vous dis-je, de continuer ce personnage. Vous venez un peu trop tard pour nous surprendre.

M. DE SPADAGNAC.

Qu'est-ce à dire ?

MARTON.

Que vous êtes un fourbe, un fripon dont on sait des nouvelles, et pour qui il ne fait pas bon ici.

M. DE SPADAGNAC.

Comment donc ? fourbe, fripon ! Beau-père, où sont vos fénêtres ?

ÉRASTE.

Crains qu'on ne te l'aprenne, l'ami : tu pourais bien ne pas sortir par ailleurs.

M. DE SPADAGNAC.

Ah, je reconnais le style. Hé donc, mon pays, apprends-moi qui tu peux être ?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Jé suis l'amant de Lucile, j'en suis aimé, jé l'épouse. Voilà mon nom, ma noblesse, et ma fortune.

M. DE SPADAGNAC.

Ah ! j'entends : beau-père, vous couriez deux gendres à la fois.

M. ORONTE.

Je n'y comprends rien, Marton.

MARTON, à M. de Spadagnac.

Eh ! ne devinez-vous pas, monsieur l'imposteur, que c'est là monsieur de Spadagnac, à qui vous prétendiez escamoter Lucile ?

M. DE SPADAGNAC.

Vous riez!

MARTON.

Je ne ris point.

M. DE SPADAGNAC.

Lui, Spadagnac ?

MARTON.

Oui, lui-même.

M. DE SPADAGNAC, à Éraste.

Et qui diable, mon ami, t'a fourré dans notré famille ?

ÉRASTE.

Jé né mé compromets plus : Monsieur mé

Digitized by Google

connaît ; et je puis m'épargner la peine de te confondre.

M. ORONTE.

Ma foi, Messieurs, cette aventure me confond moi-même ; car enfin l'un de vous deux est un fripon, et l'autre doit être mon gendre : vous trouverez bon, s'il vous plaît, que j'approfondisse les choses.

ÉRASTE, tirant un portrait de sa poche.

Soit, monsieur Oronte ; et puisqu'il vous faut des preuves: connaissez-vous ce portrait?

M. ORONTE.

C'est celui que j'envoyai à monsieur de Spadagnac.

M. DE SPADAGNAC, en tirant un autre.

Eh donc ! cette peinture ! que sera-t-elle ?

M. ORONTE, les regardant tous deux.

C'est la même chose ; la boîte et le portrait, tout est semblable ; je ne sais que croire...

M. DE SPADAGNAC.

Vous en croirez du moins le rapport de Frontin ? Holà quelqu'un ! qu'on me le cherche.

M. ORONTE.

Comment ! Frontin serait-il aussi votre valet ?

Digitized by Google

M. DE SPADAGNAC.

Non, c'est moi qui serai lé valet de Frontin. Hé morbleu, n'est-ce pas par mon ordre qu'il est auprès dé vous ?

M. ORONTE.

Je m'y perds, Marton.

ÉRASTE, à M. Spadagnac.

C'en est trop : sortons. C'est à nous dé montrer qui nous sommes.

M. DE SPADAGNAC.

Oui, sors, dé par tous les diable, sors : c'est cé qué jé demande.

ÉRASTE, en sortant.

C'est assez.

M. DE SPADAGNAC, à M. Oronte.

Il fait bien d'échapper. Est-il possible, beau-père, qué vous ayez été un moment la dupe dé cet impostur ?

ÉRASTE, revenant sur ses pas.

Quoi, lâche ! tu né mé suis pas ?

M. DE SPADAGNAC.

Té voilà encore, je pense : oh ! parbleu, tu sortiras mort ou vif.

M. ORONTE.

Point de désordre chez moi, Messieurs de

Digitized by Google

Spadagnac ; vous me devez au moins ce respect, sous le nom que vous prenez tous deux.

M. DE SPADAGNAC.

Non, dé par tous les diables! Jé viens exprès de Bordeaux : on m'a donné des paroles : il faut qué j'épouse.

ÉRASTE.

Mon nom m'est moins cher que cé que j'aime. Sois Spadagnac, si tu veux : mais sois sûr qu'on né peut obtenir Lucile qu'après ma mort.

SCÈNE VIII.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON, ÉRASTE, M. DE SPADAGNAC, FRONTIN.

M. ORONTE.

Ah! voici Frontin, tout à propos.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je viens de chez le notaire... (*A part.*) Mais que vois-je? mon maître!

M. DE SPADAGNAC.

Ah! parbleu, monsieur Oronte! vous allez avoir des preuves; j'en réponds sur ses oreilles.

Digitized by Google

MARTON, bas à Frontin.

Ne nous trahis point, Frontin; il y va d
moi.

M. DE SPADAGNAC le tirant à lui.

Vénez, çà, monsieur lé coquin, vénez çà

FRONTIN.

Hé bien, Messieurs! de quoi s'agit-il?

M. ORONTE.

De m'apprendre sur l'heure qui des deu
est ton maître.

M. DE SPADAGNAC.

Oui, parlé, pendard. Ne mé servais-tu pa
à Bordeaux? et n'est-cé pas par mon ordre
qué tu es ici?

FRONTIN.

Il est vrai, mais...

M. DE SPADAGNAC, le menaçant.

Heim!

FRONTIN.

Je vous dis, Monsieur, que j'en conviens

ÉRASTE à Frontin.

Comment, coquin! tu n'es donc pas à moi

FRONTIN se sauvant vers Éraste.

Si fait, vraiment: cela n'empêche pas;
c'est à vous de me défendre.

Digitized by Google

M. DE SPADAGNAC, le retirant à lui.

Avoué, traître, avoué? né té dois-je pas ıcore tous tes gages.?

FRONTIN.

D'accord, Monsieur; point de violence, je ıis prêt à les recevoir.

ÉRASTE à Frontin.

Et moi, maraud, né t'ai-jé pas payé les ens d'avance?

FRONTIN.

Il est vrai? me voulez-vous encore avancer uelque chose?

M. DE SPADAGNAC, tirant l'épée sur lui.

Oh, réponds autrement, traître! ou jé té ıutile...

ÉRASTE, ayant aussi la sienne à la main.

Oui, décide maraud; décide; ou jé té nds nul.

ıONTIN, se jetant à genoux entre eux deux, et tournant la tête alternativement vers l'un et vers l'autre.

Hé! de grâce, Messieurs! je vous dis les ıoses comme elles sont : vous m'avez envoyé ici; je suis à vous : je vous attendais : vous ai annoncé : j'ai fait préparer des hats pour votre mariage; et je viens de chez notaire pour vous. Il me semble qu'il n'y rien de plus positif.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Oh! je n'y puis plus tenir! Frontin, tu es un extravagant, ou un fripon, ou le diable s'en mêle!

FRONTIN, en se relevant.

Que voulez-vous, Monsieur? le moyen de parler raison devant des épées nues.

MARTON, à Frontin.

C'est donc ainsi, scélérat, que tu fais ton devoir! Tu n'oses t'expliquer ouvertement pour ton maître. Va, ne me regarde plus, je ne veux point d'un traître.

M. DE SPADAGNAC, tirant encore l'épée.

Morbleu, c'est trop hésiter: il faut qué j'efface cé maraud du nombre des vivans...

FRONTIN, se sauvant derrière Éraste.

Miséricorde.

M. DE SPADAGNAC.

Tu m'échappes, pendard; mais jé t'apprendrai ton dévoir!

FRONTIN.

Morbleu! je ne vous dois rien; c'est vous qui me devez.

M. DE SPADAGNAC, courant à lui.

Quoi, jé souffrirai qué mon valet...

FRONTIN, tenant Éraste par la basque.

Votre valet, vous-même: je ne reconnai

Digitized by Google

point d'autre maître que Monsieur, puisqu'il faut le dire; et je n'ai jamais rien reçu de vous.

M. DE SPADAGNAC.

Va, va, tu récévras, jé t'en réponds.... mais, monsieur Oronte, c'est à vous qué jé mé prends dé tout cé qui m'arrive ici: et jé m'en vais vous chercher des gens qui vous apprendront qui jé suis.

ÉRASTE, feignant de le suivre.

A la bonne heure.

M. DE SPADAGNAC.

Quoi, tu mé suis encore! Oh! parbleu, choisis: cède-moi la place, ou démure ici.

ÉRASTE.

Vous voyez bien, monsieur Oronte, qu'il sé bat en retraite.

M. ORONTE.

Oui, oui, je vois bien que c'est un fripon; et je ne doute plus que vous ne soyez mon gendre.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN, LA ROZE.

LA ROZE.

Encore un monsieur de Spadagnac. Monsieur.

M. ORONTE, lui donnant un soufflet.

Encore le diable, qui t'emporte!

LA ROZE.

Dame, Monsieur, est-ce ma faute s'il s'appelle comme ça?

M. ORONTE.

Dis-lui qu'il en a menti, butor; et ne le laisse point entrer.

SCÈNE X.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE en habit d'homme, se donnant pour M. de Spadagnac.

LA ROZE, à Julie.

Non, non, vous n'entrerez point, monsieur de Spadagnac: mon maître m'envoie... vous dire que ce n'est point vous.

Digitized by Google

JULIE, lui donnant un soufflet.

Tiens, mon ami, té voilà payé de ta commission.

ORONTE, à Julie.

Comment donc, Monsieur! en use-t-on ainsi?

JULIE.

Oui, bonhomme, autant à gagner pour quiconque osera mé contester lé nom de Spadagnac.

ÉRASTE.

Quoi! vous osez nous soutenir qué cé nom vous appartient?

JULIE.

S'il m'appartient? ah! oui, dé pour tous les diables! j'en ai de bons titres; et c'est par moi seul qu'il doit s'éterniser.

M. ORONTE.

Mais enfin que venez-vous chercher ici?

JULIE.

Cé que j'y viens chercher? ah! demandez à Frontin.

FRONTIN.

A moi, Mad...

JULIE.

Oui; parle, maraut? N'étais-tu pas à moi?

Digitized by Google

et n'est-cé pas sur tes avis qué jé mé suis rendu ici ?

FRONTIN.

Il est vrai, Monsieur j'en conviens.

M. ORONTE.

Oh ! pour le coup, Marton, je ne sais plus où j'en suis.

ÉRASTE.

Jé né crois pas néanmoins, Monsieur Oronte, qué vous balanciez un moment entre moi et cet homme.

JULIE.

Cet homme ! on voit bien, mon ami, que tu né sais encore à qui tu parles ! Cet homme !

ÉRASTE.

Va, qui qué tu sois ! éloigne-toi d'ici ; et qu'il té suffise qué tu n'es pas lé fait dé Lucile.

JULIE.

Jé né suis pas son fait ? Hé ! qui diable té l'a dit ?

ÉRASTE.

En tout autre lieu, jé té l'apprendrais au péril de ta vie.

JULIE.

La gasconnade en est ? Ah ! j'en suis ravi ! Hé, sais-tu bien, mon ami, qu'on n'a jamais vaincu d'homme fait comme moi ?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Nous lé verrions à l'épreuve, si nous n'étions pas ici.

JULIE.

Oh, né mé pousse point à bout; tu né mé connais pas encore : jé suis un diable.

FRONTIN, bas à Éraste.

Autant vaut, elle est femme... C'est notre héroïne de Bordeaux.

JULIE, à Frontin.

Qué lui dis-tu, maraud? qué lui dis-tu?

FRONTIN, bas à Julie.

Je vous dis que c'est-là l'amant de Lucile, et que je le fais passer pour monsieur de Spadagnac, afin de vous conserver le véritable qui vient de sortir d'ici.

JULIE.

Ah! parbleu, monsieur Oronte! il mé vient une idée : cet homme vient pour épouser Lucile; vous avez lieu de croire qué lé même dessein m'amène : hé cadédis! puisque céla la regardé, c'est à son cœur à décider.

ÉRASTE.

Volontiers; c'est dé son cœur qué jé veux tenir tous mes droits.

JULIE, à Lucile.

C'est donc à vous dé parler, la belle. Né

Digitized by Google

confions point votre sort aux armes. Qué sait-on? Peut-être qué celui qui vous conviendrait lé moins serait lé vainqueur. Né risquons rien : tout y est encore : choisissez.

M. ORONTE.

Non, non, il faut qu'elle épouse monsieur de Spadagnac; et je veux connaître le véritable.

JULIE.

Hé! qu'importe? Est-ce un nom qu'il lui faut! C'est un homme, dé par tous les diables!

M. ORONTE, à Julie.

Franchement, Monsieur, vous m'avez bien l'air d'être un fourbe, et de vous entendre avec celui qui vient de sortir.

JULIE.

Oh! vous vous trompez, jé vous jure; et jé veux l'attendre ici, pour lé confondre dévant vous.

M. ORONTE.

Tenez, le voici qui revient tout à propos.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE, M. DE SPADAGNAC.

M. DE SPADAGNAC.

Il faut que jé sois lé plus désastré des mortels ! Jé n'ai pu trouver personne... Mais qué vois-jé ? Julie !

JULIE, à M. de Spadagnac.

Ah ! té voilà, perfide ! Il faut qué jé t'étrangle ?

M. ORONTE, à Julie.

Tout beau, tout beau, Monsieur ! vous n'y pensez pas ?

JULIE.

Écoutez, monsieur Oronte, vous n'avez qu'à voir si vous avez trop d'uné vie ; mais c'est fait dé vous, si vous acceptez cet homme pour gendre ?

M. DE SPADAGNAC, à part.

Ah morbleu ! quel contre-tems ?

JULIE, à Lucile.

Et vous, la belle, vous n'avez qu'à vous pourvoir ailleurs ; ou morbleu, point dé quartier : vous aurez à faire à moi.

Digitized by Google

FRONTIN, bas à Marton.

C'est notre amazone, au moins.

JULIE, à M. de Spadagnac.

Et toi, né pense pas m'échapper, traître! Frontin m'a mandé tes desseins : j'ai crevé plus dé dix chevaux pour les prévénir; et mé voici enfin pour mé venger dé ta perfidie, ou t'obliger à mé rendre ta foi.

M. ORONTE.

Comment! sa foi!

M. DE SPADAGNAC, à Julie.

Et qui diable té l'ôte? jé taime, jé t'adore, jé t'idolatre. Entre amants délicats s'embarrasse-t-on du reste? jé n'épouse, Dieu mé damne, qué lé bien dé Lucile.

JULIE.

Quoi, lâche, l'intérêt té ferait trahir ta parole! Non, né crois pas qué jé lé souffre, ni qué jé m'en tienne au dédit qué tu m'as fait: avec une fille comme moi, point d'autre dédit qué la mort.

M. DE SPADAGNAC.

Point dé dédit, Julie; mais donne-moi au moins lé tems...

JULIE.

Non, non, choisis sur l'hure : rends-moi ton cœur, ou défends-toi. Il faut que jé t'épouse, ou que jé té tue.

Digitized by Google

M. DE SPADAGNAC.

Hé bien, touche-là ; va, j'accepte ta bravoure pour dot ; et jé t'avoue pour madame dé Spadagnac.

M. ORONTE.

Pour madame dé Spadagnac ?

JULIE.

Oui, M. Oronte, il n'est plus tems dé feindre ; c'est là le vrai Spadagnac : démandez à Frontin.

M. ORONTE, à Frontin.

Que réponds-tu à cela, maraud ?

FRONTIN, montrant Éraste.

Moi ? je veux tout ce qu'on veut ; demandez à Monsieur.

M. ORONTE, à Éraste.

Comment, c'est donc vous qui vouliez nous tromper ?

ÉRASTE.

Au contraire, Monsieur ; et il suffit de vous dire que je suis Éraste...

M. ORONTE.

Éraste ?

LUCILE.

Oui, mon père, c'est lui-même ; et je vous conjure de ne vous point opposer à notre bonheur.

Digitized by Google

MARTON.

Allons, Monsieur, cédez à l'amour paternel : aussi bien M. de Spadagnac dégage-t-il votre parole.

M. DE SPADAGNAC.

Oui, M. Oronte, jé vous abandonne à la roture. Voilà celle qué j'anoblis.

M. ORONTE.

C'en est donc fait, M. Éraste, vous êtes mon gendre. Envoyons chercher monsieur votre oncle, et nous dresserons les articles.

JULIE.

Qu'on griffonne notre contrat en même tems : vous le voulez bien, M. Oronte ? Allons, bonne chère, et dé la joie, pour mé délasser.

FRONTIN.

Nos Basques et nos Gasconnes sont là-bas qui viennent d'arriver tout à propos : nous n'avons qu'à nous divertir ; et vous, Monsieur, qu'à payer : voici le mémoire.

M. DE SPADAGNAC.

Jé né prends pas garde à ces bagatelles ; allons toujours danser, nous paierons après.

FRONTIN.

Si nous avons le tems.

FIN DES TROIS GASCONS.

Digitized by Google

LE
BAL D'AUTEUIL,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR BOINDIN;

représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 28 août 1702.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. VULPIN, vieux garçon.
M. CIDARIS, frère d'Hortence.
Mad. CIDARIS, sœur d'Éraste.
HORTENCE, amante d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Hortence.
MENINE, } maîtresse de M. Vulpin.
LUCINDE, }
MARTON, suivante de madame Cidaris.
FRONTIN, valet d'Éraste.
LUCAS, jardinier de M. Vulpin.
LE TABELLION.

La scène est à Auteuil, chez M. Vulpin.

Digitized by Google

LE

BAL D'AUTEUIL,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉRASTE, FRONTIN.

ÉRASTE.

Hé bien! mon enfant, de quoi s'agit-il? pourquoi m'as-tu mandé de me rendre ici?

FRONTIN.

Pour deux choses : premièrement, pour mes intérêts; en second lieu, pour les vôtres.

ÉRASTE.

Comment donc! parle : qu'as-tu de nouveau à m'apprendre?

FRONTIN.

Que je ne puis plus rester chez M. Vulpin : qu'il veut absolument épouser mademoiselle

Digitized by Google

Hortence; et que je me lasse d'être ici le garde de vos amours.

ÉRASTE.

Quoi ! tu pourrais m'abandonner dans une si cruelle conjoncture ! Ah, mon cher Frontin, donne-moi au moins le tems...

FRONTIN.

Ah! que diable, Monsieur, le moyen ! Courir tous les jours, de Paris à Auteuil, et d'Auteuil à Paris : avoir à servir deux maîtres à la fois : être Lolive pour l'un, et Frontin pour l'autre : morbleu, j'aimerais autant...

ÉRASTE.

Mais de quoi peux-tu te plaindre ? Tes gages ne te sont-ils pas bien payés ? et n'es-tu pas le mieux du monde chez M. Vulpin.

FRONTIN.

Oui, d'accord ; grand chère, bon vin, gros jeu, vie de garçon ; mais c'est ce qui m'oblige d'en sortir.

ÉRASTE.

Comment donc ?

FRONTIN.

M. Vulpin reçoit grand monde : il m'a fait l'intendant de tous ses plaisirs ; et j'ai tous les jours chez lui à faire à tant de gens, que je crains à la fin d'y être reconnu pour un fripon.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Eh ! ne crains rien, Frontin ; et compte que je ne te manquerai jamais. Mais est-il possible qu'il songe à m'enlever Hortence ?

FRONTIN.

Oh ! très-possible : monsieur votre beau-frère la lui a promise, et nous lui donnons même aujourd'hui, entre autres divertissemens, un petit bal de campagne pour avant-goût de mariage.

ÉRASTE.

Quoi ! M. Vulpin songerait à l'épouser ! lui qui est un homme de plaisirs ?

FRONTIN.

Hé oui, justement: c'est un homme de joie et de bonne chère, un agréable débauché, qui a passé toute sa vie à duper des joueurs, ou à se laisser duper par des coquettes, et qui veut enfin avoir une femme à lui.

ÉRASTE.

Mais vouloir se marier à son âge !

FRONTIN.

Et que diable, Monsieur, n'a-t-il pas raison ? Il a goûté jusqu'ici, dans le célibat, tous les plaisirs du mariage ; et se marie enfin par bienséance, pour goûter, dans le mariage,

Digitized by Google

toutes les douceurs du célibat. C'est dans l'ordre.

ÉRASTE.

Et tu crois qu'Hortence consente à l'épouser ?

FRONTIN.

Et pour cela, non. C'est elle qui m'a ordonné de vous en avertir ; et de vous faire trouver dans le petit bois du jardin, pour prendre ensemble des mesures.

ÉRASTE.

Ah ! mon cher Frontin, tu me rends la vie.

FRONTIN.

Mais je crains que vos affaires n'en aillent guère mieux, à vous dire la vérité ; et que M. Cidaris ne consente jamais à votre bonheur.

ÉRASTE.

Il l'avait néanmoins promis à ma sœur.

FRONTIN.

Oui, mais elle n'était que sa maîtresse alors, elle est sa femme à présent. Je ne sais même si je me trompe dans mes conjectures ; mais je m'imagine qu'il a quelque affaire de cœur en ce pays : car il l'écarte depuis un tems de tous ses plaisirs, et l'oblige même aujourd'hui de s'en retourner à Paris.

Digitized by Google

ERASTE.

Il l'oblige de s'en retourner à Paris? Ah! 'rontin, de qui tiens-tu ces nouvelles?

FRONTIN.

De Marton: c'est elle-même qui me l'a dit. Mais j'entends quelqu'un: on pourrait nous urprendre: allez-vous en lui parler avant qu'elle parte; et ne manquez pas de vous rouver au rendez-vous.

SCÈNE II.

M. VULPIN, FRONTIN, LUCAS.

M. VULPIN.

Ah! te voilà, Lolive?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je viens de tout préparer pour le bal, d'ameuter tous nos simphonistes au Dauphin: vous les aurez ici dans un moment.

M. VULPIN.

C'est bien fait. Mais avec qui étais-tu-là?

FRONTIN.

Eh!.... c'est un jeune homme de Paris qui a quelque intrigue en ce pays-ci, et qui me demandait des nouvelles d'un valet qu'il y avait laissé pour lui en rendre compte.

Digitized by Google

LUCAS.

Comment! d'un valet qu'il y avait laissé!

FRONTIN.

Et oui, d'une espèce de valet de chambre, qui a eu l'adresse de s'introduire chez son rival, et qui doit aujourd'hui lui ménager ici une petite entrevue avec la personne qu'il aime.

M. VULPIN.

Une entrevue chez moi! à mon insu?

FRONTIN.

Et non, Monsieur: c'est au bal qu'ils se doivent voir; et vous voyez bien que je vous en avertis.

M. VULPIN.

Ah! c'est autre chose.

FRONTIN.

Oh! c'est un lieu fertile en rendez-vous que le bal d'Auteuil!

M. VULPIN.

Oh! pour cela, je t'en réponds; et il n'y a pas jusqu'à M. Cidaris qui n'y en ait un dans les formes. Mais il faut l'aller avertir que tout est prêt.

FRONTIN.

J'y cours.

Digitized by Google

SCÈNE III.

M. VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

Hé fi, parsangué, Monsieur : c'est une honte de bailler le bal à votre âge.

M. VULPIN.

Que veux-tu? M. Cidaris me l'a demandé. Je suis sur le point d'épouser sa sœur : je n'ai pu le lui refuser.

LUCAS.

Bon, d'épouser sa sœur! C'est encore queuque mariage du bois de Boulogne : car vous êtes de ces gaillards qui n'épousont que la débauche.

M. VULPIN.

Non, Lucas, je fais divorce avec elle.

LUCAS.

Quoi, morgué! vous renoncericz à la vie de garçon!

M. VULPIN.

Oui, mon enfant, c'en est fait: j'épouse Hortence; et je songe aussi à te marier.

LUCAS.

Oh! parsangué, pour moi, ça ne presse pas.

Digitized by Google

Vous êtes noble, vous: vous voulez faire souche? et vous n'avez point de tems à pardre.

M. VULPIN.

Comment donc! qu'est-ce à dire?

LUCAS.

Et c'est-à-dire tout franc, qu'ous êtes déja un peu vieux pour avoir des rejetons. Mais ne vous boutez pas en peine, allez : on ne vous en laira, morgué, pas manquer.

M. VULPIN.

Mais savez-vous bien, monsieur le jardinier....

LUCAS.

Oh! morgué, je savons bian ce que je savons, et que les mariages de qualité sont ceux qui avont le plus de sauvageons. C'est une jeune plante qui est diantrement varte que c'te mad'moiselle Hortence.

M. VULPIN

Il est vrai qu'elle est jeune; mais c'est une fille bien élevée, et qui a toujours été tenue fort serrée.

LUCAS.

Hé oui; mais quand les orangers sortont de la serre, on y voit parfois la fleur et le fruit tout ensemble.

M. VULPIN.

Oh, je n'ai rien à craindre d'elle; et sa vertu...

Digitized by Google

LUCAS.

Il n'y a, morgué, vartu qui tienne. La vartu est entée sur la nature, voyez-vous: et quand l'arbre est trop fort, et que la greffe est trop faible, il n'y a pas moyen qu'alle profite: la sève l'étouffe.

M. VULPIN.

Oh! tu as beau dire: ce mariage est une affaire arrêtée; et j'espère en faire dresser ce soir les articles.

LUCAS.

Et moi, je crains bian que Madame Lucinde, et Madame Menine n'y veniont mettre empêchement.

M. VULPIN.

Comment! est-ce qu'elles sauroient mes desseins?

LUCAS.

Je ne sais; mais on vient de m'apprendre au Dauphin, qu'alles y sont toutes deux déguisées; et je ne doute point que ce ne soit pour vous venir surprendre.

M. VULPIN.

En effet, je ne les ai point averties du bal. Elles pourraient bien se douter de ce qui se passe: mais garde-toi bien d'en parler à personne. C'est un secret que je confie à ta discrétion.

Digitized by Google

LUCAS.

Oh! parsangué, vous faites bian. Je sis tout propre à garder un secret, moi; et je serais mille ans tout seul, que je n'en parlerais à parsonne.

SCÈNE IV.

M. VULPIN, LUCAS, FRONTIN.

FRONTIN.

De la joie, Monsieur! de la joie. Voici M. Cidaris avec sa sœur, et tous nos instruments sont au salon. Il ne leur manque que du vin, pour préluder.

M. VULPIN.

Hé bien, Lucas, va-t'en leur en faire donner.

FRONTIN.

Oui, cours les énivrer. Sans cela ils ne pourraient jamais s'accorder.

SCÈNE V.

M. VULPIN, M. CIDARIS, HORTENCE, FRONTIN.

M. CIDARIS.

Ah! M. Vulpin, vous me voyez dans la

Digitized by Google

dernière joie : et voici ma sœur qui ne demande qu'à partager nos plaisirs.

M. VULPIN.

Quoi, Madame ! je pourrais me flatter de vous y voir prendre quelque part ?

M. CIDARIS.

Oh ! assurément : c'est moi qui vous en réponds.

HORTENCE, bas à Frontin.

Ton maître est-il arrivé, Frontin ? l'as-tu vu ?

FRONTIN, bas à Hortence.

Oui, Madame, il ne manquera pas de se trouver au rendez-vous

M. VULPIN.

Assurez-m'en donc aussi, Madame : et que j'aie le plaisir de l'apprendre de vous-même.

HORTENCE.

Hé bien ! Monsieur, j'y consens ; et je vous avoue que j'avais toute l'impatience du monde d'être ici.

M. CIDARIS.

Eh ! ne vous disais-je pas bien que ma sœur n'avait point d'autres sentimens que les miens ?

HORTENCE.

Oh pour cela, non, mon frère : nos senti-

Digitized by Google

mens ne sont point si conformes que vous pensez. Vous croyez que c'est par devoir que je me rends ici ; et je vous assure que c'est par inclination.

M. CIDARIS.

Hé bien! je ne le lui fais pas dire, comme vous voyez.

M. VULPIN.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes ! mais n'avons-nous rien à craindre de Madame Cidaris?

M. CIDARIS.

Non, non, nous en sommes défaits; et je viens de la renvoyer à Paris.

FRONTIN.

Oh ! c'est fort bien fait.

M. CIDARIS.

Et j'ai été bien aise aussi d'écarter Marton; car c'est une commère qui ne songeait qu'à nous traverser, et qui avait ici des intelligences avec un certain pendard de Frontin...

FRONTIN, à part.

Comment diable ! c'est de moi qu'il parle. Il faut payer d'effronterie.

M. CIDARIS.

On dit que c'est un maraud qui triomphe en fait de fourberies. Mais il sera bien fin, s'il m'attrape.

Digitized by Google

FRONTIN.

Oh! pour cela, Monsieur, je vous en réponds.

M. CIDARIS.

Comment! est-ce que tu le connaîtrais?

FRONTIN.

Oui, vraiment. C'est un maraud qui m'a donné bien de la peine en ma vie.

M. VULPIN.

Quoi! tu aurais eu des affaires avec lui?

FRONTIN.

De cruelles même, et dont j'ai été bien heureux de me tirer: c'est le plus grand fourbe!

M. CIDARIS.

Oh! l'on me l'a bien dit.

FRONTIN, à M. Vulpin.

Tenez, Monsieur, c'est un coquin qui s'insinue dans vos affaires, qui s'empresse de vous servir, que vous croyez dans vos intérêts, et qui, dans le fond, ne cherche qu'à vous attraper.

M. VULPIN.

Oh! je n'en doute point.

FRONTIN.

Vous le voyez, vous lui parlez; il vous

Digitized by Google

avertit lui-même de ses fourberies, que vous ne vous apercevez pas encore qu'il vous trompe, et qu'il se moque de vous. Oh! c'est un maraud qui sait bien son métier !

M. CIDARIS.

Oh! j'en suis persuadé; mais je ne crois pas qu'il ose se jouer à moi.

FRONTIN.

Oh! ne vous y fiez pas. C'est un pendard à vous affronter en face, et qui n'est jamais mieux masqué que lorsqu'il se montre tel qu'il est. Mais ne vous mettez pas en peine, allez; je me charge de vous le faire connaître, avant la fin du bal.

SCÈNE VI.

M. VULPIN, M. CIDARIS, HORTENCE, FRONTIN, LUCAS.

LUCAS.

Hé! tatigué, Monsieur, venez donc mettre ordre à ça. Velà une tempête de filles qui vient de fondre sur votre bal, et qui l'avont fait commencer sans vous.

M. VULPIN.

Commencer, Lucas?

Digitized by Google

LUCAS.

Oui, voirement; et finir aussi, M. Vulpin.

M. VULPIN.

Comment donc! que veux-tu dire?

LUCAS.

Eh! je veux dire que ces enragées-là ont voulu danser à queuque prix que ce fût, et qu'alles avont avec elles un vrai lutin de fille qui ne vaut pas le diable à contredire, et qui a pris la symphonie à la gorge pour la faire commencer.

M. VULPIN.

Hé bien?

LUCAS.

Hé bian! parce qu'alle a fait un faux pas, alle a prétendu que c'était la faute des violons. Les violons l'ont traitée de je ne sais qui; alle a traité les violons je ne sais comment : enfin l'orage a crevé, et alle a baillé tant de coups de pied dans le ventre à ces gros instrumens, qu'alle en fait sauter toutes les cordes; et que les ménétriers s'en allont en jurant qu'ils en auront raison, et qu'on ne brutalise point comme ça un arquestre.

M. CIDARIS.

Eh! mais, mais, M. Vulpin, cela n'est point à souffrir.

Digitized by Google

M. VULPIN.

Non, vraiment, M. Cidaris. Il faut aller mettre ordre à cela.

HORTENCE.

Allez. J'ai quelques ordres à donner à Olive : je vous rejoins dans un moment.

SCÈNE VII.

HORTENCE, FRONTIN.

HORTENCE.

Eh! bien, mon enfant, as-tu songé à nos affaires?

FRONTIN.

Hé oui! vraiment, j'y ai assez songé; mais je ne sais encore par où m'y prendre.

HORTENCE.

Il faut commencer par rompre le mariage de M. Vulpin, et songer ensuite à faire celui d'Éraste.

FRONTIN.

Si nous commencions plutôt par faire celui d'Éraste, nous n'aurions plus à rompre celui de M. Vulpin : ce serait la moitié de la peine d'épargnée.

HORTENCE.

Il est vrai; mais comment en venir à bout

Digitized by Google

FRONTIN.

Eh!... mais... mais, mon maître vous dira cela. Il est au jardin qui vous attend : allons-nous-en le trouver.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LUCAS, seul.

Vela, morgué, de belles chiennes de noces! Des violons qui ne voulont pas jouer d'un côté : des masques qui voulont danser de l'autre : au milieu de tout ça, une maîtresse qui s'éclipse : car on ne sait, morgué, ce que la future est devenue pendant tout ce grabuge; et je ne jurerais pas qu'on ne nous l'eût escamotée. Mais on vient ici. Ne serait-ce point queuque escamoteur? et morgué, c'est madame Menine!

SCÈNE II.

LUCAS et MENINE, en cavalier.

MENINE.

Oui, mon pauvre Lucas, c'est moi-même; et je t'apprendrai le sujet de mon déguisement : mais dis-moi, me trouves-tu un peu l'air d'un homme?

Digitized by Google

LUCAS.

Eh !... ouidà ! à queuque chose près.

MENINE.

Mais de bonne foi, si tu ne savais que je suis fille, n'y serais tu pas trompé ?

LUCAS.

Bon ! est-ce que les filles sont faites pour autre chose que pour tromper ? On vous prendrait, morgué, pour un petit maître : et je gagerais que vous venez jouer queuque tour à M. Vulpin.

MENINE.

Justement : je venais lui enlever sa maîtresse.

LUCAS.

Hé fi ! parsangué, Madame ! ne faites point cet affront là à votre sexe. On croirait...

MENINE.

Oh ! je me moque de ce qu'on pourrait croire : et je lui apprendrais à me trahir, après m'avoir promis de m'épouser.

LUCAS.

Bon ! s'il avait épousé toutes les femmes à qui il le promettait, il en aurait, morgué, une pépinière.

MENINE.

Oh ! je l'empêcherais pourtant bien d'en

Digitized by Google

épouser une autre, si j'en avais envie; mais, heureusement pour lui, j'ai d'autres vues.

LUCAS.

Quoi! vous auriez déjà queuque autre intrigue en ce pays-ci?

MENINE.

Oui, mon enfant; je viens de voir un jeune homme, au Dauphin, dont les manières m'ont charmée, et qui m'a entièrement dépiquée de M. Vulpin.

LUCAS.

Oh! parsangué, j'en suis ravi! Mais le connaissez-vous? savez-vous qui il est?

MENINE.

Non: je n'ai pu encore lui parler que des yeux; et son visage m'est tout-à-fait nouveau. Mais ses mines m'ont assez répondu de son cœur; et il ne s'agit plus que de faire connaissance.

LUCAS.

Hé! morgué, ne serait-ce point ce jeune étranger que des madames de Paris am'nont tous les jours au bois de Boulogne?

MENINE.

Je ne sais; mais c'est le plus ensorcelant petit minois! Oh! je t'avoue que je n'ai jamais vu d'hommes faits comme lui. Mais le voici qui vient à nous.

Digitized by Google

LUCAS, à part.

Hé! morgué, c'est madame Lucinde. (*A Menine.*) Oh! tatigué, vous avez raison : il n'y a point d'hommes faits comme ça! (*A part.*) Il faut pourtant que je songe à les écarter d'ici.

SCÈNE III.

LUCAS, MENINE, ET LUCINDE en cavaliers.

LUCINDE, d'un côté du théâtre.

Oui, justement, c'est lui-même; mais je pense qu'il est avec Lucas. Eh! bonjour, mon pauvre jardinier!

LUCAS.

Hé! morgué, madame, dans quel équipage vous velà! Que venez-vous donc faire ici?

LUCINDE.

J'y venais surprendre ton maître. Mais qui est ce jeune homme-là avec qui tu es?

LUCAS.

Eh!.. c'est un jeune homme de mes amis, qui est assez bian fait, comme vous voyez, et qui meurt d'envie de faire connaissance avec vous?

LUCINDE.

De faire connaissance avec moi!

Digitized by Google

LUCAS.

Hé! oui, morgué! C'est un petit rejetton de chevalerie, qui est sur le point de faire ses caravanes: mais ce serait dommage que ça fit des vœux: n'est-ce pas?

LUCINDE.

Oui, vraiment, Lucas. Il a très-bon air: je le trouve fort joli homme; et je suis ravie qu'il ait du goût pour moi. Mais ne se douterait-il point que je suis fille?

LUCAS.

Oh! palsangué, non, ça est au plus loin de sa pensée. Mais, si vous voulez, je l'en avartirai.

LUCINDE.

Non, non, garde-t'en bien: laisse-moi tirer avantage de son erreur, et m'assurer de ses sentimens, avant de me découvrir à lui.

LUCAS.

C'est morgué bian dit. (*A part.*) Comme alle baille dedans. Oh! parsangué, ça est trop drôle!

MENINE, de l'autre côté du théâtre.

Eh! que lui disais-tu donc, Lucas? Tu lui parlais bien familièrement; est-ce que tu le connaîtrais?

LUCAS.

Eh! oui, vramant: c'est un marquis de ma

Digitized by Google

connaissance ; et c'était de vous que je lui parlais.

MENINE.

De moi ? Ah ! tu m'auras trahie ! tu lui auras appris qui je suis !

LUCAS.

Eh ! non morgué, tout à l'encontre. Je lui disais que vous étiez tous chevaliers dans votre famille ; et il ne tient qu'à vous d'être bons amis ?

MENINE.

Quoi ? sérieusement !... Mais au moins, Lucas, n'y a-t-il point de risque?

LUCAS.

Oh ! pour ça, non ; c'est moi qui vous en réponds. (*A part.*) La nature y a morgué mis bon ordre ! (*A toutes deux.*) Eh ! allons, Messieurs, sans complimens ; point de façons, commencez par vous embrasser.

LUCINDE, embrassant Menine.

Ah ! de tout mon cœur !

LUCAS, à part.

Ce n'est, morgué, pas ce qu'alle pense.

MENINE, embrassant Lucinde.

Je n'ai jamais rien fait avec tant de plaisir.

LUCAS, à part.

Oh ! palsanguenne, oui ! velà un biau chien de plaisir !

Digitized by Google

MENINE, à Lucinde.

Et je veux me lier avec vous de l'amitié la plus étroite.

LUCAS, à part.

Il ne faut pas toujours juger de l'arbre par l'écorce.

LUCINDE.

Mais par quel hasard nous trouvons-nous tous deux ici ?

LUCAS, entre elles.

Oh ! pour ça tenez, c'est le même vent qui vous y pousse : c'est l'amour qui vous y amène l'un et l'autre ; il se trouve qu'on vous y trompe tous deux. Eh ! palsanguenne, il faut vous en consoler ensemble.

MENINE.

Ah ! volontiers.

LUCAS.

Je m'en vas donc vous laisser ici; aussi-bien ai-je queuque petite affaire à mon jardin. Sans adieu, monsieur le Chevalier... jusqu'au revoir monsieur le Marquis... (*A part.*) Oh ! palsanguenne, il y aura bian à rire, quand alles viendront à se reconnaître !

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LUCINDE ET MENINE en cavaliers.

MÉNINE.

En vérité, Marquis, plus je vous regarde, plus je crois que Lucas m'en impose : non, il n'est pas possible qu'une femme vous trahisse. Eh ! pour qui vous trahirait-elle ?

LUCINDE.

Ma foi, Chevalier, une femme qui me troquerait aurait ses raisons. Le moyen de s'aimer quand on n'est pas fait l'un pour l'autre ! Mais par où justifier une perfide qui n'aurait pu s'en tenir à vous ? Eh ! que pourrait-elle donc désirer dans un homme ?

MENINE.

Tout ce qui me manque, Marquis. Je ne fais point le fat là-dessus : j'ai beau m'examiner, je ne me trouve point de quoi fixer une femme.

LUCINDE.

Parbleu, Chevalier, je me mets pourtant le mieux que je peux à la place d'une femme qui vous aimerait ; et je ne saurais m'apercevoir qu'il y ait quelque chose à redire en vous.

MENINE.

Eh ! mon Dieu, Marquis ; demeurez ce que

Digitized by Google

vous êtes, pour me trouver à votre gré. C'est diminuer du prix de vos sentimens pour moi, que de vous mettre à la place d'un autre. Mais revenons à votre perfide : elle ne vous occupe guère, ce me semble. Oh! je vois bien, Marquis, que ce n'est pas là votre première aventure.

LUCINDE.

Votre infidèle ne vous tient guère plus au cœur, Chevalier. Mais parbleu, touchez-là; je veux vous donner ici la connaissance d'une dame qui vous aidera à vous en venger.

MENINE.

Et moi, Marquis, je veux vous en faire connaître une qui se fera un plaisir de faire votre bonheur.

LUCINDE.

Oh! pour mon bonheur, Chevalier, il dépend de vous. Les femmes ne m'ont jamais tentée.

MENINE.

Oh! ce n'a jamais été mon faible, non plus; et il n'y a rien que je ne sacrifiasse à un ami tel que vous.

LUCINDE.

Si vous connaissiez néanmoins celle dont il s'agit; peut-être ne vous serait-elle pas si indifférente?

Digitized by Google

MENINE.

Peut-être ne mépriseriez-vous pas non plus celle dont je vous parle, si elle vous était connue.

LUCINDE.

J'ose du moins me flatter que la ressemblance qui est entre nous, vous préviendrait en sa faveur.

MENINE.

Oh ! pour la ressemblance, on n'en saurait voir de plus parfaite que la nôtre ; et ce n'est que par les habits qu'on peut nous distinguer.

LUCINDE.

Je consens donc de la voir pour vous faire plaisir ; mais c'est à condition que vous verrez la mienne auparavant.

MENINE.

Oh! pour cela, non; mais nous les verrons ensemble si vous voulez.

LUCINDE.

Volontiers : que la vôtre se rende ici dans un quart-d'heure : la mienne ne manquera pas de s'y trouver... Mais au moins, Chevalier, ne manquez pas d'y revenir avec elle.

MENINE, à part.

Oh ! j'y suis trop intéressée. Mais on vient à nous ; courons changer d'équipage.

Digitized by Google

LUCINDE.

Allons nous démarquiser... Mais je pense que c'est madame Cidaris, avec Marton.

SCÈNE V.

LUCINDE, en cavalier, MADAME CIDARIS, MARTON, en habits de bal, et tenant un masque à leur main.

MARTON, apercevant Lucinde.

Ah! Madame, le joli cavalier! Mais je crois que ce n'est que Lucinde.

Mme CIDARIS, à Lucinde.

Eh! ma chère, pour quelle aventure viens-tu au bal dans cet équipage?

LUCINDE.

Ma foi, je n'en sais rien encore. Mais toi, ma charmante, qu'y viens-tu faire dans ces habits?

Mme CIDARIS.

Oh! ce n'est point la galanterie qui m'y amène. C'est M. Cidaris que j'y viens chercher.

MARTON.

Quoi, Madame! c'est pour venir trouver un mari au bal, que vous avez pris tant de soin de votre petite personne?

Digitized by Google

Mme CIDARIS.

Oui, Marton; et c'est pour moi que M. Cidaris s'y rend aussi.

LUCINDE.

Mais tu te moques, ma chère : cela ne se peut.

Mme CIDARIS.

Non, je ne me moque point; c'est une partie concertée entre nous.

MARTON.

Oh! par ma foi, Madame, je ne vous comprends pas. Vous étiez ce matin indisposée; vous ne pouviez vous en retourner à Paris; M. Cidaris vous en a fait une nécessité : vous vouliez l'emmener avec vous; il vous a dit qu'il était obligé de se rendre à Versailles; cependant il est ici; vous vous y trouvez : et c'est une partie concertée entre vous?

Mme CIDARIS.

Oui, Marton; c'est un rendez-vous que nous nous sommes donné.

MARTON.

Oh! pour le coup, Madame, expliquez-vous.

Mme CIDARIS.

Quoi! tu n'as pas eu l'esprit de connaître que cette indisposition n'était qu'une feinte?

Digitized by Google

MARTON.

Oh! pour cela, je l'ai compris d'abord; et j'ai cru même, connaissant les manières doubles et dissimulées des femmes, et l'esprit contrariant des maris, que vous ne pressiez le vôtre de vous accompagner, que pour vous en défaire plus tôt. Pour le reste, je vous avoue qu'il me passe.

Mme CIDARIS.

Apprends donc, mon enfant, que je me fis faire cet habit pour le dernier bal qu'il y eut ici: que j'eus le plaisir de n'y être reconnue de personne, et celui d'y trouver un galant en la personne d'un mari.

LUCINDE.

Quoi! ma chère! M. Cidaris t'en vint conter?

Mme CIDARIS.

Oui, le traître vint me faire mille protestations d'amour. Mais croyant me tromper, il se trahit lui-même, et passa toute la nuit à me convaincre de sa perfidie.

MARTON.

Et vous vous séparâtes sans lui faire aucune infidélité?

Mme CIDARIS.

Oh! ce ne fut pas sans peine. Il voulait à toute force m'emmener avec lui; et je ne pus m'en défaire qu'en lui promettant de me ren-

Digitized by Google

dre à la première assemblée qu'il y aurait ici. Mais je l'aperçois qui vient ici. (*A Lucinde.*) Laisse-nous ensemble.

SCÈNE VI.

M. CIDARIS, Mme CIDARIS ET MARTON, masquées.

M. CIDARIS.

J'ai beau chercher ma sœur, je ne la saurais trouver; et je crains bien que ce pendard de Frontin... Mais n'est-ce pas là mon inconnue? Ah! Madame, que j'avais d'impatience de vous revoir! et que ma joie serait parfaite si ce masque....

Mme CIDARIS.

Ah! Monsieur! je crains trop de me montrer telle que je suis. C'est à votre erreur que je dois ma conquête; c'est à mon masque que je dois votre cœur; permettez.....

M. CIDARIS.

Non, Madame, je ne puis plus vivre sans vous voir.

Mme CIDARIS.

Non, vous ne sauriez me voir sans cesser de m'aimer. Je vous connais mieux que vous ne pensez.

Digitized by Google

M. CIDARIS.

Ah ! je vous jure...

Mme CIDARIS.

Ne faites point de sermens : ce sont de faibles liens pour les amans d'aujourd'hui ; et vous m'en feriez mille, que je n'en deviendrais pas plus crédule.

MARTON.

Oh ! nous ne sommes point si sottes ! Madame y a déjà été attrapée.

M. CIDARIS.

Mais tenez-moi du moins quelque compte du tems que j'ai passé sans vous voir : si vous saviez tout ce que j'en ai souffert, tout ce que j'en ai fait ressentir à ma femme ?

Mme CIDARIS.

Oh ! je vous en dois beaucoup, j'en tombe d'accord : mais, pour être encore mieux persuadée de votre fidélité, je voudrais bien savoir quels seraient vos sentimens, si madame Cidaris allait de son côté...

M. CIDARIS.

Ah ! Madame, qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra ! Rien ne peut plus me toucher de ma femme ; et je vous réponds que sa conduite ne m'intéresse plus du tout.

Digitized by Google

MARTON, bas à Mme Cidaris.

Prenez témoin de cela, Madame; cela peut servir dans l'occasion.

Mme CIDARIS.

Mais si ses charmes n'ont pu vous retenir, que dois-je espérer de mes faibles appas?

M. CIDARIS.

Oh! il y a bien de la comparaison! Ma femme a-t-elle cette taille, ce port?

Mme CIDARIS.

Oh! pour cela, je n'ai rien qu'elle n'ait avec autant d'avantage.

M. CIDARIS.

Et moi, je ne lui trouve rien d'approchant; et toute sa personne me déplaît.

Mme CIDARIS.

Ainsi, Monsieur, si j'avais le malheur de lui ressembler?

MARTON.

Bon! Madame, voilà une belle difficulté! Monsieur aimerait en vous tout ce qui lui déplaît en elle.

M. CIDARIS, en lui prenant la main.

Assurément, Madame.

Mme CIDARIS.

Ah! modérez vos transports. Si mon mari nous surprenait....

Digitized by Google

M. CIDARIS.

Quoi, Madame, vous êtes mariée ?

Mme CIDARIS.

Oui, Monsieur; et c'est pour me venger d'un traître, d'un perfide, que je veux vous ouvrir mon cœur : il est ici avec une personne qui n'a aucun avantage sur moi, et pour laquelle il me méprise; mais puisqu'il m'outrage, je veux m'en venger.

MARTON.

Oh ! pour cela, il n'y a point de plus douce vengeance que celle qu'on prend d'un mari; et je ne mourrai point contente, que je ne me sois vengée de deux ou trois.

Mme CIDARIS.

Oui, traître, j'aurai le plaisir de te confondre, et de te faire voir ta femme, où tu ne crois trouver que ta maîtresse. Mais j'oublie que je suis avec vous... je confonds l'amant et le mari.... pardonnez ce transport.

M. CIDARIS.

Ah ! Madame ! vous me percez l'ame. Est-il possible qu'il y ait un homme assez brutal pour vous offenser.

MARTON.

Oh ! vous en jugerez vous-même.

Digitized by Google

M. CIDARIS.

Ah! vengez-vous, Madame, vengez-vous, et me rendez le plus heureux des hommes.

Mme CIDARIS.

Eh! comment me venger, et vous rendre heureux?

M. CIDARIS.

En répondant à ma passion, Madame; en vous abandonnant à ma tendresse.

Mme CIDARIS.

Non, ce serait vous tromper, et me trahir moi-même; car enfin, quelque outrage qu'un mari nous fasse...

M. CIDARIS.

Quoi! vous voudriez encore ménager un homme qui vous méprise?

Mme CIDARIS.

Et croyez-vous que ses mépris me mettent en droit de lui être infidèle!

M. CIDARIS.

Oh! assurément, Madame.

Mme CIDARIS.

Ah! gardez-vous de me le persuader: vous y êtes plus intéressé que personne; et vous me parleriez contre vous-même.

M. CIDARIS.

Non, non, Madame; vous méritiez d'être

Digitized by Google

adorée éternellement ; et vous m'aviez même fait espérer...

Mme CIDARIS.

Oui, je vous avais promis de vous rendre heureux ; et je sens bien que ce que je dois à mon mari, ne m'empêchera pas de vous accorder tout ce que vous voudrez exiger de moi.

M. CIDARIS.

Ah ! Madame, vous me transportez !

Mme CIDARIS.

Mais il faut m'accorder une grâce auparavant, pour m'assurer de votre cœur.

M. CIDARIS.

Et, quelle est-elle, Madame ? parlez.

Mme CIDARIS.

Je m'intéresse au bonheur d'un amant dont vous pouvez combler les vœux : Éraste aime votre sœur ; vous la lui aviez promise : pourquoi lui manquez-vous de parole ?

M. CIDARIS.

Je vous avouerai, Madame, que c'était pour la donner à M. Vulpin, et pour avoir le plaisir de faire enrager ma femme : mais puisque vous vous intéressez pour Éraste, je vous promets...

Mme CIDARIS.

Oh ! ce n'est point assez de me promettre ;

Digitized by Google

il faut le rendre heureux dès aujourd'hui, et rompre le mariage de M. Vulpin en ma présence.

M. CIDARIS.

Hé bien, Madame, allons le trouver : j'y consens.

MARTON.

Et moi, j'aperçois Frontin : il faut que je le sonde sous ces habits, et que je voie s'il ne serait point aussi d'humeur à me faire quelque gasconnade conjugale.

SCÈNE VII.

FRONTIN, MARTON, masquée.

FRONTIN.

Pendant que nos amans sont ensemble, cherchons aussi quelque tête-à-tête. Mais quoi! une femme seule au bal! Voyons un peu ce que ce pourrait être.

MARTON, à part.

Il me lorgne, le pendard s'aviserait-il de m'en conter ?

FRONTIN, à part.

Elle m'œillade! parbleu, fesons le petit maître, et brusquons l'aventure. Mais non, ce pourrait être quelque masque de qualité : laissons-lui faire les avances.

Digitized by Google

MARTON, en le saluant d'un air gracieux.

C'est monsieur de Lolive, si je ne me trompe ?

FRONTIN, à part.

Foin! me voilà dégradé. (*A Marton.*) Fort à votre service, Madame : il ne tient qu'à vous que je ne vous rende mes respects en face.

MARTON.

J'ai eu plus d'une fois le plaisir de vous voir avec M. Vulpin; et ce n'est pas aussi la première fois que je vous ai souhaité sa fortune.

FRONTIN.

Ah ! Madame ! c'en est une au-dessus de la sienne, que vous vous soyez donné la peine de souhaiter quelque chose pour moi !

MARTON.

Monsieur de Lolive est toujours ingénieux: tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait est plein de grâces; et je me souviens que vous me versâtes un jour à boire d'un air à me faire penser à toute autre chose.

FRONTIN.

Vous vous moquez, Madame. (*A part.*) Qui diable serait cette connaisseuse-là.

MARTON.

Vous cherchez à me déchiffrer, M. de Lolive?

Digitized by Google

FRONTIN.

Franchement, Madame, j'ai quelque peine : vous avez l'air un peu équivoque ; mais n'importe, je vous attraperai. Oui.... non.... si fait.... ah ! je vous tiens. Vous êtes cette jeune veuve qu'on ne connaît presque encore que sous son nom de fille. Là, c'est vous qui, n'en déplaise à votre aînée, avez porté le talent de jolie femme à sa perfection : et je ne vous connaissais point encore, que je m'avisai de vous aimer, à ne vous voir que sur un écran.

MARTON.

Vous vous trompez, monsieur de Lolive ; loin d'être votre jeune veuve, je ne suis pas même encore sortie de fille.

FRONTIN.

Il faut donc que vous soyez quelqu'une de ces galantes de distinction, à qui l'on a ordonné l'air de la campagne, et qui, ne fesant plus à Paris qu'un séjour clandestin, n'osent plus se montrer que sous le masque.

MARTON.

Encore moins, je vous assure. (*A part.*) Hom ! que je te frotterais de bon cœur !

FRONTIN.

Oh ! pour le coup, Madame, j'y suis : et voilà un poing fermé qui vous décèle. Vous êtes cette fille d'épée, ou, si vous l'aimez

Digitized by Google

mieux, ce petit maître à falbala: car on ne sait pas bien encore dans le monde à quoi s'en tenir sur votre chapitre; et je ne jurerais pas qu'il n'y eût de la tricherie, non. Je vous ai vu soupirer au pied d'une belle, aussi déterminément que si vous étiez sûre de votre fait.

MARTON.

Monsieur Frontin est toujours en défaut.

FRONTIN.

Comment, monsieur Frontin! Oh! tout beau, Madame: vous me connaissez un peu plus qu'il ne faut. Je ne suis Frontin qu'*incognito*; et je serais perdu si l'on me découvrait ici pour tout autre que pour Lolive.

MARTON.

Allez, allez, je sais vos intérêts: vous servez Eraste; et vous trompez ici monsieur Vulpin, pour lui enlever Hortence en faveur de son rival: mais je crains bien que vous ne fassiez tout ce manége, pour vous assurer vous-même une certaine Marton....

FRONTIN, à part.

De la jalousie! Bon, mes affaires avancent.

MARTON.

Franchement, monsieur de Lolive, cette Marton-là me tient au cœur.

FRONTIN.

Eh! Madame! vaut-elle seulement la peine

Digitized by Google

qu'on y songe? Il est bien vrai qu'il s'est agi de quelque chose entre nous ; mais cela n'était encore qu'ébauché ; et ce n'est point une femme à finir que cette créature-là.

MARTON.

Si l'on était bien sûre de vos sentimens à son égard...

FRONTIN.

Eh! bon, bon, Madame! est-ce pour des Martons que les sentimens sont faits? Il y a de certaines femmes qui ne doivent coûter tout au plus que du verbiage : encore y perdrait-on.

MARTON.

Eh! qui me répondra, M. de Lolive, que vous me destiniez une autre monnaie?

FRONTIN.

Les effets, Madame, les effets. Tenez, j'avais conclu dans ma tête le mariage d'Hortence et d'Eraste : je commence par le casser tout net, s'il vous donne le moindre soupçon.

MARTON.

Non pas, s'il vous plaît, M. de Lolive : tout au contraire, je vous ordonne de confirmer ce mariage, puisque vous le tenez pour fait ; et c'est même à ce prix que je prétends me mettre.

FRONTIN.

Ah! vous me comblez de joie, ma Prin-

Digitized by Google

cesse! De grâce, laissez-moi vous en marquer ma reconnaissance, et jurer à vos genoux, de ne songer de ma vie à cette enragée de Marton.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, MARTON, LUCAS.

LUCAS, trouvant Frontin aux pieds de Marton.

He! tatigué, M. de Lolive! quelle posture est-ce là? Tandis qu'on vous attend, vous vous amusez-là à faire l'espalier auprès de Madame! Est-ce qu'ous n'avez pas envie que je commencions la noce?

FRONTIN.

Non, mon enfant : voici une Dame de qualité, qui a intérêt de la rompre, et qui m'assure ma fortune, si j'en viens à bout. Il ne tient qu'à toi d'en être de moitié.

LUCAS.

De moitié! hé, mais, morgué, comment entendez-vous ça? Est-ce qu'alle serait d'humeur à nous épouser tous deux?

FRONTIN.

Oh! pour cela, non, c'est un fait à part : mais il y va de ton intérêt de nous aider à rompre le mariage de M. Vulpin.

Digitized by Google

LUCAS.

Eh ! parsangué, je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour ça ?

FRONTIN.

Donner avis de ce qui se passe, à madame Lucinde et à madame Menine, et les engager à nous venir seconder.

LUCAS.

Hé morgué, que ne m'avez-vous dit ça plus tôt ? alles étiont ici tout à l'heure.

FRONTIN.

Il faut aussi lui rendre suspecte celle qu'il veut épouser, et l'avertir d'un rendez-vous qu'elle a ici avec son amant. Mais courons l'en informer nous-même ; et tâchons de les lui faire surprendre ensemble : c'est le meilleur moyen de l'en détacher.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. VULPIN, LUCAS.

LUCAS.

Oui, morgué, je vous dis qu'alle est dans le petit bois avec un cavalier, et qu'il ne tient qu'à vous de les y aller surprendre. Eh! tenez, morgué, ne les voilà-t-il pas qui en revenont?

M. VULPIN.

Justement, mais ne les effarouchons point. Passons derrière cette palissade.

SCÈNE II.

M. VULPIN, LUCAS, HORTENCE, ERASTE.

HORTENCE.

Non, Eraste, rien ne saurait me faire changer; et je vous promets de n'être jamais qu'à vous.

Digitized by Google

LUCAS, à part.

Hé bien ! morgué, l'entendez-vous?

HORTENCE.

Mais séparons-nous ; je tremble qu'on ne nous surprenne ensemble.

ÉRASTE, en lui baisant la main.

Ah ! souffrez au moins que je prenne à vos pieds ce gage de mon bonheur...

HORTENCE.

Hé bien ! Eraste, êtes-vous content ?

LUCAS, courant se mettre entre eux.

Hé ! oui ; mais morgué, je ne le sommes pas, nous.

HORTENCE, à M. Vulpin.

Quoi ! vous étiez-là ?

LUCAS.

Oh ! parsanguenne, oui, je vous écoutions.

HORTENCE.

Hé bien ! tant pis pour vous. Vous connaissez mes sentimens : je ne vous aime point; vous l'avez entendu : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus.

Digitized by Google

SCÈNE III.

M. VULPIN, LUCAS.

M. VULPIN.

Ouais, voici bien de la franchise, pour une fille!

LUCAS.

Elle n'en fait, morgué, pas de façons, comme vous voyez.

M. VULPIN.

Et elle en ferait encore moins, si elle était ma femme. Mais cours un peu voir ce qu'ils deviennent, et me laisse ici rêver à ce que j'ai à faire.

SCÈNE IV.

M. VULPIN d'un côté, ET LUCINDE en femme de l'autre.

LUCINDE.

Voici justement l'heure de notre rendez-vous; et je suis surprise de n'y point trouver le chevalier: mais j'aperçois M. Vulpin; il faut que je m'en venge sur lui.

Digitized by Google

M. VULPIN.

J'entends, ce me semble, quelqu'un. Ah! c'est Lucinde ; sauvons-nous.

LUCINDE.

Le traître m'échappe ; et je n'ose le suivre, de peur de manquer le Chevalier. Ah! que je l'aurais rossé de bon cœur. Mais j'entends marcher dans cette allée : voyons si ce ne serait point le Chevalier.

SCÈNE V.

MENINE, en femme.

C'EST ici que le Marquis doit se rendre ; et j'y suis néanmoins la première. Mais cela est dans l'ordre ; et puisque nous mettons tous les hommes sur ce pied-là, nous ne devons pas nous en plaindre. Il devrait cependant avoir un peu plus d'empressement pour une première entrevue ; et la nouveauté de l'aventure le devrait piquer d'impatience. Mais que vient chercher ici cette dame ?

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LUCINDE ET MENINE.

LUCINDE.

Oh! pour cela, il faut avouer que les hommes se relâchent terriblement de ce qu'ils nous doivent. Mais à qui en veut cette dame?

MENINE.

Comment! je crois que c'est le Marquis.

LUCINDE.

Eh! je pense que c'est le Chevalier.

MENINE.

Non, je ne me trompe point.

LUCINDE.

Oui, c'est lui-même.

MENINE.

Eh! mon cher Marquis, dans quel équipage êtes-vous-là? et qui vous a fait prendre ces habits?

LUCINDE.

Un sujet assez naturel. Mais vous, Chevalier, pourquoi ce déguisement?

MENINE.

Oh! ce n'en est point un, je vous jure.

Digitized by Google

LUCINDE.

Comment donc ?

MENINE.

Ce sont les habits de mon sexe ; et c'était ur moi que je voulais m'assurer de vos sen- nens.

LUCINDE.

Quoi! c'était de vous que vous me parliez?

MENINE.

Oui, de moi-même. Mais vous savez ce que ous m'avez promis ; et je crois pouvoir ompter sur votre cœur.

LUCINDE.

Oh! quelque chose qui arrive, ce ne sera as par là que vous vous plaindrez de moi.

MENINE.

Mon bonheur sera donc parfait.

LUCINDE.

Il y aura pourtant quelque chose à dire.

MENINE.

Comment! est-ce que vous ne voudriez plus nous unir ?

LUCINDE.

Non, je ne suis point votre fait.

MENINE.

Pourquoi donc? Nos états seraient-ils si différens ?...

Digitized by Google

LUCINDE.

Eh ! mon Dieu, ils ne sont que trop semblables : car enfin... je suis...

MENINE.

Hé bien ?

LUCINDE.

Je ne suis point ce que vous pensez.

MENINE.

Comment ! seriez-vous marié ?

LUCINDE.

Oh ! non : au contraire...

MENINE.

Oh ! expliquez-vous donc.

LUCINDE.

Hé bien ! je suis fille, puisqu'il faut vous le dire.

MENINE.

Vous êtes fille ?

LUCINDE.

Eh ! oui, vraiment. Vous l'êtes bien, vous ; il me semble que je puis bien l'être aussi.

MENINE.

Oh ! ce n'est pas moi qui vous empêcherai. Cependant si les effets eussent répondu aux apparences ?...

Digitized by Google

LUCINDE.

En ce cas nous eussions peut-être été aussi
ɔlles l'une que l'autre. Mais c'est à ce maraud
e Lucas que nous devons nous en prendre.

MENINE.

En effet, c'est lui qui nous a trompées.
'oyez un peu à quoi il nous exposait.

LUCINDE.

Mais n'en aurait-il point eu les mêmes rai-
ons ? et ne serions-nous point ici toutes deux
ur le compte de Monsieur Vulpin ?

MENINE.

Justement; c'est pour cela qu'il voulait nous
n écarter : mais le voici qui vient à nous.

SCÈNE VII.

MENINE, LUCINDE, LUCAS.

LUCAS accourant à Lucinde.

Hé ! parsangué, Madame, il y a deux
heures que je vous charche. Qu'a-vous donc
fait de monsieur le Chevalier ?

MENINE, se retournant de son côté.

Ce qu'elle en a fait, traître ?

LUCAS, à Menine.

Hé quoi ! vous velà aussi redevenue fille ?

Digitized by Google

MENINE.

Oui, mais nous vous apprendrons à vous jouer de nous.

LUCAS.

Oh! pour ça, morgué, ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre.

LUCINDE.

Ce n'est pas à vous, monsieur le maraud?

LUCAS.

Eh! parsangué, non. Vous vouliez toutes deux être hommes : vous m'aviez défendu de vous faire connaître. Est-ce ma faute, si vos desseins n'avont pas réussi!

MENINE.

Mais tu croyais par là favoriser ceux de monsieur Vulpin?

LUCAS.

Hé! morgué, tout au contraire. Je sommes ici quatre ou cinq qui ne songeons qu'à les faire avorter : demandez plutôt à monsieur de Lolive.

SCÈNE VIII.

LUCINDE, MENINE, LUCAS, FRONTIN.

FRONTIN.

Oh! pour cela, Mesdames, c'est la vérité:

Digitized by Google

il ne tiendra qu'à vous de l'épouser. C'est Éraste qui épouse la sœur de monsieur Cidaris.

LUCAS.

Quoi! morgué, celui avec qui alle avait ce rendez-vous?

FRONTIN.

Oui, mon enfant; et c'était pour le lui ménager que je m'étais introduit chez monsieur Vulpin. Mais le voici lui-même avec toute la compagnie.

SCÈNE IX.

M. CIDARIS, Mme CIDARIS, ÉRASTE, HORTENCE, FRONTIN, MARTON, M. VULPIN, LUCINDE, MENINE, LUCAS, LE TABELLION.

M. CIDARIS.

Oui, oui, monsieur Vulpin, je sais que vous l'avez surpris avec ma sœur, et qu'ils s'étaient ici donné rendez-vous; mais je vous apprends que c'était à lui que je la destinais, et que c'est-là ce pendard de Frontin qui s'entendait avec Marton.

M. VULPIN.

Quoi, Lolive!

Digitized by Google

FRONTIN.

Oui, Monsieur, pour vous rendre service; et voici madame Lucinde et madame Menine qui étaient ici pour le même dessein.

M. VULPIN.

Ah! je suis trahi!

LUCAS, à M. Vulpin.

Je vous disais, morgué, bian qu'alles veindront mettre empêchement à votre mariage.

M. CIDARIS.

Quoi, monsieur Vulpin, vous aviez des engagemens, et vous vouliez épouser ma sœur?

LUCINDE, à M. Vulpin.

C'était donc pour me jouer, scélérat, que tu me promettais de n'aimer jamais que moi?

M. VULPIN.

Eh! non, Madame, je vous aime uniquement.

MENINE.

Et moi, traître?

M. VULPIN.

Et vous aussi.

FRONTIN.

Oui, Madame, il vous aime toutes deux uniquement, et vous épousera même uniquement toutes deux, si vous voulez.

Digitized by Google

MENINE.

Oh! pour cela, non, je l'en dispense; et je l'abandonne à sa perfidie.

SCÈNE X.

M. CIDARIS, Mme CIDARIS, ÉRASTE, HORTENSE, FRONTIN, MARTON, M. VULPIN, LUCINDE, LUCAS ET LE TABELLION.

LUCINDE.

Et moi, je n'en serai point la dupe, et je prétends qu'il me change en contrat la promesse qu'il ma signée.

FRONTIN.

En contrat de mariage, ou en contrat de constitution? Allons, allons, monsieur le Tabellion, c'est de la pratique pour vous.

Mme CIDARIS.

Oui, mais qu'il commence toujours par nous donner le nôtre à signer.

M. CIDARIS, signant le contrat entre les mains du Tabellion.

Ah! Madame, je vous obéis aveuglément... Hé bien! me refuserez-vous encore le plaisir de vous voir?

Digitized by Google

FRONTIN, prenant la plume des mains de M. Cidaris, et la présentant à Marton.

Et Vous, Madame, êtes-vous toujours dans la disposition de faire mon bonheur ?

Mme CIDARIS, à son mari.

Non, je ne puis plus m'en défendre ; mais je crains bien que votre femme ne vous fasse changer de sentimens.

MARTON, à Frontin.

Oui, je suis toujours la même ; mais je crains fort que Marton ne vous rende infidèle.

M. CIDARIS, à sa femme.

Ah ! que vous êtes injuste, Madame ! Plût au ciel que m'aimassiez autant que je la hais !

FRONTIN, à Marton.

Eh ! ne craignez rien, Madame : je la hais autant que je vous aime.

Mme CIDARIS, en levant son masque.

Autant que je la hais ! perfide !

MARTON, en se démasquant.

Autant que je vous aime ! traître !

M. CIDARIS.

Ah ! ce n'est que ma femme !

FRONTIN.

Ah ! ce n'est que Marton !

Digitized by Google

Mme CIDARIS.

Non, traître, ce n'est que ta femme.

MARTON.

Non, coquin, ce n'est que Marton.

M. VULPIN.

Quoi, M. Cidaris ! c'est avec votre femme que vous aviez ce rendez-vous ?

LUCAS.

Quoi, morgué, M. de Lolive ! c'est-là c'te femme de qualité qui devait vous faire votre forteune ?

M. CIDARIS, à sa femme.

Oh ! pour le coup, Madame, j'ai tort, je l'avoue ; mais il y avait de l'étoile dans tout ceci.

FRONTIN, se jetant aux genoux de Mar

Oh! assurément; mais il n'importe, va je t'en demande pardon.

MARTON.

Il n'y a pardon qui tienne; il faut que je te frotte comme tous les diables.

FRONTIN.

Eh ! dou... dou... doucement..

MARTON, le prenant à la gorge.

Ah ! je suis donc une enragée, monsieur le maraud ?

Digitized by Google

FRONTIN.

Eh! non, non, mais je ne le suis pas non plus, moi : vous m'étouffez.

MARTON.

Je ne suis donc point une femme à finir?

FRONTIN.

Et si fait, si fait; je vous finirai, je vous finirai.

MARTON.

Touche donc là, sinon je recommence.

FRONTIN.

Ah! tout coup vaille, j'aime autant être marié qu'étranglé.

M. VULPIN.

Allons, ne songeons donc plus qu'à nous réjouir.

LUCAS.

Les masques et les ménétriers viennent d'arriver tout à propos. Allons nous mêler à eux, et morgué, de la joie!

FIN DU BAL D'AUTEUIL.

Digitized by Google

LE
PORT DE MER,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR BOINDIN;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 29 mai 1704.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. SABATIN, marchand juif.
BENJAMINE, fille de M. Sabatin.
MARINE, suivante de Benjamine.
M. DOUTREMER, armateur.
LÉANDRE, neveu de M. Doutremer.
LA SALINE, valet de Léandre.
HALI, galerien turc.
BRIGANTIN, galérien français,

La scène est à Livourne.

Digitized by Google

LE PORT DE MER,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

De l'amour tant qu'il vous plaira, M. de la Saline; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main? du moins.

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te dépêches-tu d'assurer le bonheur de ma maîtresse! Le mariage nous mettrait d'accord: je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine? Il me semble que jusqu'ici nous y avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi et mon maître, que nous deve-

Digitized by Google

nons amoureux de toi et de ta maîtresse. On nous apprend que M. Sabatin son père la destine à un pirate qui la rendra malheureuse : aussitôt, par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal-là : soins, périls, dépenses, rien ne nous coûte. Vous nous aimez enfin : il y en aurait qui s'en tiendraient là ; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout ?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose depuis trois semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin ; et je me creuse nuit et jour la cervelle, pour assortir mes fourberies à son humeur et à ses affaires.

MARINE.

Hé bien ! qu'as-tu tiré de ta cervelle ?

LA SALINE.

Doucement, Marine ; M. Sabatin destine un pirate à Benjamine. Il est bien aise de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour sa dot. Nous attendons des esclaves de Smyrne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail ?

LA SALINE.

Je veux dégoûter le pirate du mariage que

Digitized by Google

nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des esclaves, je compte...

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte! voilà de beaux projets; mais l'exécution...

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi! j'y viens. Je me suis déjà assuré d'un bon nombre de personnes pour certain stratagème que je médite: le magasin du juif suffira de reste aux déguisemens nécessaires. Il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle vraiment. Mais n'importe; il ne te doit pas manquer ici: caisse, comptoir, écrin, coffre-fort, tout est sous ta main : il ne te faut que de l'adresse et du courage.

LA SALINE.

Oui-da, oui-dà, Marine: mais la justice n'appelle pas cela comme toi.

Digitized by Google

MARINE.

Va, va, ne crains rien : la justice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh! non pas, par tous les diables; elle n'y va pas; mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment, voilà de belles mollesses! Oh! il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laisse : fais comme tu l'entendras; mais songe à m'obtenir tandis que je t'aime. On n'a pas toujours le vent en poupe.

LA SALINE.

Peste soit de l'amour! Cette friponne-là me fera faire quelque sottise.

SCÈNE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Au diable le chien de comite.

LA SALINE.

Mais que vois-je? Voici une rencontre de mauvais augure.

BRIGANTIN.

Ah! ah! j'ai quelque idée d'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

Digitized by Google

LA SALINE.

Je crois que c'est... oui parbleu, c'est lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je confronte, plus... hé! c'est toi, mon cher la Saline?

LA SALINE.

Quoi, c'est toi mon cher Brigantin? Que veut donc dire cet équipage?

BRIGANTIN.

C'est un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé! depuis quand donc es-tu dans la marine?

BRIGANTIN.

J'y suis de la dernière promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'est le zèle que tu me connais pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment?

BRIGANTIN.

Tu sais que j'ai toujours été fort amoureux

Digitized by Google

des spectacles. Je m'étais dévoué de tout tems à y maintenir la paix et le silence ; et pour cela, j'allais régulièrement à la comédie, où le plus discrètement qu'il m'était possible, je m'emparais des épées pour prévenir les querelles, et des tabatières pour empêcher les éternuemens.

LA SALINE.

Tu rendais-là un vrai service au public.

BRIGANTIN.

Je m'en serais assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur !

BRIGANTIN.

Le jour d'une première représentation, un maudit animal, un auteur qui avait intérêt que ce jour-là le spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La justice prit mon zèle de travers, et avec quelques autres petites choses qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, et me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus point plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le collier de l'ordre, et venir faire mes caravannes sur ces côtes.

Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste ?

Digitized by Google

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit.

BRIGANTIN.

O diable ! les spectables font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillais autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela ?

LA SALINE.

Bon ! ai-je jamais eu de réserve pour toi ? et peux-tu douter que je ne sois toujours le même ? L'amitié s'altère-t-elle quand la vertu en est le fondement ?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah ! mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune ! Le zéle du bien public t'a perdu : une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience !

LA SALINE.

Oui, je tenais une caisse à Paris, dont je fesais valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi. Je luttai quelque tems contre elle ; mais enfin elle m'attéra : j'eus horreur de moi-

Digitized by Google

même ; et pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pays. Il est vrai que j'emportai, sans y penser, le fond de la caisse...

BRIGANTIN.

On ne peut pas songer à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La mer, l'avare mer a tout englouti ; et je n'ai sauvé du naufrage, que mes scrupules et mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à présent ?

LA SALINE.

Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne ; et cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton maître ici ?

LA SALINE.

A la fille d'un certain juif, chez qui je me suis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pu encore retenir que la moitié, Hazaël-Raxa-Nimbrod-Iscarioth-Sabatin.

Digitized by Google

BRIGANTIN.

Quoi! Benjamine, la fille de M. Sabatin?

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable! la jolie fille, et le vilain père!

LA SALINE.

Tu le connais?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'usure, la dureté, la défiance, et la fraude, , le parjure, avec quelques règles d'arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M, Sabatin?

LA SALINE.

Justement. Mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise, et la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, et mille autres menus attraits, c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peste! quelle pâte de fille!

LA SALINE.

Cette fille-là, comme tu vois, mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un père comme le sien, qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un

Digitized by Google

brutal d'armateur, encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne souffrons pas cette injuste alliance ; et que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déjà courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon maître ; et pour peu que tu me secondes....

BRIGANTIN.

Volontiers : je suis tout à toi. Qu'y-a-t-il à gagner ?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi secouer la tête ? Si nous servons utilement mon maître, crois-tu qu'il manque de crédit ou d'argent pour l'obtenir ?

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc !

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti, je commence à me faire au service ; et d'ailleurs, il y faudrait toujours revenir.

Digitized by Google

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerais mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel! c'est Léandre!

SCÈNE III.

LÉANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN,

LA SALINE.

Monsieur, voilà un virtuose que je vous présente.

LÉANDRE.

Eh! c'est ce coquin de valet que j'avais à Paris!

BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LÉANDRE.

Ah! monsieur le fripon, vous me paierez du moins de vos deux oreilles le diamant que vous me volâtes.

Digitized by Google

LA SALINE.

Comment diable! un diamant?

BRIGANTIN.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon. (*Il se jette à genoux.*) Vous me voyez au désespoir.... de la surprise.... que le remords... de l'impuissance où je suis...

LÉANDRE, lui surprenant la main dans sa poche.

Comment, effronté, que cherches-tu là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude...

LÉANDRE.

Je ne sais qui me tient,..

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce bona-voglie nous est plus nécessaire que vous ne pensez. Je l'avais déjà mis dans nos intérêts; et il va vous restituer le tout en belles et bonnes fourberies.

BRIGANTIN, en se relevant.

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flamme : mon oncle est ici.

LA SALINE.

M. Salomin?

LÉANDRE.

Oui, M. Salomin : les gens de mon équipage l'ont vu. Comment faire!

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, et prendre le large.

LÉANDRE.

Abandonner Benjamine?

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monsieur? Soutiendrons-nous la présence de votre oncle? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries : nous avons été obligés de les mettre à la juiverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre; vous me l'avez peint brutal. De grâce, Monsieur, évitons l'orage, et ne m'allez pas briser contre ce rocher-là.

LÉANDRE.

Abandonner Benjamine! et tu me crois un cœur à m'y résoudre?

Digitized by Google

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer? Vous m'avez déjà fait affronter mille écueils depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque; et votre amour est furieusement orageux.

BRIGANTIN.

Laissez-moi faire, Monsieur : je veux vous servir, moi, contre vent et marée.

LÉANDRE.

Ah! tu me rends la vie, mon cher Brigantin! Seconde son zèle, mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne risque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant pis; c'est un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monsieur, l'émulation me gagne; il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déjà un moyen de vous dérober à la vue de votre oncle, et de vous introduire chez le père de votre maîtresse.

LÉANDRE.

Chez M. Sabatin?

LA SALINE.

Oui : le bonhomme m'a confié ses affaires

Digitized by Google

et je prétends... Mais je l'aperçois : allez tous deux m'attendre à la galère.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur-là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

SCÈNE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

Ha ! Monsieur, je vous trouve à propos ; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos esclaves.

M. SABATIN.

C'est bien fait. Mais as-tu songé à notre banqueroute ?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monsieur, toutes nos mesures sont prises ; j'espère la conduire heureusement à terme, pour peu qu'Hali me seconde.

HALI,

Habit qualchi scrupuli, e volit sapir chestar gambarutta ?

Digitized by Google

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute? Bon! c'est le fin du commerce, tu n'y entendrais rien.

HALI.

Oh! dir-mi, signor : nou povir far niente, se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu? C'est une manière honnête de profiter de la confiance des gens, et de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star questo : e come si far gambarutta?

LA SALINE.

Eh! mais, on commence par établir son crédit, et quand on a pu attraper l'argent ou la marchandise des gens, on disparaît à propos; et l'on en est quitte pour partager.

HALI.

Per partagir?

M. SABATIN.

Oui, c'est la règle.

HALI.

E non star friponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI

E la justicia non impicar?

Digitized by Google

M. SABATIN.

Au contraire, c'est elle-même qui en fait le partage ; et il n'y a point de bon père de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y soit même obligé en conscience.

HALI.

In conscienza ? Oh ! non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va-t'en donc m'attendre au magasin, et m'envoie ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi, va-t'en sur le port au-devant de M. Doutremer.

SCÈNE V.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

Et vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut...

Digitized by Google

MARINE.

Quoi, Monsieur, vous songeriez encore à nous donner ce corsaire-là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave pirate, d'un abord un peu brusque, à la vérité ; mais qui a de grandes intelligences dans son art, et qui sait sa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer a ma parole, et je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conseillerais pas de s'embarquer à l'étourdi : le mariage est une mer bien dangereuse, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon père ne me sacrifiera point à des vues d'intérêt ; et la nature...

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oui vraiment, voilà un établissement bien solide qu'un époux flottant !

Digitized by Google

SCÈNE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. DOUTREMER, fumant.

Seigneur beau-père, me voici arrivé. Épousons au plus vite : le port m'ennuie déjà.

M. SABATIN.

Allons, ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façons, M. Sabatin, achevons ma pipe et nos affaires : à quand la nôce ?

M. SABATIN.

A demain, si vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon père !

M. DOUTREMER.

Elle a raison, pourquoi pas aujourd'hui ?

BENJAMINE.

Ah ! de grâce, mon père, ne précipitez pas tant les choses ; accordez-moi quelque tems pour calmer mes répugnances ; et, s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiselle, les vents en-

Digitized by Google

tendent bien toutes ces raisons-là. Ils soufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul : pour moi, qui ne suis pas faite à la mer...

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiselle; et je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

Oh! parbleu, nous verrons : votre père m'a promis ce mariage-là, et je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les notaires y avaient passé.

MARINE.

Pas tout-à-fait.

M. DOUTREMER.

Songez-donc aux formalités et à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaisante manière de faire l'amour!

Digitized by Google

M. DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine : ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser?

M. DOUTREMER.

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction de corsaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta maîtresse, non; et si elle voulait m'aimer un peu....

BENJAMINE, le repoussant.

Ah! vous m'empestez?

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicatesses sur un port! Quand vous seriez en pleine terre...

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

M. DOUTREMER.

Bagatelle: je veux qu'en moins d'un mois elle sache fumer comme un janissaire; et nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble.... Touchez-la.

Digitized by Google

MARINE lui donnant la main.

Tenez, Monsieur, c'est comme si c'était ma maîtresse. Vous pouvez comptez sur une aversion invincible, et que, plutôt que de vous épouser, nous nous jetterons toutes deux dans la mer une pierre au cou. Vous nous pêcherez, si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente...

BENJAMINE.

Oui, mon père, ce sont mes sentimens, et je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre servante.

SCÈNE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

Franchement, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet esprit-là.

SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine : je saurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la mer et vos manières l'ont d'abord un peu effrayée.

Digitized by Google

M. DOUTREMER.

Ma foi, beau-père, je ne changerai pourtant ni de manières, ni d'élémens; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez-donc à l'y disposer. Je m'en vais faire un tour à mon bord, et je reviens sur-le-champ.

M. SABATIN.

Allez : vous pouvez compter sur elle ; et je vous réponds encore de sa personne, au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par-là ?

M. SABATIN.

Vous avez raison : le cœur n'est qu'un zéro dans un mariage bien sensé.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE, en marchand d'esclaves, avec LÉANDRE en More, BRIGANTIN en esclave, et d'autres esclaves.

MARINE.

Monsieur, voilà une manière de turc, avec des façons d'esclaves, qui vous cherchent.

LA SALINE.

Ah! Monsieur, soyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'est de la part de votre correspondant de Smyrne, qui vous envoie ces esclaves que vous devez vendre à la foire; et vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh! pour cette marchandise-là, je défie qu'on soit mieux assorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils savent faire. Allons, cette forlanne: je ne fais point de montre; vous allez voir.

(Les esclaves dansent.)

Digitized by Google

LA SALINE.

Hé bien ! à quoi pensez-vous ?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison : on peut tenir bon sur cette marchandise-là. Mais, écoutez un peu celle-ci : elle chante joliment.

UNE ESCLAVE CHANTE.

O felice schiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder sempre dev'il suo cor ;
Nella leggiadra juventù,
Menò giova la liberta,
Che l'amorosa servitù.

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez votre compte, sur ma parole ; il n'y a rien qui renchérisse les filles comme ces petits talens-là.

MARINE, s'approchant du More.

Ce visage-là me revient assez, il est d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi est-il bon ? Chante-t-il ? Danse-t-il ?

Digitized by Google

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danse; mais il ne laisse pas d'avoir son talent : tout More qu'il est, ce maraud-là a de l'esprit comme un singe; et c'est un animal à changer de noir au blanc dans l'occasion.

M. SABATIN.

Et cette autre esclave, d'où est-elle?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie, Monsieur.

LA SALINE.

Elle est jolie femme, oui!

BRIGANTIN.

Fi donc, fi donc, vous me faites rougir. Il est vrai qu'un bacha, entre les mains de qui je tombai, me destina sur ma mine au sérail du grand seigneur; mais il se trouva un petit obstacle. On n'entre point-là qu'on ne soit fille, exactement fille; et par malheur j'étais mariée depuis trois mois. Trois mois plutôt, j'étais en passe d'être sultane favorite.

M. SABATIN.

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et utile de plus. Tenez, donnez-lui votre main; elle vous dira la bonne aventure à livre ouvert.

Digitized by Google

M. SABATIN, lui donnant sa main toute gantée.

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas la peine : j'aperçois déjà à travers votre gant les apprêts de certaine banqueroute.

M. SABATIN.

Paix, paix, passons cet article. La peste ! quel Linx!

BRIGANTIN.

Ah! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vues pour votre fille, que ses inclinations ne secondent point du tout.

M. SABATIN.

Il est vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur; mais laissez-moi faire; je ne veux que manier son esprit un moment; je lui insinuerai des résolutions convenables, et je veux la rendre heureuse en dépit de cette main-là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde. Mon

Digitized by Google

maître m'a chargé de vous les présenter de sa part, en reconnaissance des soins que vous prendrez du reste.

SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé, et je les veux garder pour l'amour de lui. Mais vous plaît-il d'entrer?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade; et nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. (*Il rentre avec Léandre et Brigantin.*)

SCÈNE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE, en quittant son habit de Turc.

Hé bien, Marine, ne m'en suis-je pas bien tiré?

MARINE.

A merveille. Mais à quoi cela nous mène-t-il?

LA SALINE.

A donner le tems à Léandre de s'expliquer avec Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.

Digitized by Google

SCÈNE X.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

Ah! je suis perdu! je suis ruiné!

LA SALINE.

Comment donc, Monsieur, qu'est-il arrivé?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc, qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries? Ah! je suis volé!

MARINE.

Ne perdez point de tems, courez vite au port, de peur qu'il n'échappe.

SCÈNE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

Hé bien! ma pauvre Marine, comment nous déferons-nous de ce M. Doutremer?

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je ne sais pas. Votre

Digitized by Google

père veut que vous épousiez ce pirate-là : franchement, nous sommes mal; il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrémité.

MARINE.

Léandre vous abandonne?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel, Marine! Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous? Je croyais tout perdu. Quoi! pour quelques momens employés sans doute à chercher des remèdes essentiels, vous allez d'abord aux invectives! Fi, Mademoiselle! faut-il avoir le cœur ombrageux?

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Léandre, et par cet amour, comprends toute mon aversion pour son rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille; mais je ne vois pas par où en sortir.

BENJAMINE.

Mais, quelque dureté que mon père affecte,

Digitized by Google

crois-tu qu'au fond il ne conserve pas encore assez de tendresse?...

MARINE.

Que parlez vous de tendresse? Je ne vous connais qu'un père juif : je n'en sache point d'autre...

BENJAMINE.

S'il était bien convaincu du désespoir où sa résolution me jette...

MARINE.

Il n'en démordrait pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, et en a fait la preuve ; il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse !

MARINE.

Mais en récompense, il vous destine, pour présent de noces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah! ne me parle de rien qui ait rapport à ce mariage-là.

MARINE.

Patience. Ils pourront bien étourdir votre douleur, et vous tenir lieu même de votre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages.

Digitized by Google

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Esclavonne qui vous sera bonne à mille choses, et le plus joli petit More... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCÈNE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN, en Esclavonne.

BRIGANTIN, à part.

Ne pourrai-je point trouver la fille de notre Juif?

MARINE.

Tenez, voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah, Mademoiselle, je mourais d'impatience de vous rendre mes respects; et je sais bon gré à l'esclavage..... que le sort..... dont l'agrément m'offre l'occasion..... Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien troussé!

BRIGANTIN, à Marine dans sa voix naturelle.

N'est-ce pas? (*Reprenant sa voix de femme.*)

Digitized by Google

Mais Mademoiselle est tout à ses chagrins, et il ne lui reste guère d'attention pour mon zèle.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aie des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiselle, je lis dans les cœurs tout couramment. Demandez si je n'ai pas lu tantôt tout votre père, dès la première vue.

MARINE.

Jusqu'à la dernière syllable.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus lisible, vous. Tenez, horreur d'un mariage qui vous menace, impatience de voir un amant que vous craignez de perdre, murmures contre un père qui vous sacrifie à son avarice, n'est-ce pas là l'abrégé de votre cœur ?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez !

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous servir. Je sais ce qu'il en coûte à notre sexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On souffre diablement.

MARINE.

Je vous en réponds.

Digitized by Google

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois : vous pouvez croire qu'on a pas déplu ; des monstres d'épouseurs sont venus à la traverse. J'ai tant juré contre ces chiens de parens !

BENJAMINE.

Il est vrai qu'ils sont bien cruels.

BRIGANTIN.

Cruels ! ce sont de vrais turcs ; il semble qu'ils nous fassent exprès là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaisir !

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous pourvoir ? Ne savons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le sait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choses sont si mal réglées : l'amour souffle à droite, le mariage souffle à gauche, le courant de la nature nous emporte, la raison a beau ramer... l'orage se déclare.... On perd la tramontane... Je ne sais si je m'explique : mais vous voyez bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'est sans réplique.

Digitized by Google

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade : il va vous confirmer tout cela.

SCÈNE XIII.

BENJAMINE MARINE, BRIGANTIN, en femme esclavonne, LÉANDRE en More.

LÉANDRE.

Eh! qui pourrait, Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins? Mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en affranchir. Trop heureux si notre zèle...

BRIGANTIN, bas à Léandre.

Autant de perdu : vous l'effarouchez.

LÉANDRE.

Ah! charmante personne, honorez-moi du moins d'un de vos regards, et faites grâce à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE, à Benjamine.

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi, je vous prie : c'est la seule preuve que j'exige de votre affection.

LÉANDRE.

L'heureux Léandre sans doute est l'objet de cette inquiétude?

Digitized by Google

BENJAMINE.

Que dites-vous de Léandre ?

LÉANDRE.

Je sais, Mademoiselle, toute la part qu'il a dans votre cœur ; et c'est en sa faveur que je vous prie d'agréer mes services. J'entre dans tous les transports que lui doit causer votre tendresse, et j'ose même vous remercier à vos genoux... (*Il lui baise la main, et se découvre.*)

BENJAMINE.

Insolent !... ah ! Léandre !

LÉANDRE.

Ah, Benjamine !

MARINE.

Les pauvres enfans !

BENJAMINE.

Quelle joie ! Je tremble : cachez-vous vite qu'on ne vous surprenne... Que je vous voie encore une fois... Par quelle aventure êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Votre père attendait des esclaves de Smirne : la Saline les a prévenus, nous a supposés. Je vous vois enfin : que nous importe le reste ?

BENJAMINE.

Vous savez que M. Doutremer est arrivé ?

Digitized by Google

LÉANDRE.

Hé bien! à quoi êtes-vous résolue?

BENJAMINE.

Je ne savais pas bien encore; mais votre présence me détermine; et j'aimerais mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN, dans sa voix naturelle.

Vous ne mourrez point, Mademoiselle. C'est moi qui tiens le gouvernail, et je vous conduirai à bon port, sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme?

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LÉANDRE.

C'est un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici, et qui doit vous servir auprès de votre père, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon! ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi?

LÉANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inutile: en cas de fourberies on ne saurait prendre son tems trop juste.

Digitized by Google

MARINE.

Ciel! voici votre père!

SCÈNE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE. LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

MARINE.

Hé bien! Monsieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc?

M. SABATIN.

Pas encore; mais je viens d'envoyer des sbirres après. Ah! ah! ma fille, que faites-vous ici? Ne vous avais-je pas défendu de ne prendre l'air qu'à travers vos jalousies?

BRIGANTIN.

Je lui contais, en nous promenant, la manière dont je suis tombé dans l'esclavage.

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle; je suis ravi que vous l'entreteniez. Oui, Benjamine, écoutez cette femme-là: elle est de bon conseil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon père.

Digitized by Google

BRIGANTIN, feignant de continuer son histoire, et se mettant toujours devant monsieur Sabatin, pendant que Léandre parle à Benjamine.

Sur ce port donc, où je vous disais que mes parens m'avaient mené, je vis un certain homme de mer, qui me vit aussi. Il fut touché de la délicatesse de mes traits; je fus charmé de son air marin, de sa voix brusque et de la plus belle moustache du Levant.

M. SABATIN.

Bon!

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela? mais vous savez que c'est le défaut des belles. Bref... écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes. Mes parens me destinaient un époux de terre ferme; mais néant, mon cœur était à flot. Vous ne m'écoutez pas?

M. SABATIN.

Si fait, si fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épousai le corsaire; et nous ne fûmes pas plutôt mariés, que nous nous embarquâmes. Me suivez-vous?

Digitized by Google

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il voulait me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller-là?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime; mais le perfide...

MARINE.

Hé bien?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si serré quand j'y songe...

M. SABATIN.

Que fit-il donc?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un bacha, avec qui il avait fait marché pour toutes ses femmes. J'étais la treizième malheureuse qu'il achetait de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treizième!

BRIGANTIN.

Hélas! plût au ciel que je fusse la der-

Digitized by Google

ière ! J'ai encore appris en arrivant ici, que ıon bourreau jetait ses plombs sur la fille 'un riche marchand du pays, pour en faire ans doute le même usage.

MARINE.

Monsieur, un corsaire ! la fille d'un riche narchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'est-ce donc que ce corsaire ?

BRIGANTIN.

C'est un homme qui rode de port en port, un certain Doutremer...

M. SABATIN.

Doutremer !

MARINE.

Monsieur !

BENJAMINE.

Mon père !

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces surprises ? conaîtrait-on ici mon perfide ?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur voulait faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi ! je ne veux point être vendue.

Digitized by Google

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne saurait être : je connais celui que je vous destine : et je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle est un homme tirant sur le matelot, qui a, comme je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, et le teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui-même.

M. SABATIN.

Serait il possible !

BRIGANTIN.

Le scélérat ! je voudrais le tenir ici, je le dévisagerais de bon cœur.

SCÈNE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

Pour le coup, beau-père, vous serez con-

Digitized by Google

jent de moi; et je défie Mademoiselle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée. Je suis, morbleu, galant, quand je m'y mets.

LÉANDRE, à part.

Ciel! c'est mon oncle!

M. SABATIN.

Vraiment, Monsieur, j'apprends ici de belles nouvelles.

M. DOUTREMER.

Qu'est-ce à dire, belles nouvelles?

MARINE, bas à Brigantin.

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN.

Il est tout perdu.

M. SABATIN, à M. Doutremer.

Fallait-il jeter les yeux sur ma fille, pour de semblables perfidies?

M. DOUTREMER.

Comment donc, des perfidies! Je ne m'attendais pas à cette bourasque-là. Que voulez-vous dire?

M. SABATIN.

Que c'est être bien inhumain que d'épouser ainsi de jeunes filles, pour les aller vendre à des bachas.

Digitized by Google

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, si j'y comprends rien. Débrouillons un peu ceci, beau-père, orientons-nous.

BRIGANTIN, bas à M. Sabatin.

Ne me commettez pas : c'est un brutal.

M. SABATIN, à M. Doutremer.

Vous ne pouvez que trop vous reconnaître, et cette esclave....

BRIGANTIN, à M. Sabatin.

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

Hé bien ! cette esclave.

M. SABATIN.

N'est-elle pas la treizième de vos femmes que vous avez vendues ?

M. DOUTREMER.

Qui ose donc vous soutenir ces impostures?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment, impudente !

BRIGANTIN.

Des injures ! ah ! j'aime mieux me retirer.

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échap-

Digitized by Google

perez pas, fourbe que vous êtes; et je vais vous mettre à feu et à sang, si vous ne changez de langage.

BRIGANTIN, dans sa voix naturelle.

Ah! Monsieur, quartier : je vous prenais pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah! parbleu, monsieur le fripon, vous ne nous en aurez pas imposé impunément.

BRIGANTIN, ouvrant son habit de femme et fesant voir celui de galérien.

Tout beau, Messieurs : je suis un fripon privilégié : voilà mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh! je pense que c'est ce maraud de Brigantin.

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN.

Le More est sans doute du complot. Il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui, par là sambleu, vous parlerez, ou point de quartier; je vous traiterai tous deux de turc à more.

LÉANDRE, se démasquant.

Hé bien! il faut donc se découvrir.

Digitized by Google

M. DOUTREMER.

Ciel ! c'est Léandre !

LÉANDRE.

Oui, mon oncle, vous voyez à vos genoux un rival et un neveu. C'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard : mais au moins ne me laissez pas la vie, si vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Et quoi, monsieur Doutremer, serait-ce là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille ?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

SCÈNE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

De la joie, Monsieur, de la joie : voilà votre Turc qu'on vous amène.

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon-là est encore de l'intelligence.

Digitized by Google

M. SABATIN.

Quoi, maraud...

LA SALINE.

Qu'est-ce donc, Messieurs? Fripon d'un côté! maraud de l'autre! que veut donc dire tout ceci?

LÉANDRE.

Que tout est découvert, mon pauvre la Saline, et que mon bonheur ou mon malheur dépend à présent de mon oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monsieur Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi: je ne suis Salomin qu'à Marseille, et je suis ici Doutremer. Je change de nom et de pavillon, selon mes intérêts.

LA SALINE.

Excusez-moi donc, Monsieur Doutremer, de ce que je vous ai traité comme le rival de mon maître.

M. SABATIN.

Trève d'éclaircissemens. Quelle est votre résolution? Vous voyez qu'ils s'aiment.

DOUTREMER.

Je n'hésiterais pas à les rendre heureux, sans certaines pierreries que j'ai toujours sur le cœur.

Digitized by Google

LA SALINE.

Que cela ne vous embarrasse point ; nous les avions confiées à Monsieur, et voilà le fripon qui nous les a volées.

SCÈNE XVII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE, HALI.

HALI.

No, no, mi non star friponne : mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta ?

HALI.

Si, si Signor, mi star un povero Turca che far gambarutta in conscienza.

M. SABATIN.

Oh ! parbleu, je te ferai pendre avec ta conscience !

HALI.

Hò, la justitia non impicar ! mi sapir la regula.

Digitized by Google

M. DOUTREMER, lui arrachant des mains les pierreries.

Hé, donne, maraud, et va te faire pendre ailleurs.

HALI.

A la forza, justitia, justitia!

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monsieur. C'en est fait, Léandre, j'oublie tout; et j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LÉANDRE.

Quel bonheur, Benjamine!

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe?

MARINE.

La peste! que je connais de filles qui voudraient rêver de même!

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en aies le plaisir. (*A M. Sabatin.*) Je vous sers depuis trois semaines : donnez-moi mon congé, et Marine pour récompense.

Digitized by Google

M. SABATIN.

Volontiers : nous voilà tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne saurions rien faire

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine, je ne suis pas le plus à plaindre. On se fait aux galères, et l'on se lasse du mariage : tout cela revient au même. Que je sois seulement de la noce ; et ne songeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons donc voir commencer votre petite manœuvre.

FIN DU PORT DE MER.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

A COUPE ENCHANTÉE, comédie en un acte, par La Fontaine 5

E MAGNIFIQUE, comédie en deux actes, suivie d'un divertissement, par Lamotte Houdard 67

otice sur BOINDIN. 121

ES TROIS GASCONS, comédie en un acte, par Boindin 127

E BAL D'AUTEUIL, comédie en trois actes, par le même. 169

E PORT DE MER, comédie en un acte, par le même. 231

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME II.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.

1822.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AMANT AUTEUR
ET VALET,
COMÉDIE EN UN ACTE;

PAR CÉROU,

Représentée, pour la première fois, au théâtre des Italiens en février 1740.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE SUR CÉROU.

Il n'y a guère d'auteur qui soit resté aussi inconnu que le chevalier de Cérou, à qui l'on doit la jolie comédie de l'*Amant auteur et valet*, qui a donné à Marivaux l'idée de ses *Jeux de l'Amour et du Hasard*.

Malgré toutes les recherches possibles, nous n'avons pu découvrir en quelle année Cérou est né et celle où il est mort. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il a fait encore deux autres comédies, intitulées les *Comédiens*, et le *Père désabusé*.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ÉRASTE, neveu de Mondor.
MONDOR, amoureux de Lucinde.
LUCINDE, veuve.
FRONTIN, valet de Lucinde et d'Éraste.
LISETTE, suivante de Lucinde.

La scène est à Paris, chez Lucinde.

Digitized by Google

L'AMANT AUTEUR

ET VALET,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ERASTE, seul.

O CIEL ! qu'ai-je fait ? et comment me tirer de cet embarras ? Ne suis-je donc né que pour faire des extravagances ? Je me suis déguisé pour entrer au service de Lucinde, sans vues, sans raison ; comptant tout gagner si je pouvais la voir de plus près et lui parler quelquefois ; première sottise : et je vais aujourd'hui me faire chasser par une seconde.

SCÈNE II.

ÉRASTE, FRONTIN.

ÉRASTE.

AH ! Frontin !

Digitized by Google

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

ÉRASTE.

Je suis perdu !

FRONTIN.

Je venais vous le dire.

ÉRASTE.

Je suis sur le point de sortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y résoudre, et au plus tôt.

ÉRASTE.

Ce matin, suivant tes mauvais conseils...

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez votre imprimeur...

ÉRASTE.

J'ai laissé, dans la chambre de Lucinde...

FRONTIN.

J'ai découvert, par le plus grand hasard du monde.

Ensemble. { ÉRASTE..... Qui ?
FRONTIN..... Quoi ?

Ensemble. { ÉRASTE..... Mes vers...
FRONTIN..... Votre oncle...

Ensemble. { ÉRASTE..... Mon oncle?...
FRONTIN..... Vos vers?...

Digitized by Google

ÉRASTE.

Mon oncle, dis-tu?

FRONTIN.

Oui; Monsieur votre oncle est arrivé.

ÉRASTE.

Et, l'as-tu vu?

FRONTIN.

Quand je l'aurais vu, l'aurais-je pu reconnaître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il est dans les pays étrangers?

ÉRASTE.

D'où sais-tu donc qu'il est arrivé?

FRONTIN.

J'ai rencontré, dans la rue, un de mes anciens camarades qui revenait du Canada; j'ai cru qu'il pourrait me donner quelques nouvelles de votre oncle; mais il pleuvait, et pour lier conversation en lieu plus séant, je l'ai fait entrer... dans un cabaret.

ÉRASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille, elle arrive; nous prenons nos verres, le bouchon saute; nous buvons. Vous jugez bien qu'une si chère entrevue exige le récit de ses aventures. Au cas

Digitized by Google

les mers de ce pays-là sont orageuses ! Il essuya une tempête horrible, sur je ne sais quelle côte, à vingt degrés de latitude et à quarante-deux toises de longitude.

ÉRASTE.

Sais-tu bien que tu m'impatientes ?

FRONTIN.

Il est enfin arrivé avec un seigneur, originaire de Lyon (c'est votre patrie et celle de votre oncle), d'environ soixante ans (l'âge se rapporte assez), qui revient en France avec des biens immenses : à ce trait-là, j'ai jugé nécessairement qu'il fallait que ce fût votre oncle.

ÉRASTE.

Belle nécessité ? Et, a-t-il dit le nom de ce seigneur ?

FRONTIN.

Oui, et c'est le seul article qui m'ait dépaysé ; ce n'est point Lisimon qu'il s'appelle.

ÉRASTE.

Qui diantre veux-tu donc dire ? Si ce n'est pas Lisimon, ce n'est point mon oncle.

FRONTIN.

Belle conséquence ! Vous qui faites des romans, ne savez-vous pas qu'on change à propos de nom pour préparer des évènemens extraordinaires ?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Comment s'appelle-t-il enfin ?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en souvenir, c'est un beau nom. Il finit en or. Mine d'or, Medor : aidez-moi un peu.

ÉRASTE.

Ne serait-ce point Mondor ?

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je savais bien que je m'en ressouviendrais.

ÉRASTE.

Je le connais, Frontin, il vient tous les jours ici ; je le crois même amoureux de Lucinde.

FRONTIN.

Peste ! tant pis. Un rival riche est encore plus à craindre qu'un oncle.

ÉRASTE.

Lucinde n'a rien à désirer du côté de la fortune. Veuve, depuis peu, d'un mari vieux, jaloux et brutal, elle goûte trop le plaisir du veuvage, pour s'engager une seconde fois contre son inclination. Mais je me suis perdu moi-même, pour avoir suivi tes mauvais conseils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement ;

Digitized by Google

j'étais, sans doute, à jeun, quand je vous ai donné ceux-là.

ÉRASTE.

J'ai laissé, dans la chambre de Lucinde, les vers que j'avais faits pour elle; elle les a trouvés, et veut savoir absolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Lisette ou moi, et nous a fait mille questions, d'un air sévère qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de visage; enfin, suivant les apparences, nous allons, Lisette et moi, recevoir notre congé.

FRONTIN.

Tant mieux; car je serais d'avis que vous quittassiez le nom de L'Orange pour prendre celui d'Eraste, et tenter ensuite l'aventure sous un extérieur un peu plus décent.

ÉRASTE.

Elle me reconnaîtrait, Frontin, et ne me pardonnerait jamais la témérité de mon déguisement.

FRONTIN.

Hé! croyez-moi, les femmes ne sont jamais sincèrement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a-t-elle trouvé votre dernier roman, où vous avez si bien décrit nos aventures et les siennes?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Elle lit mes ouvrages, sans savoir qu'ils sont de moi, et semble même les lire avec plaisir: elle les loue, et c'est le seul suffrage qui puisse me flatter. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir un talent qui puisse lui procurer quelque amusement. L'envie de lui plaire me rend tout aisé; l'amour fait disparaître la gêne du travail, et m'inspire mieux qu'Apollon.

FRONTIN.

Parbleu, je n'ai pas de peine à le croire. Il m'inspire bien, moi qui vous parle. Je travaille, depuis quelques jours, à l'histoire de ma vie, vous y verrez des traits aussi singuliers, des tournures aussi extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force... Mais, à propos, avez-vous songé à gagner Lisette? Je vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente ou pour surveillante éternelle; et si une fois elle s'aperçoit...

ÉRASTE.

Je n'ose m'y résoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occasion de lui déclarer mon secret, et quand je l'ai trouvée, je ne sais quelle crainte me retient. Je la regarde, je soupire, et je n'ose lui en dire davantage; car enfin, si elle découvre à sa maîtresse....

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites-lui que je suis dans

Digitized by Google

vos intérêts, et attendez tout de son zèle; elle m'aime, c'en est assez pour vous être favorable. La voici : je retourne chez votre imprimeur.

SCÈNE III

ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Adieu, camarade. (*A Lisette.*) Bonjour, mon petit cœur; je voudrais pouvoir donner un moment d'audience à ton amour; mais une affaire de la dernière considération m'appelle ailleurs. Adieu, ma reine.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, à part.

Adieu, mon fat. Il fait bien de s'en aller, sa présence commence à m'ennuyer, et je pense que je ne l'aime plus; l'Orange vaut mieux que lui, et je crois ne lui être pas indifférente.

ÉRASTE.

Vous parlez seule, mademoiselle Lisette.

Digitized by Google

LISETTE.

Je fesais une petite réflexion, où vous avez quelque part.

ÉRASTE.

Vous voulez parler de ces vers; n'est-ce pas?

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commission, et tout autre, à votre place, essuierait de ma part des reproches très-vifs.

ÉRASTE.

Je vous suis obligé de l'exception; mais je puis vous assurer que, si vous me connaissiez bien, vous ne me soupçonneriez pas de m'être chargé d'une commission semblable. Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis; car c'est un talent nécessaire dans notre état; mais il faut espérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même, vous mettront à portée de pouvoir servir les autres, et il me paraît que vous ne débutez pas si mal.

ÉRASTE.

Comment, je ne débute pas si mal! Qu'entendez-vous par-là, je vous prie?

Digitized by Google

LISETTE.

Une chose toute naturelle. C'est que vous aimez, que vous cherchez à plaire, et que vous réussissez assez bien.

ÉRASTE, à part.

Se serait-elle aperçue que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi? (*Haut.*) Ce que vous me dites-là est assurément bien flatteur. Mais sur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étais amoureux?

LISETTE.

Mais, sur bien des apparences, des empressemens, des regards... des gestes... même des soupirs quelquefois; tout cela m'a dit que vous aimiez, et tout cela m'a dit vrai.

ÉRASTE, à part.

Elle a deviné le motif de mes intentions, et de mes assiduités. (*Haut.*) En sorte donc que, si je vous fesais confidence de quelque affaire de cœur, vous ne me seriez point contraire.

LISETTE, à part.

Bon. Voici qui va nous mener à une déclaration en forme. (*Haut.*) Mais... non, vous savez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curiosité, où en êtes vous?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Jusqu'à présent je me suis contraint, et mon amour, malgré sa violence, n'a point encore osé se faire connaître.

LISETTE, à part.

Effectivement il ne m'en a pas encore ouvert la bouche. (*Haut.*) Mais vous avez tort, c'est aimer en pure perte. Parlez, croyez-moi, la timidité ne sied plus à votre âge, surtout avec des personnes qui ne sont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je : j'oserais presque vous assurer qu'on vous écoutera sans colère. Les femmes ont aujourd'hui l'esprit mieux fait qu'au bon vieux tems; elles ne se fâchent plus contre ceux qui les aiment, et la reconnaissance, sur cet article, est la vertu favorite du sexe ?

ÉRASTE.

Ne me trompez-vous point ? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques dispositions favorables ?.... Ah ! que ne vous devrais-je point !

LISETTE, à part.

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. (*Haut.*) Pensez-vous, Monsieur, qu'on voulût badiner sur une affaire aussi sérieuse ? Oui, l'on m'a fait confidence des sentimens que vous inspirez, et pour vous donner des preuves de ce qu'on vous avance, vous verrez votre

Digitized by Google

rival maltraité à vos yeux même : je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de votre victoire.

ÉRASTE, à part.

Elle congédierait Mondor! Puis-je me flatter d'un pareil bonheur! (*Haut.*) Puis-je croire qu'une si glorieuse conquête...

LISETTE.

Glorieuse conquête! Les amans et les gascons sont furieusement amis de l'hyperbole. N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toujours d'illusion, et l'on doit excuser les yeux que l'on éblouit.

ÉRASTE.

Quoi! sérieusement, vous croyez que Lucinde ne s'offenserait point d'une passion....

LISETTE.

Et qu'a-t-elle d'offensant? Vos vues ne sont-elles pas légitimes?

ÉRASTE.

Je puis vous l'assurer, et je suis même d'une condition...

LISETTE.

Oh, je vous dispense de faire vos preuves de noblesse. Ne craignez rien, ma maîtresse approuvera vos feux; ce n'est point lui manquer de respect que d'avoir des sentimens

Digitized by Google

aussi louables; et après tout, si cela lui déplaisait, nous nous passerions fort bien d'elle.

ÉRASTE.

Nous nous passerions d'elle?

LISETTE.

Cela vous étonne? Ayez meilleure opinion de vous, et, si je l'ose dire, de ma délicatesse; si vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous sacrifie; tout ceci doit se faire par degrés, au moins. Vous voyez le prix; songez à le mériter.

ÉRASTE, à part.

Elle n'a pas mal pris le change, et moi aussi! Ah! je m'étonnais bien que Lucinde...

LISETTE.

J'entends quelqu'un. (*Bas.*) Peste soit de l'importun. Cette conversation, quoique préliminaire, nous allait conduire aux articles. (*Haut.*) Ah! c'est monsieur Mondor.

SCÈNE V.

MONDOR, ÉRASTE, LISETTE.

MONDOR.

Bonjour, ma belle enfant, comment se porte Lucinde? Dis-moi, comment va son cœur?

Digitized by Google

En qualité de femme-de-chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monsieur, c'est moi qui vous le dis.

MONDOR, à part, à Lisette.

Que fais-tu ici de ce garçon! Sa physionomie ne me revient pas. Il refusa l'autre jour un présent que je voulais lui faire, c'est un nigaud, il a l'air benêt.

LISETTE.

C'est pourtant un bon garçon; mais il y a peu de tems qu'il est dans le service, il ne sait point encore les règles. Dans le fonds, il vous honore et vous respecte infiniment.

MONDOR.

Ah! c'est quelque chose. (*A Eraste.*) Cela est-il vrai?

ÉRASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monsieur.

MONDOR.

Effectivement je ne lui trouve pas l'air si extraordinaire : je lui crois du discernement. Oh! ça, Lisette, j'aime Lucinde, comme tu sais, et à mon âge on n'a pas de tems à perdre. Crois-tu que je puisse me déclarer? Je n'aime point à languir, moi. Voilà la quatrième fois

Digitized by Google

que je vois ta maîtresse, et je ne lui ai point encore déclaré mon amour, quoique je l'aie aimée à la première vue : ce silence respectueux mérite quelque chose. Fais en sorte que ta maîtressse m'en sache gré, et que toutes mes visites me soient comptées.

LISÉTTE.

Déclarez-vous, Monsieur, et je me charge du reste. Je lui parlerai incessamment de vous, je lui vanterai votre mérite. Il y a mille amans qui font plus de progrès par les services qu'on leur rend que par leur présence.

ÉRASTE.

Qu'elle est officieuse !

MONDOR.

Je vais donc m'offrir, moi, mon cœur, ma main, sans compter une fortune immense.

LISETTE.

On pourrait dire que les biens ne sont avantageux qu'autant qu'on en sait faire usage ; mais je répondrai que vous êtes d'une générosité....

MONDOR.

Il est vrai que je donne de bon cœur ; et cela me fait ressouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monsieur....

Digitized by Google

MONDOR.

Prends, te dis-je, et ne fais point la ridicule pour une bagatelle semblable.

LISETTE.

Vous vous moquez, Monsieur, votre main donne un prix inestimable aux moindres présens que vous me faites, et je reçois celui-ci sans scrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

SCÈNE VI.

LUCINDE, MONDOR, ÉRASTE, LISETTE

LUCINDE, à part.

Cela m'inquiète à la fin; voilà plusieurs galanteries de cette nature, que je reçois sans savoir de quelle part.

MONDOR.

Ah! Madame, je vous demande pardon de ne m'être pas plutôt aperçu de votre arrivée: je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ÉRASTE, à part.

Mon cœur me l'avait pourtant annoncée.

LUCINDE.

Comment donc? vous êtes galant, Monsieur.

Digitized by Google

MONDOR.

Je suis mieux que cela, Madame, je suis vrai. Je viens d'un pays ou l'on dit bonnement sa pensée. Il semble qu'on respire encore, dans cet heureux climat, un air de cette franchise et de cette droiture naturelles aux sauvages ; mais sur tout, en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit ; si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi, je trouve ce procédé charmant ; et si c'était la mode, je vous demanderais sans façon : Madame, suis-je votre fait.

ÉRASTE, à part.

La délicate façon d'aimer !

LISETTE.

Que ne suis-je en Canada !

LUCINDE.

Que ce pays ressemble peu à celui dont vous parlez ! La bouche est rarement ici l'interprête du cœur : fort volontiers chacun y pense mal des autres ; mais par ménagement, bienséance ou intérêt, on se trouve obligé de déguiser ses sentimens ; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une espèce de jargon, qu'on appelle galanterie, politesse, savoir-vivre, à la faveur duquel on se dit réciproquement les choses du monde les plus obligeantes : mais c'est sans conséquence, on en est convenu, et si

Digitized by Google

quelqu'un était assez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuserait de ne pas savoir son monde.

MONDOR.

La parole n'est faite que pour exprimer ce qu'on pense, et voici le fait. Un heureux hasard m'a fait lier connaissance avec vous : la lettre dont votre oncle le gouverneur m'a chargé me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaisir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes mille livres de rente. Si j'étais jeune, je vous crois si désintéressée, que je ne vous parlerais pas de mon bien; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouser, je vous l'offre.

LISETTE, bas à Lucinde.

Résistez à cela, si vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propositions sont sincères, elles ne sont pas moins brillantes : mais si j'allais vous tromper, moi.

MONDOR.

Est-ce que vous savez votre monde! Allez, allez, je vous connais trop pour le craindre.

Digitized by Google

LUCINDE.

Vous avez raison, et c'est parce que je suis sincère que je vous conseille de prendre encore du tems pour me mieux connaître. Je me suis mariée par obéissance ; vous voulez que je me marie par raison. Voilà deux motifs qui ne font pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuse, et je voudrais avoir plus que de la reconnaissance pour un homme qui aurait voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous ne sentez point pour moi de passion violente.

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois, vous n'avez pas eu le tems ; aussi n'avez-vous point d'aversion....

LUCINDE.

J'en suis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari est trop heureux quand on ne le trouve pas insupportable.

LISETTE, bas à Lucinde.

Quel trésor, Madame !

Digitized by Google

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas seulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens seront marqués par des plaisirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies et perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manières qui détruisent l'amour entre les époux ; et par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Savez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, et que de pareils sentimens valent, pour le moins, les agrémens de la jeunesse ?

MONDOR.

C'est-à-dire que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh ! pas encore ; car je me défie des poëtes ; ils exagèrent ordinairement, et vous faites de si jolis vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame ! Si j'osais vous demander ce que vous entendez par-là ?

Digitized by Google

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusement, Madame? Je vous ai donné des vers, moi? Vous vous moquez, je n'en ai jamais su faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point; je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR, bas.

Que diable veut-elle donc dire avec ses vers? (*Haut.*) Mais, Madame, jetez seulement les yeux sur moi; ai-je l'air et l'encolure d'un poète?

LISETTE, à Mondor.

Si c'est vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer? Vous auriez fort bien pu vous adresser à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LISETTE, à Lucinde.

C'est Monsieur qui les a faits. (*à Mondor.*) Dites donc qu'oui.

MONDOR.

Mais il y a consience; je n'ai jamais fait que des lettres-de-change, moi.

Digitized by Google

LUCINDE.

Tenez, lisez vous-même. Je suis persuadé que vous les trouverez bons, quoiqu'ils soient de vous.

MONDOR, lit mal.

Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné.....

Parbleu! voilà des vers que je pourrais fort bien avoir faits, ils ne valent pas le diable.

ÉRASTE.

Monsieur, la plupart des poètes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me suis fait une étude particulière de la lecture; et si vous voulez que je vous épargne la peine....

MONDOR.

Tu me feras plaisir, L'Orange. Voyons comme tu t'en tireras.

LUCINDE, à Lisette.

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

ÉRASTE, lit.

Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!

Digitized by Google

J'aime Daphné, je la vois chaque jour ;
Mais ce bonheur fait naître mes alarmes :
Il redouble les feux dont je suis consumé,
Et le respect veut que je les dévore :
Amour! je n'attends point le plaisir d'être aimé ;
Mais donne-moi celui de dire que j'adore.
(Il regarde Lucinde en soupirant.)

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien, vraiment.

MONDOR.

Le *respect.... que j'adore*....cela est assez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'est de vous qu'ils me viennent.

MONDOR.

Puisque vous le voulez absolument, il faut bien que cela soit. (*Bas.*) Il n'y a pourtant rien de si faux. (*Haut.*) Parbleu, vous ne pouvez plus vous dispenser de faire quelque chose pour moi, Madame, puisque je fais pour vous.... l'impossible.

LUCINDE, riant.

Je ne sais qu'en dire ; en vérité, je ne puis me résoudre à vous ôter toute espérance : mais surtout, donnez-moi souvent des vers, et donnez-les vous-même ; ils n'en seront que mieux reçus.

Digitized by Google

MONDOR.

Laissez-moi faire; je vous jure que vous n'en manquerez pas, si mon Appollon veut m'être toujours aussi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon banquier pour y recevoir un paiement; car on ne peut pas toujours faire des vers; je reviendrai ensuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma prose; elle est plus sonnore que ma poésie.... (*A part en sortant.*) Poète! parbleu, je ne pensais pas, en arrivant ici, à me voir enregistrer au Parnasse; je crois qu'elle se moque de moi.

SCÈNE VII.

LUCINDE, ÉRASTE, LISETTE.

LUCINDE, à part.

Il se divertit et m'amuse. Tâchons de savoir qui, de Lisette ou de L'Orange, s'intéresse en sa faveur, et a mis ses vers sur ma toilette. L'Orange les a lus d'une manière à me faire croire que c'est lui. (*Haut.*) Hé bien, Lisette, que pensez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame, et cela signifie qu'on ne peut rien ajouter à son amour.

Digitized by Google

LUCINDE.

Il aurait de la peine à s'expliquer mieux, s'il parlait lui-même. Et vous, L'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Lisette le dit ?

ÉRASTE.

Ne me demandez point si l'on vous aime, Madame ; ce sentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître.

LUCINDE, à part.

Ils sont d'intelligence. (*Haut.*) Je ne suis pas encore décidée sur son compte. Je vous crois tous deux attachés à ma personne. Dites-moi naturellement ce que vous pensez là-dessus ?

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts seront chers, vous conseilleront de conclure ce mariage. Il est prodigieusement riche, et c'est un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il est vrai. Mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas sujet à ce défaut. (*En regardant le diamant.*) Il a une certaine façon de s'annoncer....

Digitized by Google

LUCINDE.

Je suis charmée de ce que tu me dis-là. Mais d'où te vient ce brillant? Il me semble l'avoir vu à Mondor.

LISETTE.

Hélas! Il faut qu'il me l'ait donné sans que je m'en sois aperçue.

LUCINDE.

Voilà une heureuse distraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, et je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE. à part.

Je n'en puis plus douter. (*Haut à Eraste.*) As-tu vendu bien cher ton suffrage?

ÉRASTE.

Madame, je ne suis point sujet aux distractions. Monsieur Mondor m'a voulu faire des présens; mais ses offres m'ont paru indignes de lui et de moi; ce sont des soins assidus, une passion sincère et approuvée, qui doivent conduire au bonheur d'être votre époux; tout autre secours en dégrade le plaisir et la gloire.

LISETTE, d'un air de pitié.

Le beau raisonnement!

LUCINDE.

Laissez-le parler, Lisette.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Et puisque Madame me permet de dire mon sentiment, je lui avouerai que je serais surpris, après la triste expérience qu'elle a faite du mariage, de lui voir épouser un vieillard, qui ne peut lui offrir que des richesses, peu capables de flatter un cœur comme le sien.

LISETTE.

Un vieillard! Un homme est-il vieux à soixante ans! Et je gagerais que Monsieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conseil à vous-même, Lisette.

ÉRASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, et le ciel m'est témoin que ce n'est point par intérêt. Mon zèle part d'un motif plus pur et plus noble, et je sacrifierais tous les biens du monde, plutôt que de lui rien proposer qui pût la rendre malheureuse.

LUCINDE.

J'en suis persuadée. (*A part.*) Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment! malheureuse! cinquante mille

Digitized by Google

livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ÉRASTE.

Les richesses sont une faible ressource contre les chagrins domestiques, et une triste consolation des malheurs attachés à un mariage mal assorti. Un mari vieux est ordinairement un mari jaloux, et quelque vertueuse que soit sa femme, elle n'en est pas moins persécutée. La certitude où il est de ne pouvoir lui plaire, enfante des soupçons insupportables qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui est suspect, jusqu'aux attentions d'une chaste épouse. Mais avec un mari jeune et tendre, on trouve un ami dans la société, un consolateur dans ses peines, un amant dans le sein du mariage : il fait son unique affaire de vos plaisirs, parce que vos plaisirs sont les siens; toujours enflammé, toujours constant, parce qu'il est toujours heureux. Voilà, Madame, l'époux qui peut seul mériter votre main et votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouse jamais d'autres, je lui prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'original.

ÉRASTE.

Il ne serait pas difficile à trouver. Je ne

Digitized by Google

détaille ici que des sentimens, et Madame est sûre de les trouver, puisqu'ils doivent être l'ouvrage de ses charmes.

LISETTE.

Et moi, je soutiens....

LUCINDE.

Il suffit. (*A part.*) Tant d'esprit dans un domestique! Cela n'est pas naturel. Je sais présentement à quoi m'en tenir sur le chapitre des vers. (*Haut.*) Et vous, L'Orange, je vous rends justice. Dans un moment, j'aurai une commission à vous donner, Lisette.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ÉRASTE LISETTE

LISETTE.

Applaudissez-vous; vous venez de faire un beau coup! Ah! que vous êtes heureux qu'on ne puisse pas vous vouloir du mal! Prenez-y garde, au moins, ce zèle mal entendu vous donnerait un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penser selon son état. Rien n'est si mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un domestique, et le conseil qu'il donne, fût-il le meilleur du monde, un

Digitized by Google

maître est engagé, par honneur, à faire tout le contraire, c'est la règle.

ÉRASTE.

C'est pour cela, sans doute, que vous en donnez un mauvais à Madame.

LISETTE.

Un mauvais!

ÉRASTE.

Mais, s'il est bon, Lucinde est engagée à faire le contraire. Ne dites-vous pas que c'est la règle?

LISETTE.

Cela est bien différent; une femme-de-chambre est, par son état, le conseil privé de Madame; et Madame, quand elle sait vivre, ne doit rien faire sans l'avis de sa femme-de-chambre; c'est encore la règle.... Mais revenons à notre entretien de tantôt; nous étions convenus, ce me semble....

ÉRASTE.

Voici Frontin, et j'ai mes raisons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE, à part.

Il croit que je l'aime encore. (*Haut à Eraste.*) Soyez en repos. (*A part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde; elle pourrait se facher si je lui en fesais mystère,

Digitized by Google

SCÈNE IX.

ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Bonjour, mes amis. Hé bien! qu'est-ce? Comment te portes-tu, mon enfant? Tu peux à présent me faire ta cour. J'ai quelques minutes à te sacrifier.

LISETTE, tendrement.

Adieu, L'Orange.

FRONTIN.

Hem?

LISETTE, plus tendrement.

Adieu, L'Orange.

SCÈNE X.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, voilà des adieux significatifs.

ÉRASTE.

Nous nous adressions à merveille pour en faire une confidente! Cette folle s'est imaginée que je l'aimais; et bien plus, Frontin, elle m'aime.

Digitized by Google

FRONTIN.

Cela ne se peut pas, Monsieur. . .

ÉRASTE.

Il est vrai que la préférence doit t'étonner, mais cela ne laisse pas d'être.

FRONTIN.

La chienne!

ÉRASTE.

Rassure-toi, je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites-là un beau présent! M'abandonner une perfide! J'enrage! Mais je suis un grand sot: je ne l'aimais pas, et son inconstance me pique.

ÉRASTE.

Lucinde ne me paraît point disposée en faveur de Mondor, cela me rassure. Lisette est chargée de l'affaire des vers. Mais mon amour que deviendra-t-il? Et quelles mesures prendre pour le faire triompher!

FRONTIN.

Voilà enfin l'épreuve de votre roman.

ÉRASTE.

Ah! bon, je puis corriger ici; il n'y a pas d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lucinde est rentrée, et je ne crois pas qu'elle

Digitized by Google

orte de sitôt... Je reconnais là mon imprimeur ; quel papier ! quel caractère !

FRONTIN.

Les doigts me démangent dès que je vois écrire ; c'est une rage : aussi poërt-je toujours avec moi mon papier. Allons, cédons au noble transport qui nous anime, écrivons, instruisons l'univers... Trouvons d'abord un titre heureux : (*Le parfait domestique.*) Fort bien ! (*L'histoire curieuse et véritable du célèbre Frontin.*) Charmant début !

SCÈNE XI.

LUCINDE, ÉRASTE, FRONTIN.

LUCINDE, à part.

Lisette vient de m'étonner. Les sentimens que ce garçon fait paraître annonceraient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des soupçons sur sa naissance que je veux éclaircir. Le voilà, si je ne me trompe, dans quelque occupation sérieuse. Approchons doucement, et sachons ce que ce peut-être.

ÉRASTE.

Le désagréable métier que celui de corriger des ouvrages ! Voilà déjà plus de dix fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras, de ma part, que je suis tout-à-fait mécontent.

Digitized by Google

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! J'écris comme un ange! Si cela continue l'ouvrage sera court; je n'en ai fait que trois pages, et me voilà presqu'à la fin. Eh bien, il ennuiera moins.

ÉRASTE.

Si tu voulais bien ne pas parler si haut.

FRONTIN.

Au reste, c'est une belle qualité, et même assez rare, que de savoir être laconique; mais aussi ne faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu. Dans les circonstances de ma naissance, je n'ai rien oublié que le nom de mon père; mais ce n'est pas ma faute; que ne s'est-il fait connaître? Voilà mes campagnes sur mer: de Toulon à Marseille, et de Marseille à Toulon.

ÉRASTE.

On a bien raison de dire qu'un ouvrage n'est pas encore achevé, quand il est entre les mains d'un imprimeur.

FRONTIN.

Chapitre troisième » Comme quoi Frontin » paraît à la cour; rend de grands services à

Digitized by Google

un jeune seigneur, et le met dans le monde,
» au moyen des bonnes connaissances qu'il
» lui donne. »

LUCINDE, à part.

Votre style me paraît beau.

ÉRASTE.

Trouvez-vous cela, M. Frontin? Je suis fort aise qu'il soit de votre goût.

FRONTIN.

» Frontin reçu valet-de-chambre de Mon-
» sieur ***. » Il faut avoir de la discrétion et
» ne point nommer les masques. « Il vole son
» maître qui s'en aperçoit, et ne le chasse
» point. » Je connaissais mon homme; il m'aurait chassé, si je l'avais servi fidèlement.

ÉRASTE.

Il n'est pas permis de tenir contre tant de sottises. Demande-lui s'il se moque de moi.

LUCINDE, à part.

Cela suffit, je lui dirai.

ÉRASTE.

M. Frontin fait l'agréable; il adoucit sa voix: il en est, sans doute, à quelque endroit tendre de son roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma coquette. Allons, broyons du noir, barbouillons-là des

Digitized by Google

plus affreuses couleurs; que ce tableau effraie tout son sexe, qu'il soit semé de réflexions; les réflexions sont la rocambole des romans.

LUCINDE, à part.

Son héroïne ne ressemble guère au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

« J'entre dans un bosquet pour rêver à la » perfide, je la trouve sur un lit de gazon, » en pet-en-l'air. »

ÉRASTE.

Frontin! Frontin!

FRONTIN.

Attendez Monsieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. « Je lui jette un coup-d'œil assez » farouche, elle veut fuir mes reproches; » mais un orage épouvantable inonde tout-à-» coup le jardin. Déjà le bosquet est entouré » d'eau, ma perfide en a jusqu'à mi-jambe; » je ne daigne pas lui donner le moindre » secours, et je monte sur un arbre. » Quelle magnifique description!

ÉRASTE.

Frontin!

FRONTIN.

Je suis à vous... (*Apercevant Lucinde.*) Ah! nous sommes perdus!

(Il tousse, et fait des signes à Éraste.)

Digitized by Google

ÉRASTE.

Qu'as-tu donc? Que veux-tu dire?

LUCINDE.

L'Orange, sais-tu bien qu'il est ridicule de me faire attendre si long-tems pour une bagatelle semblable?

ÉRASTE, se retournant.

Ah ciel!... Madame, je vous fais mille excuses; je ne vous croyais pas si près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous donc occupé?

FRONTIN.

Madame, il est inutile de vous rien déguiser. J'ai quelque goût pour les relations, et je m'amuse de tems en tems à en donner au public. Cela ne doit point vous surprendre; car je suis petit-fils en ligne directe de ce cocher fameux qui a tant fait de bruit dans Paris. Mais j'ai toujours négligé l'orthographe, et L'Orange, mon camarade, me sert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

ÉRASTE, bas à Frontin.

Misérable! Qu'as-tu fait? M'avoir ainsi laissé surprendre!

FRONTIN.

C'est l'effet de la composition; j'étais dans l'enthousiasme. Adieu, camarade.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE, bas.

Que veut dire ceci? Il parle à Frontin d'un air d'autorité! (*Haut.*) L'Orange, où avez-vous connu ce garçon-là?

ÉRASTE.

Madame, notre connaissance s'est faite à Lyon.

LUCINDE.

Êtes-vous de cette ville?

ÉRASTE.

Je crois qu'oui, Madame. (*A part.*) Je suis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez? ce sont de ces choses qu'on peut affirmer sans aucun doute: je connais les principales maisons de cette ville; j'y ai même des parens. Avez-vous servi dans ce pays?

ÉRASTE.

Non, Madame; vous êtes la première personne à qui j'aie eu l'honneur d'offrir mes services.

Digitized by Google

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi sans beaucoup m'informer de vous. Votre physionomie, votre façon de penser et de vous exprimer, un certain air au-dessus de votre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me suis point trompée, et je suis fort satisfaite de vous avoir.

ÉRASTE.

Madame, l'envie de vous contenter et de mériter vos bontés m'aura sans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zèle par la personne qui le mérite le mieux!

LUCINDE.

Ce n'est point un compliment que je vous demande; je veux connaître votre famille, et non pas votre esprit; je sais que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui sont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état? Car il me semble que vous n'avez point été élevé pour servir. On ne voit point de gens de votre sorte agir avec cette liberté, cette aisance qu'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des sentimens qui ne se trouvent guère que dans des personnes bien nées, et dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

Digitized by Google

ÉRASTE, à part.

Que cet examen est rude à soutenir! (*Haut.*) Madame, mes parens ne sont pourtant pas riches; mais ils coulent des jours paisibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune est trop bornée pour inspirer de vains désirs, où les désirs sont trop modérés pour souhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc? Voilà l'état du vrai sage. Pourquoi les avez-vous quittés? Je vous crois trop raisonnable pour vous soupçonner de vous être brouillé avec eux... Vous serait-il arrivé quelque affaire? Auriez-vous des raisons pour vous cacher?.... Vous me paraissez embarrassé. Rassurez-vous, je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi, l'amour n'aurait-il point de part à tout ceci?

ÉRASTE.

L'amour, Madame? Quoi! vous pourriez penser.....

LUCINDE, bas.

Quelle agitation! Lisette a raison, il l'aime. (*Haut.*) Je ne suis point si sévère, et je sais qu'à votre âge on peut, sans crime, avoir une inclination. Je crois même m'être aperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous est pas indifférent. Oui, L'Orange, vous aimez, con-

Digitized by Google

venez-en. (*Bas.*) C'est pourtant dommage; car, en vérité, Lisette ne le vaut pas.

ÉRASTE.

Hélas! Madame, il n'est que trop vrai qu'on n'est pas maître de son cœur; mais je mourrais plutôt que de sortir du respect que je vous dois.

LUCINDE, bas.

Il a peur de m'offenser en aimant ma femme-de-chambre. Hélas! il s'offense lui-même. (*Haut.*) Puisque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avoue que vous êtes à plaindre; car enfin, avez-vous bien réfléchi sur l'objet et aux suites de votre passion?

ÉRASTE, bas.

Je n'en doute plus, elle sait que je l'aime.

LUCINDE.

C'est parce que je vous connais de la raison, que je veux que vous en fassiez usage. Répondez-moi, L'Orange, c'est chez moi que vous aimez?

ÉRASTE.

Oui, Madame; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire désirer de savoir ce qui se passe dans mon cœur? Mais que dis-je? Vous ne l'ignorez pas, et vous ne voulez m'arracher l'aveu de ma

Digitized by Google

témérité, que pour m'en punir avec la dernière rigueur.

LUCINDE, bas.

L'aveu de sa témérité! L'amour le met hors de lui-même. (*Haut.*) Non, je ne veux pas vous en punir, mais vous tirer de votre aveuglement, s'il est possible.

ÉRASTE.

Ah! Madame, puisque vous êtes instruite de mon secret, soyez-le aussi de ma résolution. Oui, quoi qu'il en puisse arriver, j'adorerai toute ma vie le charmant objet....

LUCINDE.

Cela est un peu fort. De l'adoration! Le charmant objet! Mais on doit pardonner ce langage à l'amant prévenu.

ÉRASTE.

L'amour ne m'aveugle point, Madame, mes expressions sont beaucoup au-dessous de ma pensée; et la beauté, l'esprit et le cœur de celle que j'adore sont infiniment au-dessus de l'un et de l'autre; c'est une justice que vous lui rendriez vous-même, si l'éloge ne vous fesait pas rougir.

LUCINDE.

Oh! c'en est trop. Quoi! L'Orange, songez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impolitesse?

Digitized by Google

ÉRASTE.

Moi, Madame?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a besoin d'un prompt remède, puisqu'il vous fait tourner l'esprit. Soyez tranquille, j'approuve votre passion, puisque vous le voulez, et dès demain vous serez heureux.

ÉRASTE.

Madame, je le vois, l'ironie est le parti que vous prenez. Je ne suis pas digne, en effet, de votre colère; mais sans votre ordre je ne serais pas coupable.

LUCINDE, bas.

Il traite cette affaire on ne peut plus sérieusement. (*Haut.*) L'Orange, je sais les dispositions de votre maîtresse, et vous pouvez compter qu'en recevant votre main, son sort sera, pour le moins, aussi heureux que le vôtre.

ÉRASTE, bas.

Elle m'aime! Elle sait donc qui je suis! (*Haut.*) Ah! Madame, est-il quelque mortel qui se soit jamais trouvé dans une situation plus heureuse et plus charmante? Vous approuvez ma tendresse, vous souffrez que je vous consacre une vie que je jure de passer à vos pieds.

(Il se met à genoux.)

Digitized by Google

LUCINDE.

Vous poussez trop loin la reconnaissance. L'Orange, et c'est sans doute encore une suite du dérangement où vous jette votre amour. Levez-vous, et allez trouver Lisette de ma part.

ÉRASTE.

Que lui dirai-je, Madame?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictasse les choses que vous avez à lui dire? Arrangez-vous avec elle.

ÉRASTE.

Mais, Madame, elle est donc dans votre confidence?

LUCINDE.

Non vraiment; c'est moi qui ai l'honneur d'être dans la sienne. (*Bas.*) Il est absolument dérangé! Il me fait pitié. (*Haut.*) Dites-lui donc, puisqu'il faut que ce soit moi qui vous instruise, que je consens à son mariage avec vous, et que je me charge même de sa dot.

ÉRASTE.

Son mariage avec moi, Madame? Il n'en a jamais été question.

LUCINDE.

Oh! je m'impatiente, à la fin. Quoi donc?

Digitized by Google

Vous aimez une fille chez moi, sans qu'il soit question de mariage ?

ÉRASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE, à part.

Ciel ! qu'entends-je ? il aime ici, et ce n'est point Lisette.

ÉRASTE, à part.

Elle me parlait de Lisette !

LUCINDE.

Vous m'en imposez, L'Orange. Lisette n'est point fille à m'avancer des faussetés ; et puisque vous osez aimer chez moi, il n'y a quelle et le mariage qui puissent justifier votre hardiesse. Pesez bien sur ce que je vous dis, et laissez-moi seule.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE.

Sortez, vous dis-je.

ÉRASTE.

Je suis perdu !

SCÈNE XIII.

LUCINDE, seule.

Je crains d'avoir approfondi ce que je vou-

Digitized by Google

drais ignorer. L'Orange, que je trouvais si poli, si spirituel, pour un domestique, n'est autre chose qu'un amant déguisé. Quelle témérité ! Mais il est jeune, et ce n'est que folie. Il n'a pas senti les conséquences de sa démarche. C'est quelque étourdi, quelque jeune homme de famille, à qui les romans auront gâté l'esprit. Il en fait lui-même ; il n'en faut pas davantage pour tenter des aventures. Je dois pourtant lui rendre justice ; sa passion n'a paru qu'à titre de zèle et du respect le plus soumis. Mais, n'importe ; malgré tout cela, je vais le renvoyer tout à l'heure. Mais, voici Mondor.

SCÈNE XIV.

MONDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

Hé bien ! Monsieur, aurons-nous des vers?

MONDOR.

Oh ! je vous en réponds, et de bons !

LUCINDE.

Je n'en doute point, si vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh ! pour cela je ne suis pas si dupe ; j'aime beaucoup mieux les acheter tout faits, cela est plus commode. J'en ai commandé dix mille au bon feseur ; vous les aurez, je crois,

Digitized by Google

demain matin, car je les ai payés d'avance. Mais un soin plus important me rappelle auprès de vous : puis-je enfin, savoir comment je suis dans votre esprit et dans votre cœur ?

LUCINDE.

Comme une personne que j'estime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage ! Quand une femme dit à un homme qu'elle l'estime, c'est à peu près, comme quand un homme dit à une femme qu'il la respecte. Un peu d'amour ne vaudrait-il pas mieux que cette estime-là ?

LUCINDE.

Quoi ? vous pensez encore à cela ? J'ai cru que c'était pour badiner, que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner ! Parbleu, Madame, je défie que quelqu'un puisse vous aimer en badinant ; vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'est donc tout de bon que vous m'aimez ?

MONDOR.

Oui, Madame, et de bonne foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec sincérité. Vous savez, Monsieur, que je suis veuve.

Digitized by Google

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté, et grâces au ciel, je ne m'en ennuie pas encore.

MONDOR.

Oh! parbleu, vous serez libre avec moi plus que jamais; vous ne serez gênée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerais peut-être moi-même. Croyez-moi, Monsieur, vous êtes dans un âge où le joug de l'hymen est bien pesant. Vous vivez content, votre humeur est charmante; dès que vous seriez marié, vous deviendriez rêveur, sombre, chagrin: j'ai dans l'idée, enfin, qu'une femme vous porterait malheur.

MONDOR.

Voilà un conseil qui a tout l'air d'une audience de congé.

SCÈNE XV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, voilà une lettre qui presse.

(Elle sort.)

Digitized by Google

MONDOR.

C'est sans doute, un échantillon des vers en question... Non vraiment, c'est une lettre de mon frère. Il me donne apparemment des nouvelles de ce neveu dont je vous ai parlé, et dont je suis fort en peine. Madame....

(Voulant s'en aller.)

LUCINDE.

Non, Monsieur, lisez ici; je sais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puisque vous me le permettez...

LUCINDE.

Je souhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah!

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

MONDOR.

Éraste, mon neveu, est à Paris depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah! je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il était mort, ou dangereusement malade... Je ne vois rien là qui doive

Digitized by Google

vous affliger; il est peut-être à Paris, et ne peut vous trouver, faute de savoir votre nom : car vous en avez changé, sans beaucoup de raison, ce me semble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raison! Quand on s'est battu, qu'on a tué son homme, et que l'affaire n'est pas encore accommodée...

LUCINDE.

Mais votre neveu était-il seul? n'avait-il personne avec lui?

MONDOR.

Il est parti, à ce qu'on m'écrit, avec un domestique nommé Frontin.

LUCINDE, bas.

Ah! qu'entends-je? (*Haut.*) Frontin vient souvent ici; il est des amis de l'Orange, et l'un ou l'autre vous en donnera peut-être des nouvelles. Lisette!

SCÈNE XVI.

LUCINDE, MONDOR, LISETTE.

LISETTE.

MADAME.

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin, il peut rendre

Digitized by Google

à Monsieur un grand service, duquel il sera récompensé : et que L'Orange vienne ici sur-le-champ. Rassurez-vous, Monsieur, vous apprendrez bientôt ce qu'est devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas! Madame, que me servirait de le retrouver? Vous le dirai-je? Il est perdu pour moi, après l'indigne action par laquelle il vient de déshonorer, lui et toute sa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il donc fait? expliquez-vous, de grâce.

MONDOR.

Son père me marque qu'il a appris, et cela par des gens qui l'ont vu en cet état, qu'Éraste est au service d'une dame.

LUCINDE, à part.

Ah! ciel! Éraste est chez moi.

MONDOR.

Je vous suis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connais votre bon cœur. Jugez de ma douleur; vous m'en voyez pénétré. Se faire laquais! un enfant de famille! un fils unique!

Digitized by Google

LUCINDE.

Écoutez, il me vient une idée : peut-être est-il amoureux de la personne qu'il sert ?

MONDOR.

Parbleu ! que ne se donne-t-il pour ce qu'il est ? Si elle le refusait, elle serait bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il était bien fait ; qu'il avait de l'esprit ?

MONDOR.

Oh ! de l'esprit, il n'en a que trop ! Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il passait son tems ? à faire des romans. La belle occupation !

LUCINDE.

Des romans ? Mais cela amuse.

MONDOR.

Oui, Madame, des romans, et de plus des vers ! Des vers et des romans ? N'y a-t-il pas là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée ? Il ne lui manquerait plus que de faire des comédies, pour être tout-à-fait joli garçon !

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ÉRASTE.

ÉRASTE.

MADAME, je me rends à vos ordres.

LUCINDE.

L'Orange, Monsieur se trouve dans un grand embarras. Il ne sait ce que peut être devenu un neveu qu'il attendait ; vous pouvez l'avoir connu, puisque vous êtes de Lyon; il se nomme Éraste.

ÉRASTE, à part.

Qu'entends-je ! Mondor est mon oncle. Ah ! que vais-je devenir ?

LUCINDE, bas.

Quelle situation ! J e la partage : le pauvre garçon !

MONDOR, à Lucinde.

Il paraît surpris; il faut qu'il sache où est Éraste.

LUCINDE, à Mondor.

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

MONDOR.

Viens-ça, coquin.... Non, non... Rassure-

Digitized by Google

toi, mon ami. Je ne t'accuse point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connais donc?

ÉRASTE.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Et tu sais, sans doute, la belle équipée qu'il a faite, ce fripon-là?

ÉRASTE.

Je sais, Monsieur ce que vous voulez dire; mais ne l'accablez pas de votre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a commise, une punition plus sévère que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il est méprisé de celle qu'il adore; que faut-il de plus à votre vengeance?

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil; il s'intéresse furieusement pour mon neveu. Et bien, fais en sorte qu'il paraisse à mes yeux d'une façon que je puisse le reconnaître sans rougir. Tu sais où il est?

ÉRASTE.

Non, Monsieur, je l'ignore. (*A part.*) Ah! si j'allais être découvert devant Lucinde, que deviendrais-je?

MONDOR.

Mais puisque tu sais qu'il est chez une

Digitized by Google

dame.... Chez une dame! chez quelque coquette, sans doute?

ÉRASTE.

Ah! Monsieur, qu'osez-vous dire?

MONDOR.

Parbleu, je m'en rapporte à Madame. Une femme qui a des laquais de cette espèce...

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah! bon.

ÉRASTE.

Tout est perdu!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, à Frontin.

Si tu peux lui donner des nouvelles de ce qu'il cherche, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occasion. De quoi s'agit-il?

LISETTE.

Il te le dira lui-même. Monsieur, voilà

Digitized by Google

Frontin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(Éraste fait des signes à Frontin.)

FRONTIN, à Mondor.

Monsieur, il est bien flatteur pour moi, que mon étoile m'ait procuré l'honneur de la satisfaction de...

MONDOR, le prenant au colet.

Point de compliment; tranchons court, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Monsieur, je suis bien votre serviteur. (*Bas.*) Quelle est donc cette fortune?

MONDOR.

Où est Éraste, mon neveu? Qu'est-il devenu?

FRONTIN.

Éraste, Monsieur?.... (*A Lisette.*) Ah! traîtresse!

MONDOR.

Qu'as-tu fait de mon neveu?

FRONTIN.

L'Orange, ne saurais-tu pas où il est?

ÉRASTE, bas.

Garde-toi de me nommer.

Digitized by Google

MONDOR.

S'il ne répond, qu'on aille chez un commissaire.

FRONTIN.

L'Orange, un commissaire ?

MONDOR.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Parbleu, voilà bien des façons ! c'est moi qui suis votre neveu ; voyez si vous voulez être mon oncle ?

LUCINDE.

Le fripon !

FRONTIN.

Traiter de la sorte un neveu ! Le sang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE.

C'est un imposteur : son nom est Frontin, je le connais depuis plus de six ans.

MONDOR.

Comment, malheureux ! Tu es assez hardi pour prendre le nom d'Éraste, et tu n'es que son valet ? Qu'on aille de ce pas....

FRONTIN.

Eh ! non, Monsieur, que personne ne bouge. L'Orange, épargne-moi une indiscré-

Digitized by Google

tion; avoue toi-même que tu es Eraste, puisqu'on ne veut pas que je le sois.

ÉRASTE, se jetant aux genoux de Mondor.

Eh bien! Monsieur, vous voyez ce neveu, qui ne doit plus vous sembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraste! lui?

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête.

LUCINDE, à Éraste.

Eh! par où ai-je mérité, Monsieur, une démarche aussi hardie, et aussi offensante?

ÉRASTE.

Ah! Madame, songez du moins, que je ne suis jamais sorti de ce respect auquel je m'étais voué en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire; c'est une réflexion que je fesais même il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de son étourderie; elle m'expose à des bruits que je n'ai pas mérités, et L'Orange doit pour jamais renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant

Digitized by Google

qu'il sorte sans récompense; je connais le prix des services qu'il m'a rendus, et lui tiens compte de ceux qu'il aurait voulu me rendre. Prenez eette boîte; je croirais vous offenser, si je vous payais autrement.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE.

Prenez-là, vous dis-je? Adieu, L'Orange.

SCÈNE XIX.

MONDOR, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR.

On se moque de vous, mon cher neveu; mais consolez-vous, elle m'a refusé moi-même.

ÉRASTE.

Que vois-je! son portrait?

MONDOR.

Son portrait! ah! fripon! Que je le voie... Oui, ma foi. Tu es trop heureux. Donne-le moi, tu vas avoir l'original.

ÉRASTE.

Quoi! vous croyez?... Elle se sera peut-être trompée.

Digitized by Google

MONDOR.

Cours vite après elle. Mais va changer d'habit auparavant ; elle a congédié L'Orange, et c'est Éraste qu'elle demande.

ÉRASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait ?

FRONTIN.

Adieu, fidèle Lisette.

LISETTE.

Tu es encore bienheureux, faquin, que je ne t'aie trompé qu'en herbe.

FRONTIN.

Va, je te défie de me tromper autrement.

FIN DE L'AMANT AUTEUR ET VALET.

Digitized by Google

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR DELISLE,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens Italiens, en 1721.

Digitized by Google

NOTICE

SUR DELISLE.

Louis-François Delisle de la Drevetière, issu d'une famille noble du Périgord, naquit à Suze-la-Rousse, près de Pierrelate en Dauphiné, et vint faire ses études à Paris, où il fit ensuite un cours de droit. L'amour du plaisir et le goût des lettres le détournèrent bientôt de l'étude des lois. Son père ne pouvant lui payer de pension à Paris, il se vit obligé de vivre de ses talens littéraires, et travailla pour le théâtre Italien où l'on ne jouait encore que des farces grossières. Delisle fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, le Molière du théâtre Italien, en ce qu'il fut le premier qui y donna des comédies régulières. La première pièce par laquelle il y débuta, fut *Arlequin Sauvage*. L'année suivante, il donna *Timon le Misantrope* qui eut un grand succès, et après cela *Arlequin au banquet des sept Sages*. Cette pièce fut suivie du *Banquet ridicule*.

En 1725, il fit paraître une comédie du *Faucon* tirée de Boccace. Il fit jouer en outre diverses autres pièces, dont voici les titres :

Digitized by Google

Le Berger d'Amphryse, *le Valet auteur*, *Arlequin astrologue*, *Arlequin grand Mogol*, etc.

Il a aussi publié un poëme qui a pour titre, *Essai sur l'amour-propre*, 1738; *la Découverte des longitudes* in-12, et quelques pièces de vers qui ont été recueillies en un seul volume il y a bien long-tems, et dont on ne se souvient plus aujourd'hui, quoiqu'il s'y trouve des vers heureux et de bonnes tirades. Il faut dire aussi qu'i se hasarda, en 1732, de faire jouer une tragédie intitulée *Danaüs*, qui n'eut aucun succès et n'en méritait point. S'il est reconnu qu'il est impossible aux plus grands auteurs comiques de faire une bonne tragédie, à plus forte raison à ceux du 3e ordre.

Delisle, né avec un caractère fier, taciturne et rêveur, qui n'admettait point les conseils de la critique, avait beaucoup de peine à s'abaisser même auprès des grands : il y avait, disait-il, « trop à souffrir dans leurs antichambres. » Aussi ne fit-il jamais fortune, et après avoir vécu dans la misère, il mourut, en novembre 1756, dans un âge avancé.

Sa comédie d'*Arlequin Sauvage* serait encore revue aujourd'hui avec plaisir au théâtre. *Timon le Misantrope* est pris d'une comédie en un acte et en vers d'un nommé

Digitized by Google

Brécourt, et jouée en 1684. L'auteur, comédien fameux alors, fit des efforts si extraordinaires pour en faire valoir le principal rôle, qu'il se rompit une veine, accident par suite duquel il mourut.

Il y a dans ces deux pièces des scènes ingénieuses et amusantes, et elles plaisent beaucoup à la lecture, ce que l'on n'avait pu dire auparavant d'aucune des pièces jouées au théâtre Italien, et ce qu'on n'a pas souvent dit des pièces mêmes qui y ont été jouées depuis, quoique Marivaux, Moissy, Voisenon, Favart, et autres auteurs y aient fait jouer leurs meilleurs ouvrages. Telle fut la célébrité d'*Arlequin Sauvage* pendant long-tems, que lorsque Voltaire annonça en société qu'il allait donner dans Alzire la peinture du contraste des mœurs américaines avec celles de l'Europe, quelqu'un lui répondit assez impertinemment: » Je vois d'ici que c'est Arlequin Sauvage,» mot que le grand tragique n'oublia jamais. La Harpe s'est animé à décrier ces deux pièces de Delisle, auxquelles il a supposé une importance philosophique et politique qu'elles sont loin d'avoir. « Quand on nous amène de si loin des docteurs » *sauvages*, dit-il, pour réformer notre civi- » lisation, il ne faut pas du moins que leur » pure nature soit aussi inconséquente que

Digitized by Google

» notre philosophie, qui n'est que la nature
» perverse. » Il serait presque tenté d'attribuer notre révolution à ces deux pièces. C'est bien leur faire de l'honneur, et certes le pauvre Delisle n'avait pas des intentions aussi séditieuses.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LÉLIO, amant de Flaminia.
MARIO, autre amant de Flaminia.
PANTALON, père de Flaminia.
FLAMINIA, amante de Lelio.
VIOLETTE, suivante de Flaminia.
ARLEQUIN, sauvage.
SCAPIN, valet de Lelio.
UN MARCHAND.
UN PASSANT.
L'HYMEN.
L'AMOUR.
TROUPE D'AMOURS
TROUPE DE PLAISIRS.
TROUPE D'ARCHERS.

La scène est à Marseille.

Digitized by Google

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

As-tu tout préparé pour mon départ?

SCAPIN.

La felouque est arrêtée, et vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me trouve pas dans Marseille : tous les moments que je passe loin de Flaminia, me semblent des siècles; et je me livrerais avec plaisir à la fureur des tempêtes, si elles me poussaient vers cette belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laissons-là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode; l'expérience que nous

Digitized by Google

en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

LELIO.

Il est vrai que sa frayeur était grande ; et, si j'avais pu rire dans le péril où nous étions, je me serais diverti de sa colère et des injures qu'il me disait à cause du danger où je l'avais exposé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embarrasser ; dès que le vaisseau fut échoué, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jetta à la nage et fut le premier hors de danger, sans s'embarrasser de ceux qu'il y laissait.

LELIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé ?

SCAPIN.

Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, et vous ririez de son étonnement.

LELIO.

Je l'imagine assez ; c'est pour m'en ménager le plaisir que j'ai défendu de l'instruire de nos coutumes. La vivacité de son esprit, qui brillait dans l'ingénuité de ses réponses, me fit naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je veux voir en lui la

Digitized by Google

nature toute simple opposée parmi nous aux Lois, aux Arts et aux Sciences ; le constraste sans doute sera singulier.

SCAPIN.

Des plus singuliers.

LELIO.

Va tout préparer pour demain, je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCÈNE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

Je commence à croire sérieusement que les mariages sont écrits dans le ciel, et qu'ils s'accomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette ville, que je l'aime. Je parle, et son père me l'accorde : voilà mener les choses de bon pied, Mais que vois-je ! N'est-ce pas Lelio ? Oui, c'est lui-même. Seigneur Lelio ?

LELIO.

Ah ! mon cher ami, est-ce vous ?

MARIO.

Je suis charmé de vous voir ; personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi.

Digitized by Google

Pardonnez à mon empressement ; votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit en Espagne ?

LELIO.

J'y devais tout perdre ; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avais de plus précieux, et ce que j'y ai perdu n'est pas considérable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvait le plus me flatter, et je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle aventure êtes-vous dans cette ville ?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimais avant mon voyage, le père me l'avait accordée, et nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche succession. Comme je trouvai les choses en règle, j'eus bientôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne. Après en avoir ramassé les débris, et donné ordre à quelques affaires, je me suis embarqué sur un vaisseau de cette ville, pour passer d'ici en Italie.

MARIO.

Je suis charmé de tout ce que vous me

Digitized by Google

dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je suis amoureux aussi, et que je vais me marier.

LELIO.

Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

MARIO.

La personne est aimable, riche, et d'un bon caractère.

LELIO.

C'est tout ce que l'on peut souhaiter. Est-elle de cette ville ?

MARIO.

Non, elle est Italienne ; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appelé ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent : elle m'a plu, je l'ai dit au père, il me l'accorde ; voilà en deux mots toute mon histoire.

LELIO.

Je souhaite que la possession de cette charmante personne, et le tems que vous aurez de vous mieux connaître, ne fassent qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'espère d'être heureux avec elle. Mais

Digitized by Google

vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma noce.

LELIO.

Je m'y convierais moi-même si je pouvais. Vous aimez, et vous connaissez l'inquiétude des amans, lorsqu'ils sont éloignés de ce qu'ils aiment; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette ville, auxquelles il faut que je donne ordre, et je pars demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je suis fâché de ne pouvoir vous arrêter, mais il faut vous laisser libre. Adieu.

SCÈNE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Allons ; mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les sottes gens que ceux de ce pays ! les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils lèvent la tête comme des autruches ; on les traîne dans des cages, on leur donne à boire

Digitized by Google

et à manger, on les met au lit, on les en retire; enfin on dirait qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

LELIO.

Le voilà dans les réflexions: il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! te voilà! Bonjour, mon ami.

LELIO.

A quoi penses-tu donc?

ARLEQUIN.

Je pense que voici un mauvais pays, et, si tu m'en crois, nous le quitterons bien vite.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des sauvages insolens qui commandent aux autres, et s'en font servir; et que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, et font le métier des bêtes: je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO.

Tu loueras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je ne sais : mais vous me paraissez de sots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Écoute : tu n'es plus parmi des sauvages qui ne suivent que la nature brute et grossière, mais parmi des nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des nations civilisées ?

LELIO.

Ce sont des hommes qui vivent sous des lois.

ARLEQUIN.

Sous des lois ! Et quels sauvages sont ces gens-là ?

LELIO.

Ce ne sont pas des sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, et rendre les hommes sages et honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naissez donc fous et coquins dans ce pays ?

LELIO.

Pourquoi le penses-tu ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de lois pour être sages et honnêtes gens, vous êtes fous et coquins naturellement : cela est clair.

LELIO.

Bon ! nous naissons avec nos défauts comme tous les hommes ; la raison seule soutenue d'une bonne éducation peut les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison ?

LELIO.

Belle demande ! sans doute.

ARLEQUIN.

Et comment est faite votre raison ?

LELIO.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux savoir ce que c'est que votre raison.

LELIO.

C'est une lumière naturelle qui nous fait connaître le bien et le mal, et qui nous apprend à faire le bien et à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh mort-non de ma vie ! votre raison est faite comme la nôtre.

Digitized by Google

LELIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais, puisque vous avez de la raison, pourquoi avez-vous besoin de lois? car, si la raison apprend à faire le bien et à fuir le mal, cela suffit, il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en sais pas assez pour comprendre l'utilité des lois: elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous et pour nos frères; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose, nous l'accompagnons de complimens et de politesses qui donnent un nouveau prix à la chose.

ARLEQUIN.

Cela est drôle. Faites-moi un peu un compliment, afin que je sache ce que c'est.

LELIO.

Supposons que je te veuille donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire grossièrement: Arlequin, viens dîner avec moi; je te salue poliment, et je te dis: mon cher Arlequin, je vous pri

Digitized by Google

très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah! la drôle de chose qu'un compliment!

LELIO.

Vous ne serez pas traité aussi bien que vous le méritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien: ôte-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrais bien vous faire meilleure chère.

ARLEQUIN.

Eh bien! fais-la moi meilleure, et laisse tout ce discours inutile.

LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chère; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, et que mon estime pour toi est si forte, que je ne trouve rien d'assez bon pour toi.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand? Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasses bonne chère, quoi-

Digitized by Google

qu'à te parler franchement, j'aurais bien autant aimé que tu m'eusses dit sans façon que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'est-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains et charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autrui.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

ARLEQUIN.

Cela est excellent.

LELIO.

A protéger l'innocence, à punir les vices C'est par elle que dans ce pays on trouve à la porte tout ce dont on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à par-

Digitized by Google

er, et sur-le-champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

ARLEQUIN.

Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chère, et je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les lois vous rendent meilleurs et plus heureux que nous; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton pays; pardonne à mon ignorance: tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvais pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

LELIO.

Je le sais. Retourne au logis: je te dirai le reste une autrefois.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, seul.

Ce pays-ci est original ! Qui diable aurait jamais deviné qu'il y eût des hommes dans le monde qui eussent besoin de lois pour devenir bons ?

Digitized by Google

SCÈNE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Que dites-vous de ce pays-ci, ma fille ?

FLAMINIA.

Qu'il est charmant, mon père !

PANTALON.

Aimeriez-vous à y rester ?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon père.

PANTALON.

Eh bien, vous y resterez : notre hôte, le seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, et je vous ai promise.

FLAMINIA.

Ciel! que m'apprenez-vous ? Et Lélio ?

PANTALON.

Il le faut oublier ; il a perdu son bien par un naufrage, et son état ne vous permet plus de penser à lui, ni lui à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe son état, s'il m'aime tou-

Digitized by Google

jours, et s'il est toujours aimable? il peut avoir perdu son bien, mais son mérite lui reste.

PANTALON.

C'est perdre son mérite que de perdre son bien.

FLAMINIA.

Oui, pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise fortune, pour lui rendre par celles de l'amour ce que la tempête lui a ravi.

PANTALON.

Consultez moins votre cœur que votre raison; ce n'est que d'elle que vous avez besoin aujourd'hui.

FLAMINIA.

Mon cœur et ma raison sont d'accord.

(Arlequin pendant cette scène se promène sur le théâtre, et va donner dans le nez de Pantalon.)

ARLEQUIN.

Oh! le plaisant animal! je n'en ai jamais vu comme celui-là. Ah, ah, ah, la ridicule figure!

PANTALON.

Qui est cet impertinent?

ARLEQUIN, à Flaminia.

Dis-moi comment appelles-tu cette bête-là?

Digitized by Google

FLAMINIA.

Vous êtes un insolent. C'est un homme respectable, qui vous fera rouer de coups si vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Lui, un homme? ah, ah, ah, la drôle de figure! Dis-moi, Barbette, de quelle diable d'espèce es-tu donc? car je n'ai jamais vu d'hommes, ni de bêtes, faits comme toi.

PANTALON.

Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

ARLEQUIN.

Quels diables de gens sont donc ceux-ci? ils se fâchent de tout. (*Haut.*) Je t'appelle barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monsieur; ne voyez-vous pas que c'est un pauvre innocent?

ARLEQUIN.

Elle est bonne, celle-là; elle sait apparemment mieux les lois que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'esprit troublé.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Vous en avez menti ; je suis un homme sage, un ignorant, à la vérité, un âne, une bête, un sauvage qui ne connaît point de lois ; mais d'ailleurs un très-galant homme, plein d'esprit et de mérite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

Un hommo savio, de spirito, un ignorante, un asino, una bestia, ma par nome de grand merito. Ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Il y a quelque chose de singulier en lui. Écoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Moi, je suis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne savent pas un mot des lois, mais qui sont bons naturellement. Ah, ah ! nous n'avons pas besoin de leçons, nous autres, pour connaître nos devoirs, nous sommes si innocens, que la raison seule nous suffit.

FLAMINIA.

Si cela est, vous en savez beaucoup : mais comment êtes-vous venu ici ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je suis venu dans un canot long, long... pouf, il était long comme le diable; nous y étions moi et puis le capitaine, et puis trois autres nations que l'on appelle les matelots, les soldats et les officiers.

FLAMINIA.

Sa simplicité est extrême, c'est un sauvage, comme il le dit, qui ne sait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela pas un mot; tout ce que je sais, c'est que vous naissez fous et coquins, mais que les lois vous rendent sages et honnêtes gens. C'est le capitaine qui me l'a appris; il les sait bien lui, les lois. Les sais-tu bien aussi toi?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur fait plaisir?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette grasse-là les sait mieux que toi?

Digitized by Google

FLAMINIA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle est bonne, et qu'elle n'a pas voulu que tu me fisses du mal. Dis-moi, je la trouve jolie, crois-tu qu'elle m'aime ?

FLAMINIA.

Elle vous aimera si elle vous trouve aimable : essayez. (*A part.*) Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle est appétissante. Je vous trouve bien aimable, et je n'ai jamais vu de fille qui m'ait plu davantage, en vérité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur.

ARLEQUIN.

Je ne suis point Monsieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin, que ce nom est joli !

ARLEQUIN.

Oui. Et le vôtre, est-il aussi joli que vous? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Violette! le charmant petit nom! il vous convient bien; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment? cela est dit avec esprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les sauvages parlaient toujours par métaphore.

FLAMINIA.

Il est fort joli.

ARLEQUIN, à Violette.

Vous entendez bien? cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous?

VIOLETTE.

Très-joli.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc? car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas si facilement dans ce pays : il faut bien d'autres choses.

ARLEQUIN.

Eh que faut-il de plus? Vous verrez que c'est encore là un tour des lois que je n'entends pas : foin de mon ignorance. Écoutez,

Digitized by Google

je ne sais qu'aimer; s'il faut quelqu'autre chose pour se rendre aimable, apprenez-le moi, et je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

ARLEQUIN.

Pour des caresses, je sais ce que c'est, et je vous en ferai tant que vous voudrez; quant aux jolies choses, je ne le sais pas en vérité; mais commençons toujours par les caresses, en attendant que j'aie appris le reste.

VIOLETTE.

Non pas cela, il faut au contraire commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa maîtresse et d'obtenir d'elle la permission de lui faire des caresses.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses, je ne les sais pas; apprenez-les moi, et je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'est point à moi à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc?

Digitized by Google

FLAMINIA.

La voilà bien embarrassée ! Écoutez : dire de jolies choses, c'est louer la beauté de sa maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ses vœux et la sincérité de l'amour que l'on sent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi ! nous disons donc de jolies choses lorsque nous sommes dans nos bois ? Peste de ma bêtise ! Écoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux sont comme le soleil et la lune lorsqu'ils se lèvent, votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, et votre visage une plaine charmante où l'on voit naître des fleurs de tous les côtés. Eh bien ! cela n'est-il pas joli ?

VIOLETTE.

Pas trop : je serais horrible, si j'étais faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le soleil et la lune, un nez comme une montagne ! fi, je ferais peur !

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau ?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne sais qu'y faire, je n'en sais pas davantage. Tenez, cela me brouille : donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choses que je ne sais pas, et en attendant, fesons l'amour comme on le fait dans les bois : aimons-nous à la sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raison, Violette; tu dois faire l'amour à sa manière, jusqu'à ce qu'il sache la tienne.

ARLEQUIN.

Oui, car ma manière est facile ; on la sait celle-là, sans l'avoir apprise. Allons : dans mon pays, on présente une allumette aux filles, si elles la soufflent, c'est une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette méthode vaut bien celle de ce pays, elle abrége tous les discours inutiles.

(Il allume une allumette.)

PANTALON.

Que dis-tu de la conquête de Violette ?

Digitized by Google

FLAMINIA.

Elle n'est pas brillante, mais elle est plus assurée que la plupart de celles dont nos beautés se flattent.

ARLEQUIN, avec l'allumette.

Voici une cérémonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. (*Il présente l'allumette, Violette la souffle.*) Ah ! quel plaisir ! Allons, ne perdons point de tems ; il ne s'agit plus de complimens ici : venez, ma belle.

(Il l'emporte dans ses bras.)

VIOLETTE.

Ah ! ah ! Monsieur, au secours !

PANTALON.

Tout beau, Arlequin, ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes-tu cette fille ?

PANTALON.

Parce que la violence n'est pas permise.

ARLEQUIN.

Je ne lui fais pas violence, elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie,

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Bon, elles font toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas si vite dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me fait ? Ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage ?

FLAMINIA.

Oui, mais non pas pour l'allumette, cela ferait tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ? N'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne ?

FLAMINIA.

Non, cela est défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des fous de défendre ce qui fait plaisir.

FLAMINIA.

Écoute : si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette maison ?

ARLEQUIN.

Oui.

Digitized by Google

FLAMINIA.

C'est-là que Violette et moi nous demeurons ; viens nous y voir, et nous t'apprendrons à faire l'amour à la manière du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à présent ; tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas à présent ?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point, moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois ; mais Violette en a, et tu dois avoir de la complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela est-il joli d'avoir de la complaisance ?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires ; mais faites vite, car je suis pressé.

Digitized by Google

VIOLETTE.

Adieu, Arlequin.

(Elle sort avec Flaminia et Pantalon.)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

Monsieur, voulez-vous acheter quelque chose ?

ARLEQUIN.

Eh ?

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandise ? Voyez.

(Il déploye sa boutique.)

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela ?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

ARLEQUIN.

Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras ?

LE MARCHAND.

Avec joie, je ne demande pas mieux.

Digitized by Google

ARLEQUIN, à part.

Le capitaine a raison, il ne ment pas d'un mot. (*Haut.*) Et tu vas donc par le pays porter ces choses, pour chercher des gens qui les prennent?

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens! les bonnes gens! et la belle chose que les lois!

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monsieur, ce qui vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me passe: (*Il regarde avec beaucoup de jeu, il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme véritable.*) Ah! qu'est-ce que cela? une femme! qu'elle est petite!

LE MARCHAND.

Elle est jolie, n'est-ce pas?

ARLEQUIN, la caresse.

Petite amour! quelle est gentille! Mais comment diable l'a-t-on pu faire tenir là?

LE MARCHAND.

Ah! ah! vous vous divertissez.

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir

Digitized by Google

de si petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

LE MARCHAND, lui montrant un pinceau.

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Et comment nommes-tu cela ?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! la plaisante chose, et les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique les hommes! Ah! ma foi ce pays est original en toute chose. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau ?

LE MARCHAND.

Moi ?

ARLEQUIN.

Toi.

LE MARCHAND.

Moi! si l'on m'a fait avec un pinceau ? ah, ah, ah, ah. Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon! je suis d'un pays d'ignorans, ignorantissimes, où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sauraient faire d'autres sans femmes,

Digitized by Google

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance : nous en savons bien davantage ici comme vous voyez,

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaisir.

LE MARCHAND.

Eh bien ! prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant mieux : un marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un marchand ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise de savoir le nom d'un bon homme. Donne. Voilà une bonté sans

Digitized by Google

exemple : le capitaine est trop aimable de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

(Il prend tout.)

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner ?

ARLEQUIN.

Moi! je n'ai rien à te donner, et j'en suis bien fâché, car je suis naturellement bon, quoique je ne sache pas les lois.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas là mon compte ; il me faut cinq cents francs.

ARLEQUIN.

Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sais seulement ce que c'est.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandise.

ARLEQUIN.

Bon ! tu veux rire ?

LE MARCHAND.

Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Et à qui ?

LE MARCHAND.

Au juge.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Quel animal est-ce que cela ?

LE MARCHAND.

C'est un honnête homme qui fait exécuter les lois, pendre ceux qui y manquent : entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Ainsi, si tu manquais à la loi, il te ferait pendre ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il ferait fort bien : à ce que je vois, la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait être bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, je ne ris pas ; payez-moi, ou rendez-moi ma marchandise.

ARLEQUIN.

Je meurs si j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs : quel diable de galimatias est-ce-là ?

LE MARCHAND.

Ah ! que de raisons !

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu ? tu m'es venu offrir

Digitized by Google

ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire plaisir; et à présent tu te mets en colère contre moi? fi, cela est vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon; et, si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je....

ARLEQUIN.

Holà, ho! Si tu ne t'en vas bien vite, je t'assommerai.

LE MARCHAND.

Comment, est-ce ainsi que l'on paie les gens? au voleur. (*Il se jette sur Arlequin, qui le charge.*) Au secours, miséricorde!

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.

(Il lève le sabre, et le marchand abandonne sa perruque en fuyant.)

LE MARCHAND.

Ah, mon Dieu! me voilà ruiné.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, seul.

Oh! ho! Qu'est-ce donc que cela? cette chevelure n'est point naturelle.... Comment diable, à ce que je vois, les gens d'ici ne sont

Digitized by Google

point tels qu'ils paraissent, et tout est emprunté chez eux, la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons chez le capitaine, pour savoir de lui ce que c'est que tout cela.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, troupe d'ARCHERS, LE MARCHAND.

ARLEQUIN.

Le capitaine m'a dit que les gens de ce pays étaient bons, et je les trouve tous méchans comme des diables ; cela viendrait-il de mon ignorance ?

UN ARCHER.

Voilà un homme qui ressemble assez à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bonjour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bonjour. (*Il tourne autour d'eux, les regarde, et dit à part*) : Voilà des sauvages de mauvaise mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous pas vu passer un marchand ?

ARLEQUIN.

Qui portait de la marchandise pour attrapper les passans ?

Digitized by Google

L'ARCHER.

Cela peut bien être.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme?

L'ARCHER.

Justement.

ARLEQUIN.

Ah, ah! je l'ai vu : il m'a joué un tour de diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin?

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable, mais il l'a bien payé; car je n'aime pas qu'on se moque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raison : voyez si ce n'est pas un fripon; il nous a dit que vous lui aviez pris sa marchandise, et que vous n'avez pas voulu la lui payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit?

L'ARCHER.

Oui.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise, il vous a dit la vérité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu?

Digitized by Google

L'ARCHER.

Oui, il nous a rendu compte du tout fort actement.

ARLEQUIN.

Cela me surprend, je ne lui croyais pas nt de bonne foi. Ce coquin m'est venu ofir sa marchandise : il m'a tant prié de la endre que je l'ai prise pour lui faire plaisir. près cela, ce bélitre voulait que je lui donasse des francs; si j'en avais eu, je lui en rais donné de bon cœur; mais je ne sais pas ême ce que c'est. Il s'est fâché, parce que n'avais pas des francs à lui donner, et il oulait que je lui rendisse sa marchandise : la m'a mis en colère, parce que je voyais u'il se moquait de moi? aussi je lui ai onné tant de coups de bâton, que je l'aurais assommé, s'il n'avait pas pris la fuite.

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh ! le voilà : écoute, bélitre, n'est-il pas rai que tu es venu m'offrir ta marchandise?

LE MARCHAND.

Oui : que voulez-vous dire? Messieurs, 'est-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai prise?

Digitized by Google

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Qu'après cela tu voulais que je te donnasse des francs, ou que je te rendisse ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément : j'en voulais cinq cents francs, et c'était son prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avais point de francs ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne t'es-tu pas fâché parce que je n'avais pas des francs, et que je ne voulais pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément que je me suis fâché, n'avais-je pas raison ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Mes eurs, ne t'ai-je pas donné, à la place des cinq cents francs, cinq cents coups de bâton ?

Digitized by Google

LE MARCHAND.

Si je l'avais oublié, mes épaules m'en fe-
aient bien souvenir ?

ARLEQUIN.

Eh bien, vous voyez que je ne mens pas
l'un mot, je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons.

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Mes-
ieurs, que sa propre confession.

L'ARCHER.

Nous sommes suffisamment instruits, et
'on vous rendra justice.

ARLEQUIN, à l'archer.

Écoutez ; ce fripon ne sait la loi qu'à moitié ;
avez-vous ce que je veux faire ?

L'ARCHER.

Que voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le juge, pour lui
aire donner encore une leçon des lois.

L'ARCHER.

Vous avez raison, venez avec nous, nous
llons vous y mener.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à présent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puissiez, car cela est nécessaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non, la chose presse, je suis amoureux d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vue, je vous irai trouver si je puis.

L'ARCHER.

Allons, monsieur le fripon, vous faites l'innocent, je vous connais, marchez.

ARLEQUIN.

Que veut donc dire cela ?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en prison.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller, moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Si tu me fâches, je prierai le juge de te donner aussi une leçon des lois!

L'ARCHER.

Marche, il va t'en faire donner une après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de ses leçons, moi; le Capitaine m'apprendra bien les lois sans lui.

L'ARCHER.

Il s'y est pris un peu trop tard; et je te promets que demain à cette heure, tu seras dûment pendu et étranglé.

ARLEQUIN.

Moi!

L'ARCHER.

Oui, toi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentillesses que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Écoute, si tu me fais mettre en colère, je t'assommerai, toi et tous les coquins qui te suivent.

Digitized by Google

L'ARCHER.

Allons, qu'on le saisisse.

(Les Archers se jettent sur Arlequin, et l'enlèvent, malgré sa résistance : sur cette entrefaite, Lelio arrive.)

SCÈNE II.

LELIO, ARLEQUIN, LES ARCHERS, LE MARCHAND.

LELIO, à part.

C'EST Arlequin que ces archers ont pris, il aura fait quelque sottise. (*Haut.*) Messieurs, où menez-vous cet homme ? il m'appartient.

L'ARCHER.

C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce marchand.

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

An ! damné [illegible] ne, que le diable te [illegible] les honnêtes gens [illegible] oliment vous [illegible] raper, et [illegible] ! scélé[illegible] pour [illegible]

Digitized by Google

LE MARCHAND.

Il fait ainsi l'innocent; je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise; et puis il fesait semblant de croire que j'avais voulu la lui donner : il fesait le niais, comme s'il n'avait jamais vu d'argent, et à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LELIO

Eh! Messieurs, ce pauvre homme est un sauvage que j'ai amené avec moi, il n'a aucune connaissance de nos usages : et ce matin pour me divertir de son ignorance, je lui ai dit que l'on trouvait ici sans peine toutes les choses dont on avait besoin, et qu'il y avait des gens qui venaient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent : il a pris ce que je lui ait dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en savait pas davantage : ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, et je veux vous le réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le paierai.

L'ARCHER.

Si cela est ainsi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez seulement ce marchand, et ramenez votre sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

Digitized by Google

LELIO.

As-tu encore les choses que tu lui as prises ?

ARLEQUIN.

Oui, je les ai ; mais je ne les veux plus : je serais bien fâché d'avoir rien à un bélitre comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bientôt fini.

LE MARCHAND.

Nous sommes tous contens ; (*à Lelio*) mais votre sauvage ne l'est peut-être pas ? Je voudrais bien, pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnés.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas, moi : quand je donne quelque chose, c'est de bon cœur.

L'ARCHER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

(Ils s'en vont.)

ARLEQUIN.

Allez-vous-en à tous les diables.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LELIO, ARLEQUIN, fesant mine au parterre sans rien dire, ni regarder son maître.

LELIO, à part.

Le voilà bien fâché : je veux me donner la comédie tout entière. (*Haut.*) Eh bien! Arlequin, voici un bon pays, et où les gens sont fort aimables, comme tu vois? (*Arlequin le regarde sans répondre.*) Tu ne dis mot : tu devrais bien au moins me remercier de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes frères, et ton pays!

LELIO.

Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir, n'est qu'un piége que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attrapper : je vois clairement que tout est faux chez vous.

LELIO.

C'est que tu ne sais pas encore ce qu'il faut

Digitized by Google

savoir pour nous trouver aimables ; mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard ; et c'est tout ; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie : aussi bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce marchand n'est pas un fripon.

LELIO.

Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts ; chacun y a son bien, et nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient : c'est pour nous le conserver que les lois sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer ; et c'est pour l'avoir fait que l'on voulait te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien ! mais que donne-t-on pour ce que l'on prend ?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela de l'argent ?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'est-là de l'argent ? Cela est drôle. (*Il le*

Digitized by Google

porte à la dent.) Ah ! il est dur comme un diable.

LÉLIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LÉLIO.

On le donne pour des choses dont on a besoin, et l'on pourrait presque l'appeler une caution, puisqu'avec cet argent on trouve partout ce qu'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'une caution ?

LÉLIO.

Lorsqu'un homme a donné une parole, et que l'on ne se fie pas à lui, pour plus grande sûreté on lui demande caution ; c'est-à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

LÉLIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

Digitized by Google

LELIO.

Je n'en ai pas besoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien; et je voudrais caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dites. Mais cet argent n'est pas homme, et par conséquent il ne peut donner de parole; comment donc peut-il servir de caution ?

LELIO.

Il en sert pourtant, et il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc guère, et je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en serai plus la dupe; et si tu veux que je te croie, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux: en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions! j'en ai honte pour lui; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à présent.

LELIO.

Tu vois, par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, et que tout s'y acquiert par échange. Or, pour rendre cet échange

Digitized by Google

plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune et universelle qui se change contre toutes choses, et avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi! en donnant de ces breloques, on a tout ce dont on a besoin?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paraît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve, avec, de quoi boire et de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela est drôle! tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai crues. Il ne faut que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins et sans peines.

LELIO.

Oui, avec de l'argent, on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode et bien inventé. Que ne me disais-tu d'abord, je n'aurais pas

Digitized by Google

risqué de me faire pendre ; apprends-moi donc vite où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision.

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh bien ! où faut-il donc que j'aille en prendre ?

LELIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Apprends-moi donc à le faire ?

LELIO.

Encore moins ; tu serais pendu si tu avais fait une seule de ces pièces.

ARLEQUIN.

Eh ! comment diable en avoir donc ? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire ! je n'entends rien à ce galimatias.

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux sortes de gens parmi nous, les riches et les pauvres. Les riches ont tout l'argent, et les pauvres n'en ont point.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Ainsi, pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches tandis que les pauvres travaillent pour eux?

LELIO.

Ils dorment, ils se promènent, et passent leur vie à se divertir et à faire bonne chère.

ARLEQUIN.

C'est bien commode pour les riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouves fait souvent tout leur malheur.

ARLEQUIN,

Pourquoi?

LELIO,

Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire; mais les riches travaillent pour le superflu, qui n'a

Digitized by Google

point de bornes chez eux, à cause de l'ambition, du luxe et de la vanité qui les dévorent: le travail et l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais, si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses.

LELIO.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Écoute, veux-tu que je te dise ce que je pense des nations civilisées ?

LELIO.

Oui, qu'en penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je dise la vérité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des fous qui croient être sages, des ignorans qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, et des esclaves qui croient être libres.

LELIO.

Et pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'est la vérité. Vous êtes fous,

Digitized by Google

car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles; vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout; vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté et à vos frères, que vous feriez pendre s'ils vous avaient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à savoir les lois, tandis que vous ne connaissez pas la raison qui vous apprendrait à vous passer de lois comme nous.

LELIO.

Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des fous, mais des fous réduits à la nécessité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligés d'être fous.

LELIO.

Mais que veux-tu que nous fassions? il faut du bien ici pour vivre; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela est impertinent. Mais, à propos, je

Digitized by Google

n'ai point d'argent, moi, et par conséquent je suis donc pauvre ?

LELIO.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN.

Quoi ! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre ?

LELIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélérat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre? je l'aurais ignoré toute ma vie sans toi : je ne connais sais dans les forêts ni les richesses ni la pauvreté : j'étais à moi-même mon roi, mon maître et mon valet, et tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable et un esclave. Réponds-moi scélérat, homme sans foi, sans charité. (*Il pleure.*)

LELIO.

Console-toi, mon cher Arlequin, je suis riche, moi, et je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

ARLEQUIN.

Et moi, je ne veux rien recevoir de toi;

Digitized by Google

omme vous ne donnez ici rien pour rien, ne ouvant te donner de l'argent, qui est le liable qui vous possède tous, tu voudrais que e me donnasse moi-même, et que je fusse on esclave, comme ces malheureux qui te ervent : je veux être homme libre, et rien le plus. Ramène-moi donc où tu m'a pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres et des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'alarme point, tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela.

(Il fait un signe avec les doigts.)

LELIO.

Eh bien ! je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes frères, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi et d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

LELIO.

Violette ! dis-tu ? la suivante de Flaminia se nommait ainsi. Où as-tu vu cette Violette ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LÉLIO.

Comment est-elle faite ?

ARLEQUIN.

Ah ! elle est bien belle.

LELIO.

Grande ?

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune ou blonde ?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Était-elle seule ?

ARLEQUIN.

Non, elle était avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, et avec un homme fait... ah ! si tu le voyais, tu crèverais de rire : il a une robe noire et du rouge dessous, un couteau à sa ceinture, et une barbe longue et pointue; ah, ah ! je n'ai jamais vu une figure si ridicule.

LELIO.

C'est assurément Pantalon, voilà son por-

Digitized by Google

rait, et Flaminia est avec lui. Par quelle venture se trouverait-elle à Marseille?.... Mais quoi! Mario m'a dit qu'il se mariait avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondisse cette aventure, et que je revoie Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là?

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avait soufflé mon allumette, mais on n'a pas voulu que je l'aie menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choses, pour obtenir la liberté de lui faire des caresses; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas?

LELIO.

Oui. L'ingrate me trahirait-elle!

ARLEQUIN.

Et tu parles tout seul.

LELIO.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Oui, oui. Il est fou. Tu m'apprendras ces jolies choses?

Digitized by Google

LELIO.

Oui, tantôt; je suis dans une agitation où je ne me possède pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

SCÈNE IV.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

Je vous rencontre heureusement.

LELIO.

J'allais chez vous de ce pas. La précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulièrement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité ; votre épouse est Italienne, dites-vous ?

MARIO.

Oui.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit ?

MARIO.

De Venise.

LELIO.

Je connais cette ville : Quelle est sa famille?

Digitized by Google

MARIO.

C'est la fille d'un riche négociant de ce pays-là.

LELIO.

Son nom ?

MARIO.

Il se nomme Pantalon, et elle, Flaminia.

LELIO.

Ah ciel !

MARIO.

D'où vous vient cette surprise ? La connaissez-vous ?

LELIO.

Oui.

MARIO.

N'est-elle pas fille bien aimable ?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous surprendre, cette Flaminia est la même personne que j'allais chercher.

MARIO.

Vous ?

LELIO.

Oui, moi : vous pouvez juger par la passion que j'ai fait voir pour elle, quels doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-

Digitized by Google

je? je l'adore, et je perdrai la vie plutôt que de souffrir qu'un autre me l'enlève.

MARIO.

Vous me surprenez, et je ne m'attendais pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendais encore moins d'en avoir un en vous; c'est le coup le plus funeste qui pouvait me frapper; mais enfin l'amitié se tait dans les cœurs où l'amour règne. Seigneur Mario, prenez votre parti, il faut me céder Flaminia, où me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendais pas que notre entrevue dût finir par un combat; mais, puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami: si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu. (*Ils mettent l'épée à la main.*)

ARLEQUIN.

Hola! hé! que faites-vous! (*Il se jette entre eux.*)

LELIO.

Ote-toi de là.

MARIO.

Je te passe mon épée au travers du corps, si tu ne t'éloignes.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Et moi, je vous assommerai tous les deux. .h ! les bons amis qui s'embrassent, et après .s se veulent tuer.

LELIO.

Laisse-nous libres; nous avons nos raisons.

ARLEQUIN.

Et quelles raisons ? je veux les savoir.

LELIO.

Il faut s'en défaire, nous viderons notre ifférent ensuite. Nous sommes tous les deux moureux de la même fille, et c'est pour ıvoir à qui elle sera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh bien! que ne courez-vous tous les eux l'allumette avec elle, l'un n'empêche as l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouser.

ARLEQUIN.

Ah, ah! je ne savais pas cela : effective- ıent vous ne pouvez pas l'épouser tous les eux.

MARIO.

Et c'est pour savoir qui l'épousera que nous ous battons. Ote-toi de là.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ah! les sottes gens! Mais, dites-moi, celui qui tuera l'autre épousera donc cette fille?

MARIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Oui? et savez-vous si elle le voudra? Elle aime l'un ou l'autre, ainsi il faut lui demander! avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tue.

LELIO.

Mais....

ARLEQUIN.

Mais, mais: oui, bête que tu es; car si c'est lui qu'elle aime, et que tu le tues, elle te haïra davantage, et ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lelio, je crois qu'il a raison.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes: au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, et demandez lui celui qu'elle veut; celui-là l'épousera; et l'autre ira en chercher une autre sans se fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de rai-

Digitized by Google

on de vouloir cette fille que lui, et que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'est qu'un sauvage : mais sa raison toute simple lui suggère un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages ; voulez-vous que nous le suivions ?

MARIO.

Nous serions plus sauvages que lui, si nous refusions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Flaminia vous a oublié, et si elle me préfère à vous, vous ne me la disputerez plus.

LELIO.

J'en serais bien fâché. Pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne d'elle pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi, je vous déclare que, si elle vous aime encore, je renonce à elle.

LELIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

MARIO.

Elle vit d'une manière avec moi à pouvoir me faire espérer : le peu de tems que je l'ai vue ne m'a pas permis encore de connaître son cœur, mais son père m'assure de son

Digitized by Google

obéissance, et j'ai lieu de croire qu'il connaît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé?

LELIO.

L'ingrate au moins me le disait, et son père approuvait mes feux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer, je le pardonne à son ame intéressée; mais si Flaminia a été capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le tems; il faut éclaircir la chose.

MARIO.

Mais, si vous paraissez, et que votre présence dissipe les bruits de votre malheur, l'intérêt qui vous était contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous par le seul objet de son intérêt.

LELIO.

Non, je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure et aussi désintéressée que la mienne.

MARIO.

Fesons-la donc expliquer sans paraître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

LELIO.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

Digitized by Google

MARIO.

Il est tout trouvé : je dois donner ce soir une fête à Flaminia, et je vais la disposer pour notre dessein. Nous y paraîtrons sous des habits déguisés, et par un moyen que j'imagine, nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

LELIO.

Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer ; et toi, mon cher Arlequin, viens avec nous ; nous t'avons obligation d'être devenus plus sages.

ARLEQUIN.

C'est là du compliment ; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, seul en petit-maître.

Me voilà drôlement beau! une chevelure empruntée, un habit beau, à la vérité : mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi, puisque ces beautés ne sont pas les miennes? Cependant avec ce harnois on veut que je sois plus beau : ah, ah, ah! le Capitaine est fou; il trouve des impertinences de fort belles choses! Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les lois de ce pays; j'en suis fâché, car dans le fond il est bon homme.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Cet homme-là est fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les sauvages, qui suivent simplement les lois de la nature, et qui n'ont jamais connu Cujas ni Barthole !

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami ; vous êtes tous des bélires dans ce pays.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un sot, on ne pend pas des gens de ma sorte.

ARLEQUIN.

Pardi, tu me la donnes belle ! on en pend qui valent mieux ; et sans aller plus loin, sais-tu bien que j'ai failli à être branché, moi, il n'y a qu'un moment ?

LE PASSANT.

Vous ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Oui, moi-même en propre personne.

LE PASSANT.

On avait apparemment de bonnes raisons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'a que des raisons de ton pays, c'est-à-dire, des impertinences. Un coquin de marchand est venu m'offrir sa marchandise ; moi, je l'ai prise de bonne amitié : il voulait ensuite que je lui donnasse de l'argent : je n'en avais point, il s'est fâché, et moi aussi, et pour le punir, je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raisons que l'on avait. Cependant ce fripon s'en est allé chercher d'autres pour m'étrangler ; et mon affaire était faite, si le capitaine ne m'eût retiré de leurs mains.

LE PASSANT, à part.

Il ne manquait plus que cette rencontre ; un voleur de grand chemin, qui a sa bande et son capitaine dans le voisinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LE PASSANT.

Je dis que ce marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'est un faquin.

Digitized by Google

LE PASSANT.

Assurément, et vous avez raison d'être en lère, car c'est une affaire sérieuse que d'être ndu.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu ! des plus sérieuses, et uand j'y songe, j'entre dans une colère que ne me possède pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y xposer : adieu, Monsieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeures ; je suis bien aise de causer avec toi.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre ; je le veux, moi.

LE PASSANT, à part.

Je serai bienheureux si j'en suis quitte pour la bourse.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Dis-moi ! es-tu honnête homme ?

LE PASSANT.

J'en fais la profession.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croie, si tu ne me donnes pas des cautions ! car vous en avez tous besoin dans ce pays : allons donne-m'en, et après nous causerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne !

ARLEQUIN.

Fouillons dans ta poche, c'est-là que vous les mettez.

LE PASSANT, à part.

La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandait autant, je le tuerais ; car je suis honnête homme, moi, et ne suis pas sujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monsieur, adieu.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT, à part.

Encore ? Ciel ! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parais bon homme, et que tu estimes les sauvages.

LE PASSANT.

Plût à Dieu que je fusse parmi eux ! je ne serais pas exposé à tous les maux qui me suivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête-homme sur ta parole, puisque tu voudrais être sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monsieur...

ARLEQUIN.

Sais-tu bien que je suis un sauvage, moi ?

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui Je suis arrivé aujourd'hui dans ton pays, et depuis que j'y suis, j'ai vu plus

Digitized by Google

d'impertinences que je n'en aurais appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois. (*A part.*) Dieu soit loué! je respire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche.

LE PASSANT.

C'est la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-ce cela, un procès ?

LE PASSANT.

Ce n'est point une bête, mais une affaire que j'avais avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment est faite cette affaire ?

LE PASSANT.

Mais elle est faite comme un procès. (*A part.*) Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. (*Haut.*) Savez-vous que nous avons des lois dans ce pays ?

ARLEQUIN.

Oui.

Digitized by Google

LE PASSANT.

Ces lois sont administrées par des gens ges et éclairés.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des juges, n'est-ce pas?

LE PASSANT.

Oui. Or, si quelqu'un prend votre bien, ous le faites citer devant ces juges, qui xaminent vos raisons et les siennes pour vous uger; et l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à présent ce que c'est.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devait cinq cents francs, et je viens de le perdre, après avoir essuyé trente jugemens différens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente jugemens pour une seule affaire?

LE PASSANT.

A cause des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane! qu'est-ce que cela?

Digitized by Google

LE PASSANT.

C'est un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incompréhensibles, lorsqu'un avocat et un procureur y ont travaillé six mois.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'un avocat et un procureur?

LE PASSANT.

Ce sont des personnes instruites des lois et de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité! Je ne sais ce que c'est.

LE PASSANT.

C'est la forme et l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux juges pour éviter les surprises.

ARLEQUIN.

C'est bon cela, ainsi avec cette forme, on ne craint plus de surprise?

LE PASSANT.

Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

LE PASSANT.

Parce que c'est d'elle que la chicane em-

Digitized by Google

runte toutes ses forces pour embrouiller les ffaires.

ARLEQUIN.

Mais puisque les juges sont des gens établis pour rendre justice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas, parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la loi, et auquel la forme que l'on établit pour éviter la surprise, a donné lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette loi et cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, et que vous savez que ces avocats et ces procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si sots que de les y laisser mettre le nez? Par la mort! si j'avais un procès, et que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doigt, je les assommerais.

LE PASSANT.

Il n'est pas possible de s'en passer: ce sont des gens établis par les lois, par le ministère desquels les affaires doivent être portées devant les juges; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous-même.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les lois, et que vous ne savez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi ! parce que je ne sais pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Écoute, je pourrais bien te casser la tête pour prix de ton impudence ; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te moquer de moi ?

LE PASSANT.

Je ne me moque point, je ne vous dis que trop la vérité ; les lois sont sages, les juges éclairés et honnêtes gens ; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la justice pour soutenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, et les autres s'épuisent.

ARLEQUIN.

Quoi! vous donnez de l'argent !

Digitized by Google

LE PASSANT.

Sans doute ; il le faut toujours avoir à la main, sans quoi Thémis est sourde, et rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond : mais la forme coûte bien cher ; et la forme chez nous emporte toujours le fond : je me suis épuisé pour soutenir mon procès, et je le perds aujourd'hui, parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche ?

LE PASSANT.

Belle demande !

ARLEQUIN.

Pardi, tu es un grand sot ! tu dois en être bien aise.

LE PASSANT.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serais bien aise d'avoir perdue il y a dix ans ; pour moi, je t'assure que, si

Digitized by Google

j'avais un tel meuble, je l'aurais bientôt jeté dans la rivière... Mais à propos ne m'as-tu pas dit que ton procès était de cinq cents francs ?

LE PASSANT.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché que tu l'aies perdu ; si tu l'avais encore, je te prierais de me le donner, j'irais chercher mon fripon de marchand, qui voulait cinq cents francs de sa marchandise, et je lui donnerais ton procès en paiement, pour le punir de la pièce qu'il m'a faite.

LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos réflexions charment mes ennuis, et je suis fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus long-tems du plaisir de votre conversation. Adieu, Monsieur, puissiez-vous toujours conserver cette innocence de simplicité.

ARLEQUIN.

Adieu, si tu es sage, n'aie plus de procès.

SCÈNE III.

ARLEQUIN seul.

C'est une détestable chose qu'un procès!

Digitized by Google

ı peur d'en trouver quelqu'un sous mes s. Mais ce sont les biens qui en sont la cause ! ı, oh ! j'attraperai la chicane et la forma- é : je n'aurai rien ; ainsi, il n'y aura point a vocat ni de procureur qui veuille se donner peine d'embrouiller mes affaires.

SCÈNE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Voila notre sauvage. Où a-t-il pris cet quipage ?

VIOLETTE.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ? bonjour, Violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela ?

VIOLETTE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise. (*A part.*) Si la tête n'a

Digitized by Google

pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouves donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela ?

ARLEQUIN.

Je trouve fort plaisant de me voir si beau, sans qu'il y aille du mien.

FLAMINIA.

Ainsi, tu te moques de Violette de dire que tu es beau !

ARLEQUIN.

Je ne me moque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau, mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple, il m'a dit, ah, ah. ah, ah.

FLAMINIA.

Eh bien, que t'a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étaient faits comme me voilà, ah, ah, ah !

FLAMINIA, à part.

Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore, que c'étaient les beaux

Digitized by Google

habits qui fesaient que l'on recevait bien les gens ; que l'on avait honte d'aller avec ceux qui n'étaient pas bien propres : ah, ah, ah! il me croit assez simple pour y ajouter foi.

FLAMINIA.

C'est pourtant bien vrai, et les plus honnêtes gens donnent dans ces travers comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le mérite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'il savait qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde qui jugent du mérite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Il aurait raison.

ARLEQUIN, à Violette.

Je suis donc beau comme vous voyez, et tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous suis bien obligée de vos soins.

ARLEQUIN.

Ah, ah! ce n'est pas le tout, et le Capitaine m'a aussi appris les grimaces et les contorsions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.

[Il contrefait le petit Maître.]

Digitized by Google

FLAMINIA, à part.

Assurément, voilà un drôle d'original.

VIOLETTE.

Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris?

ARLEQUIN.

Oh que non; il m'a encore appris à dire de jolies choses : écoutez, Mademoiselle; je rends grâce à mon heureuse étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amérique pour.... pour.... des forêts de l'Amérique pour....

VIOLETTE.

Eh bien! Pour....

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma mémoire! j'ai oublié tout ce que j'avais appris.

VIOLETTE.

J'en suis bien fâchée, car cela était bien beau.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc?

VIOLETTE.

Je n'en sais rien en vérité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je serai obligé de m'en aller sans vous rien dire.

Digitized by Google

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne savez pas me dire que vous 'aimez ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirais bien dans les bois, mais ·i je suis bête comme un cheval.

FLAMINIA, à part.

Il est fort plaisant. (*Haut.*) Crois-moi, ·rlequin, laisse-là ces jolies choses, et dis-ıi seulement ce que tu penses, cela vaudra ncore mieux.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, et je l'aime mieux aussi; ar j'ai trouvé, dans le compliment que j'ai ublié, des choses que je ne pensais pas. Par xemple, il y avait que je voudrais mourir ›our elle, et cela n'est pas vrai; ainsi j'étais âché de le dire à Violette, de crainte de la romper, et cela fait que je ne suis pas si fâ-:hé de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choses ıue toutes celles que l'on pourrait t'apprendre, :t Violette doit en être fort contente.

VIOLETTE.

Je le suis aussi beaucoup.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouser sans plus de cérémonies ?

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche?

ARLEQUIN.

Non : je suis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit ; car je n'en savais rien.

FLAMINIA.

Tant pis : mon père, de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc ? Écoute, je suis pauvre à la vérité ; mais je ne veux rien faire, et pour tout le bien du monde je n'irais pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage?

FLAMINIA.

Non assurément : de quoi nourriras-tu ta femme ?

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, et si tu n'en veux point gagner ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarrassée : elle ira toute nue.

VIOLETTE.

Fi donc !

ARLEQUIN.

Eh bien! je te donnerai mes habits, et j'irai nu, moi.

FLAMINIA.

Cela n'est pas permis ici, et l'on te mettrait aux petites-maisons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toujours, et cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oui ? mais les petites-maisons sont des endroits où l'on ne met que les fous.

ARLEQUIN.

C'est bien plutôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un village entier pour une seule personne ?

FLAMINIA.

Tu as raison ; mais, avec tout cela, on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton pays ! écoute, Violette, m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, viens-t-en avec moi, je te mènerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de lois pour être sages ; notre amitié sera tout notre bien, et la raison toute notre loi : nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laisser aller ; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas e bien, moi, et je ferai ensorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Es-tu sujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma parole.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je le crois, puisque tu n'aimes pas le bien; car il n'y a que ceux qui préfèrent l'argent à leurs amis qui aient besoin de cautions. (*Violette laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse; il s'y voit et croit d'abord que c'est un portrait.*) Ah, ah! tu portes aussi des hommes en poches : il est bien joli celui-là, il remue. (*Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent postures bizarres.*) Ah, ah, ce drôle-là est bouffon. (*Il continue à faire des grimaces.*) Pardi, voilà un plaisant original, regarde un peu, Violette, il se moque de moi. (*Violette regarde, et Arlequin, surpris de la voir dans le miroir, marque son étonnement dans tous ses mouvemens.*) Oh! est-ce que tu es double? te voilà dans deux endroits tout-à-la-fois.

VIOLETTE.

C'est ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable est-elle venue là?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit aussi, hé, ah, ah, et cet autre aussi, ah, ah, ah! (*Violette et Arlequin rient, et les ris d'Arlequin aug-*

Digitized by Google

mentent à mesure qu'il se voit rire.) Pardi, voilà les plus drôles de corps que j'ai vus; ils font tous comme nous. Baisons-nous un peu, pour voir s'ils se baiseront aussi. (*Il la baise.*)

FLAMINIA.

Voilà une plaisante scène?

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils se baisent : ah! ah! (*Il regarde derrière le miroir pour voir où ils sont*

FLAMINIA.

Que cherches-tu?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci, et cependant je ne puis voir sa place. (*Il regarde encore dans le miroir, et n'y voyant plus Violette.*) Ah! où diable est allée cette fille qui te ressemblait?

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace réfléchit : et il en fait de même de toutes les choses qui lui sont présentées.

ARLEQUIN.

Voilà un beau secret! mais dis-moi, puis-

Digitized by Google

que vous savez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui représentent votre ame et ce que vous pensez; ceux-là vaudraient bien mieux; car je pourrais voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement de tels miroirs seraient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, et si j'en avais eu un, lorsque mon fripon de marchand est venu pour m'attraper, je l'aurais regardé dedans, et connaissant ses mauvais desseins, je n'en aurais pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela serait bien nécessaire.

SCÈNE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Ah! mon père, si vous étiez venu un moment plus tôt, vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vue d'un miroir et de ses effets; il nous a donné la comédie.

Digitized by Google

PANTALON.

Je suis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : il va paraître, je vous prie de faire les choses de bonne grâce.

FLAMINIA.

Il sera content de ma politesse.

PANTALON.

Voici la fête.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'HYMEN, L'AMOUR, TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS.

(LELIO ET MARIO sont déguisés à la suite.)

L'AMOUR.

Mon frère, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune et les vains brillans dont vous séduisez les ames plutôt que vous ne les gagnez, et ne recevez point de cœurs sous vos lois, si l'Amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il est vrai que je le devrais, mais c'est votre faute et non la mienne. Je ne refuse point les cœurs que vous me présentez : depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon

Digitized by Google

empire, et les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finissons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer sous vos lois, je vous offre tous mes feux pour elle : je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio, vous lui destinez Mario : pour accorder notre différend sur cela, souffrez que je lui présente les cœurs de l'un et de l'autre, et tenons-nous en à son choix.

L'HYMEN.

A cette condition je consens de me raccommoder sincèrement avec vous.

L'AMOUR, à Flaminia.

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils sont tous les deux dignes de vous ; Mario est tendre et riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs et sincères que je lui ai inspirés pour ne vous engager que par votre propre choix...

FLAMINIA.

Je vois bien, charmant Amour, que vous favorisez secrètement Lelio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur pour animer encore mes sentimens pour lui.

Digitized by Google

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la soumission que vous devez avoir pour mes volontés, et que c'est Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vue mes devoirs; mais je sais que tout est réciproque entre les pères et les enfans, comme entre le reste des hommes : il est sans doute juste que les enfans respectent leur père en tout, mais il n'est pas moins juste que les pères restreignent leur autorité sur leurs enfans, dans les bornes d'un exacte équité, et qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrifier à leurs préventions.

PANTALON.

Ce n'est point vous sacrifier, que de vouloir vous rendre heureuse.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuse, et moi, je dis le contraire : ainsi vous et moi sommes parties, il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider, choisissons-en un.

PANTALON.

Ce serait un plaisant arbitrage ?

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

Digitized by Google

PANTALON.

Voilà assurément un juge bien grave!

FLAMINIA.

Écoutons-le, cela ne coûte rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la vérité, et la dit toujours lorsqu'il a connaît; il ne faut que lui expliquer la chose, et je suis assurée qu'il décidera sainement.

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Écoute, Arlequin, j'aime un amant depuis ong-tems, mon père m'avait promis de me e donner, il était riche lorsque je commencai à l'aimer, aujourd'hui il est pauvre; dois-e l'épouser quoiqu'il n'ait point de bien?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimes que son bien, tu ne dois pas 'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimais; mais si tu n'aimes que lui, tu dois 'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oui: mais mon père qui voulait me le

Digitized by Google

donner quand il était riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

ARLEQUIN.

C'est que ton père n'aimait que son bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toujours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Écoute : fais perdre à celui-ci son bien, et ton père ne te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'est pas possible : que dois-je donc faire ? obéirai-je à mon père en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéirai-je en prenant celui que j'aime ?

ARLEQUIN.

Te maries-tu pour ton père ou pour toi ?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi seule, apparemment.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Eh bien, prends celui que tu aimes, et laisse dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le juge et la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

FLAMINIA.

Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de dire; mais au t rme de fou près, c'est la nature et la raison toute simple qui s'expliquent par sa bouche.

PANTALON.

La nature et la raison ne savent ce qu'elles disent; vous n'êtes qu'une sotte; on ne vit pas de sentimens, il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monsieur, les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, et vous devez vous rendre à ses vœux: quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, et je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez d'être favorable à Lelio.

PANTALON.

Vous prenez, Monsieur, votre parti en galant homme, et moi je saurai le prendre en

Digitized by Google

père sage, et qui sait ce qui convient à sa fille.

MARIO.

Voici un homme qui vous rendra plus traitable. (*Il lui présente Lelio.*)

LELIO.

S'il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous aient indisposé contre moi, il est facile de les détruire : je suis plus riche que je n'ai jamais été; et si, d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné?

LELIO.

Non, Monsieur, un naufrage que j'ai fait sur les côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits; vous pouvez, lorsque vous voudrez, approfondir la vérité.

PANTALON.

Je me rends, ma fille a raison.

LELIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnaissance à vos pieds.

Digitized by Google

FLAMINIA.

Levez-vous, Lelio, je suis si saisie, que je n'ai plus la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injustice que je vous fesais; oubliez-la, et recevez ma fille pour gage de notre amitié.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les amans valent mieux ici que les autres : ils sont plus naturels. Écoutez, vous trouvez donc mon jugement bon ?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connais que tout ce que les lois peuvent faire de mieux chez vous, c'est de vous rendre aussi raisonnables que nous le sommes, et que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous ressemblez.

FLAMINIA.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'est-à-dire, sans songer à l'argent, donnez-la moi.

Digitized by Google

FLAMINIA.

Je le veux, si Violette y consent.

VIOLETTE.

Mais il est bien joli.

LELIO.

Je t'entends : je me charge de te rendre heureux.

MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

FIN D'ARLEQUIN SAUVAGE.

Digitized by Google

TIMON

LE MISANTROPE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE;

PAR DELISLE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 2 janvier 1722.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

TIMON le Misantrope.
MERCURE.
PLUTUS.
L'ANE de Timon, métamorphosé en homme sous le nom d'Arlequin.

La scène est sur le Mont Hymette.

Digitized by Google

TIMON

LE MISANTROPE,

PROLOGUE.

Le théâtre représente la montagne où Timon s'est retiré, ce misantrope est couché sur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bêtes sauvages, son âne paraît à côté de lui.

SCÈNE I.

TIMON.

A quoi t'amuses-tu, fils de Saturne et de Rhée? Sors de ton indolence, et viens contempler ma misère, ou plutôt ta turpitude. Regarde le malheureux Timon, qui t'offrait tant d'holocaustes, et si tu n'as pas les vices des hommes qui méprisent ceux qui n'ont rien à leur donner, lance tous tes foudres sur des scélérats, qui, après avoir reçu mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune; peux-tu voir sans indignation ces hommes lâches qui m'adoraient dans la prospérité, qui chantaient continuellement mes louanges et mes vertus, lorsqu'ils sentaient une bonne

Digitized by Google

table chez moi, et qui maintenant m'accablent d'opprobres et de mépris ? (*On entend un coup de tonnerre.*) J'entends le tonnerre qui gronde, et Jupiter prend ses armes. Frappe, père des Dieux, mais frappe les scélérats, et ne t'amuse pas à réduire en poudre des rochers et des arbres innocens, qui ne t'ont jamais offensé.

SCÈNE II.

MERCURE, PLUTUS ET TIMON.

TIMON.

Mais que vois-je ! je me suis retiré sur cette montagne pour m'éloigner du commerce des hommes, et j'y retrouve encore cette maudite espèce ! fuyons.

MERCURE.

Arrête, Timon, je ne suis point un homme, mais Mercure, qui t'amène le dieu des Richesses : Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta prière.

TIMON.

A-t-il écrasé mes ennemis, ou plutôt les siens ? C'est toute la grâce que je lui demande, et pour ma vengeance, et pour son honneur ?

MERCURE.

Les Dieux jugent des choses bien différem-

Digitized by Google

nt des hommes! C'est punir les méchans
e de les laisser vivre, et leurs vices suffi-
it pour satisfaire la justice divine. Je viens
ur te tirer de la misère, et par de nouveaux
sors confondre les ingrats qui t'ont si lâ-
ement abandonné.

TIMON.

Je ne veux point de tes trésors, ils m'ont
usé trop de maux; la pauvreté m'a appris
connaître les hommes et à me suffire à
oi-même; bienfait qui surpasse tous les
ux brillans de cet aveugle à qui je vais cas-
r la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS.

Retirons-nous, Mercure, que veux-tu que
e fasse avec cet insensé?

MERCURE.

Il faut exécuter l'ordre de Jupiter, et l'en-
chir même malgré lui; Timon, tu dois obéir
ux Dieux, et recevoir avec reconnaissance
s biens qu'ils t'envoient.

TIMON.

Eh! que veux-tu que j'en fasse dans cette
olitude? Je n'ai besoin que de mes bras pour
subsister, ce qui est une preuve invincible
ue mon état présent vaut mieux que celui
ue j'ai quitté, dans lequel j'étais esclave de
nille choses inutiles; les richesses ne sont
onnes qu'à faire usage des hommes, et puis-

Digitized by Google

que je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent le lier; je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, et s'il t'envoie pour me faire du bien, accorde-moi une grâce.

MERCURE.

Et! quelle est cette grâce?

TIMON.

De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude; sa société est la seule qui me puisse plaire.

MERCURE.

Tu n'y penses pas, Timon.

TIMON.

J'y pense fort bien, il m'a servi sans intérêt dans ma prospérité, et me sert de même à présent que je suis misérable. S'il obéissait à ma voix, sous de beaux harnois, il la reconnaît encore aujourd'hui, et il reçoit d'aussi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevait autrefois le meilleur froment; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, et me sert sans s'apercevoir que j'ai changé d'état; enfin, c'est le seul ami sincère qui me soit resté dans mon malheur.

MERCURE.

Je sais que, si les ânes parlaient, ils pour-

Digitized by Google

ent donner de bonnes leçons aux hommes. veux bien t'accorder ta prière; si Jupiter commencé de t'instruire par la mauvaise rtune, il peut achever son ouvrage par ton ne; son choix seul fait la noblesse des moyens l'il met en usage pour remplir ses vues; oui t'accorde ta demande, et je vais métamorhoser ton âne en homme.

TIMON.

Non pas cela. La seule figure humaine me rendrait suspect.

MERCURE.

Ne crains rien; il conservera le souvenir, t la simplicité de son premier état, à laquelle je joindrai toutes les perfections humaines, et les connaissances qui lui sont nécessaires pour comprendre ce que tu lui diras, t te rendre son commerce plus utile. Adieu; Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux trésors, et tu verras venir ton âne sous la forme et le nom d'Arlequin.

TIMON.

Voilà le plus grand présent que Jupiter puisse me faire; car mon âne sera assurément un homme d'honneur, son jugement est trop sain, et ses mœurs trop pures pour ne pas conserver ces avantages malgré la nature humaine.

Digitized by Google

PLUTUS.

Et moi, je vais te préparer de nouveaux trésors que tu trouveras en arrivant chez toi.

TIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelque autre.

PLUTUS.

En vain tu résistes, les hommes ne sont pas heureux ou malheureux selon leurs caprices; l'un et l'autre leur vient des Dieux.

SCÈNE III.

TIMON ET ARLEQUIN.

TIMON.

Je me soucie peu de ses trésors, et je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne; j'estime plus sa raison, que celle de tout l'aréopage : mais voici un homme singulier, c'est apparemment lui, écoutons.

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement? comme me voilà fait! Où sont passées ces belles oreilles, cette tête gracieuse, ce corps mignon, si chéri de toutes les ânesses du pays? Qu'est devenue ma belle queue, ah! ma belle queue, vous êtes, de toutes les grâces

Digitized by Google

: j'ai perdues, celle que je regrette le plus;
nme me voilà fagoté, la ridicule figure!
marchais il n'y a qu'un moment sur quatre
abes, j'étais fort et assuré sur mes pieds, et
: voilà à présent huché sur deux comme
e poule, craignant même que le vent ne
: fasse tomber; j'avais une voix mâle, à
eure qu'il est, je l'ai efféminée et variée
r des sons qui me fatiguent; que suis-je
ne devenu? Mais quoi! ma raison se dé-
loppe: je suis homme, oui j'en suis un:
ilà un nez, une bouche, des yeux, et enfin
e figure semblable à celle de mon maître,
presque aussi ridicule; mais que vois-je?
el chaos d'idées que je n'avais jamais eues,
sprit humain se développe chez moi?.. Ah!
! ah! le plaisant galimatias que l'esprit
l'homme! Ah! ah! ah! la drôle de chose!
oi que j'aie grand'peur d'être plus sot
us cette peau que sous ma première: la nou-
auté me divertit, et je ne suis pas fâché
: ce changement; quand ce ne serait que
our connaître ce que mon maître a dans
ame, et les raisons des impertinences que
lui ai vu faire.

TIMON.

Ce début est charmant, et mon âne, à ce
ie je vois, est aussi misantrope que moi;
ui êtes-vous, mon ami?

ARLEQUIN.

Je suis ce que je n'étais pas il y a un moment.

Digitized by Google

TIMON.

Il veut dire qu'il n'est plus âne.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là? Est-ce que tu sais que je l'ai été?

TIMON.

Oui, mon cher Arlequin, c'est moi qui suis cause que tu es homme; tu es à présent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu?

TIMON.

Oui, mais tu ne connais pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Ho que si! j'entends tout ce que tu me dis, et je meurs si je sais comme cela s'est fait; car je ne me souviens pas de l'avoir jamais appris.

TIMON.

Mercure le lui a inspiré, ce dieu me l'avait promis.

ARLEQUIN.

Puisque je suis le roi des animaux, je puis donc dormir sans crainte dans les forêts; les loups et les lions respecteront mon sommeil,

Digitized by Google

et ils viendront me rendre leurs hommages, n'est-ce pas ?

TIMON.

Je ne te conseille pas de t'y fier, ils te dévoreraient comme si tu n'étais encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinens, et à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux ressemble assez à celui des ânes, ils font peur à ceux qui sont plus faibles et plus timides qu'eux, et ils se sauvent devant les plus forts et les plus hardis.

TIMON.

J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste.

ARLEQUIN.

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma métamorphose, le profit n'est pas grand.

TIMON.

Tout ce que tu vois est à présent fait pour toi, au lieu que tu étais auparavant fait pour l'homme; témoins les services que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, ah !

Digitized by Google

TIMON.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ta sottise; de ne voir pas que c'était toi qui étais fait pour moi.

TIMON.

Moi!

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avais-tu pas le soin de pourvoir à ma subsistance, de venir tous les matins me panser, de me donner à manger, de me mettre boire, de nettoyer mon écurie, de me changer de paille, et le reste?

TIMON.

Cela est vrai. Qu'en conclus-tu?

ARLEQUIN.

Que tu me servais, et par conséquent que tu étais fait pour moi.

TIMON.

Il a raison, par Jupiter! J'étais son valet sans le savoir.

ARLEQUIN.

Mais laissons-là ces discours, et dis-moi pourquoi es-tu si mal vêtu et si mal logé aujourd'hui? Il y a long-tems que je suis curieux de le savoir.

Digitized by Google

TIMON.

C'est que je suis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre?

TIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaisir à des ingrats qui m'ont abandonné dès que je n'ai plus eu de quoi leur faire bonne chère.

ARLEQUIN.

Voilà de grands coquins; pauvre homme, je te plains bien. Eh! quoi! seras-tu toujours pauvre?

TIMON.

Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être; et le dieu des Richesses m'offre de grands trésors que je refuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

TIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à personne.

ARLEQUIN.

Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné; mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi.

Digitized by Google

TIMON.

Les richesses te gâteraient, et la flatterie des hommes aurait bientôt séduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en défendre.

TIMON.

Oui. Mais tu ne sais pas encore que l'homme est rempli de vanité.

ARLEQUIN.

Lorsqu'un homme a été, âne et qu'il s'en souvient, il n'en est pas susceptible.

TIMON.

Je sais qu'il y aurait moins de sots si chacun se souvenait de son origine. Mais l'orgueil des richesses la fait bientôt perdre de vue; et j'en ai trop d'exemples pour t'exposer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois par tout ce que tu me dis que tous les hommes sont sots. Mais, à te parler franchement, tu es le plus sot de tous.

TIMON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuses d'être heureux, et que

Digitized by Google

ar un ridicule caprice tu veux te punir des ices d'autrui.

TIMON.

Les richesses ne font point notre félicité ; pour être heureux il faut jouir de soi-même, et l'on n'en jouit point dans l'opulence et le chaos du monde.

ARLEQUIN.

Écoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de soi-même, et il sent seulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui est dans un bon pâturage jouit bien de la vie.

TIMON.

Quoi ! tu voudrais que j'acceptasse les offres de Plutus ?

ARLEQUIN.

Assurément, puisque tu peux en tirer de l'utilité.

TIMON.

Mais je n'en puis jouir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Hé bien ! il faut y retourner.

TIMON.

Je m'irais de nouveau exposer à la perfidie des hommes ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Sans doute, puisque c'est le moyen de bien jouir de la vie ; le ridicule des hommes doit te divertir, et leurs vices t'instruire, si tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaisir de le savoir.

TIMON.

J'ai peur que mon âne ne me gâte l'esprit. Il commence à me persuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pu me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Écoute. Un loup passerait pour un sot parmi les autres loups, si, méprisant le carnage, il s'amusait à brouter des herbes et se fesait sécher par une nourriture qui ne lui est pas propre ; et par la même raison je conçois qu'un homme est un extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, et jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

TIMON.

Tu as raison, et je veux suivre ton conseil ; allons prendre les trésors que Plutus m'a promis, et retournons à Athènes : je me fais un plaisir de montrer mes richesses à mes avides compatriotes, et de les voir sécher auprès par des désirs inutiles. Je serai charmé de me moquer d'eux, et de voir comme

Digitized by Google

u te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons! puisque je suis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je fesais dans mon premier. Je veux jouir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaisir. Ah! que je vais bien me divertir!

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MERCURE, sous la forme et le nom d'Aspasie.
EUCHARIS, amante de Timon.
TIMON, misantrope.
ARLÉQUIN.
IPHICRATES ET CARICLÈS, faux amis.
SOCRATE, philosophe.
UN MAITRE EN FAIT D'ARMES.
UN MAITRE A CHANTER.
UN MAITRE A DANSER.
TROUPE DES PASSIONS.
TROUPE DES FLATTEURS.
TROUPE DES VÉRITÉS.
UN DES FLATTEURS.
MERCURE, sous sa forme ordinaire.

La scène est à Athènes.

Digitized by Google

TIMON

LE MISANTROPE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la ville d'Athènes.

SCÈNE I.

MERCURE, en habit de femme, sous le nom d'Aspasie.

Qui reconnaîtrait Mercure sous la forme où me voilà ? Comme messager des Dieux, je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour exécuter leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que, sous le nom d'Aspasie, je remplisse un double emploi auprès d'Eucharis et d'Arlequin, et que je me serve de l'un et de l'autre pour corriger Timon. L'excès de sa bonté causa ses premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jeté dans un excès opposé, et changé la douceur de son ame, naturellement bienfe-

Digitized by Google

sante, en des sentimens de haine et de vengeance. Ces différens excès déplaisent aux Dieux qui ont placé la vertu dans un juste milieu. Mais en punissant les vices ils récompensent toujours ce qu'ils voient de bon chez les hommes. Le cœur de Timon n'est point déguisé ; son amour pour la vérité lui fesant préférer le commerce des animaux, parce qu'il est simple et naturel, à celui des hommes, il a demandé la voix humaine pour son âne, et Jupiter veut se servir de cette même métamorphose pour le retirer de ses erreurs. Commençons donc d'exécuter ses ordres auprès d'Eucharis : elle aime Timon, et je veux lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce misantrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à sa nouvelle passion.

SCÈNE II.

EUCHARIS.

Je ne sais comme je dois interpréter les mouvemens qui m'agitent ; l'idée de Timon me suit partout, le bruit de sa vertu et de ses malheurs m'avait touchée, et j'étais bien-aise de voir que les Dieux l'avaient rétabli dans sa première splendeur ; mais je ne croyais pas que je pusse prendre d'autre part dans son sort que celle qu'un simple sentiment de gé-

Digitized by Google

osité m'y donnait. Je sens cependant des uvemens plus vifs que ceux de l'estime. ciel! l'amour se serait-il caché sous le nteau de la haine et de la misantropie ur me séduire.

SCÈNE III.

ERCURE, sous la figure d'Aspasie; EUCHARIS.

ASPASIE.

Bonjour, ma chère Eucharis, d'où vient nc, ma belle enfant, que vous cherchez la litude? Ah, je m'en doute, il y a de l'aour sur jeu!

EUCHARIS.

Si c'est l'amour qui me conduit ici, c'est n amour bien singulier, j'y viens rêver à imon.

ASPASIE.

A Timon?

EUCHARIS.

Oui, à Timon; j'ai vu une scène de lui ui m'a charmée; le bruit des trésors que on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a mené chez lui cette troupe odieuse d'amis ngrats que ses malheurs avaient écartés. Je s ai vus s'efforçer à l'envi d'effacer de son sprit l'indigne procédé qu'ils ont eu pour

Digitized by Google

lui ; ah ! Aspasie, qu'il m'a paru estimable dans les traits de mépris et de vérité dont il a repoussé leur lâche empressement !

ASPASIE.

L'Amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte ; et les mêmes choses qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous déguise point que, si je voulais aimer quelqu'un, ce serait Timon. La généreuse liberté avec laquelle il marque son mépris pour les hommes me serait une preuve de la sincerité de sa tendresse, s'il m'en témoignait. Je vous dirai plus, je sentirais de la vanité à soumettre un cœur qui se déclare hautement l'ennemi du genre humain, et à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme, d'ailleurs si estimable, se plonge.

ASPASIE.

Cette conquête serait digne de vos appas. et je vous la conseillerais, si je la croyais possible.

EUCHARIS.

Croyez-vous que je n'en vinsse pas à bout si je l'entreprenais?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle et spirituelle ; ce

Digitized by Google

ıt-là sans doute les plus grands avantages la nature, et si vous les employez sage-ent contre Timon, je ne crois pas qu'il us puisse résister.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout dépend de la manière dont vous ous y prendrez. Il n'est point de cœur in-ncible lorsque l'on sait l'attaquer par son ible : il n'en est point de si insensible, ni : si faible qui n'ait des endroits par où il est ors d'atteinte : ce n'est jamais la faute de lui qui résiste, s'il ne se rend pas ; c'est elle de ceux qui ne savent pas connaître les ıoyens de le dompter.

EUCHARIS.

J'aime dans tout ce que je fais laisser gir mon cœur naturellement et sans con-ainte ; je hais trop l'art et les détours hon-eux des coquettes pour les mettre en usage vec Timon ; il m'a plû par sa sincérité, et : veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes simple, belle Eucharis! ous connaissez bien peu les hommes ; ap-renez de moi, mon enfant, que l'on est tou-ours avec eux la dupe de sa bonne-foi. Le æur humain est sujet à des caprices éton-

Digitized by Google

nans ; il n'aime les plus belles choses qu'autant qu'il trouve de difficultés dans leur possession. Une conquête trop aisée le dégoûte, et c'est pour cela qu'une habile femme sait assaisonner ses faveurs par des caprices amenés à propos pour réveiller la tendresse de ses amans, qui languiraient bientôt dans une possession trop assurée et trop tranquille. On ne sent jamais mieux le prix d'un bien que lorsqu'on craint de le perdre ; c'est dans cette crainte bien ménagée que sont fondées les ressources de l'amour ; c'est d'elle que naissent les petits soins, les assiduités, et enfin tous les tributs de tendresse que les amans offrent continuellement à leurs maîtresses : je ne prétends pourtant pas condamner la sincerité en amour ; au contraire, je sais qu'elle doit être la base de la tendresse ; mais l'art en doit faire les ornemens, et un amant tendre et délicat n'est pas plus en droit de se fâcher de ces ruses innocentes que des soins que son amante se donne pour se parer, puisque dans l'un et l'autre son objet est de lui plaire et d'entretenir ses feux ; car l'adresse est au sentiment ce que les atours sont au visage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aspasie, et je commence à me laisser séduire par vos discours.

Digitized by Google

ASPASIE.

Suivez mes conseils, et vous vous en trouve-
z bien ; la haine que Timon a pour les
ommes ne le rend sensible qu'au plaisir de
édire d'eux. L'expérience qu'il a faite de leur
erfidie lui rend suspectes toutes les marques
'amitié qu'ils s'efforcent de lui donner, qu'il
rend pour des piéges que l'on tend à sa for-
me et à sa crédulité : ainsi, si vous voulez
ous ménager quelque accès dans son cœur,
ites-lui des vérités offensantes ; c'est le seul
oyen de gagner quelque créance chez lui.
e procédé conforme à son génie et si op-
osé à l'empressement de ceux qui cherchent
utilement à lui plaire, attaquant son cœur
ar son faible, le disposera naturellement à
ous chercher ; c'est tout ce qu'il vous faut
'abord, l'Amour et vos charmes feront le
este ensuite.

EUCHARIS.

Je connais toute la solidité de ce conseil,
je suis résolue de le suivre, d'autant mieux
ue je suis bien aise de lui dire ce qui me
roque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en essuyer des réponses fâ-
heuses ; mais vous devez les mépriser et
iler à votre but, sans prendre garde aux
pines que vous trouverez en chemin. Voici

Digitized by Google

Timon. Je l'entends qui querelle. Adieu. Je vous laisse. Profitez de mes avis.

EUCHARIS.

Écoutons un moment ici.

SCÈNE IV.

TIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Athéniens qui le suivent, IPHICRATES, CARICLES.

TIMON.

Allez, perfides! vos caresses ni vos louanges ne me séduisent point; je connais trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous offrir un figuier, où plusieurs se sont déjà pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les diables avec vos amitiés, nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi! Timon, tu ne reconnais plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi! J'avais bien dit que les Dieux étaient trop justes pour ne pas te rétablir dans ta première splendeur.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Celui-là est honnête homme, fais-lui caresse.

TIMON.

Que tu le connais mal! Si tu l'avais cru, perfide, tu te serais fait violence pour masquer tes sentimens dans mon malheur, afin de te ménager les moyens de me tromper encore aujourd'hui. N'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant presque expirant de faim et de soif, me refusa un verre d'eau et m'accabla d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avais reçus de moi?

ARLEQUIN.

Comment, bélitre, après avoir refusé de l'eau à mon pauvre maître qui mourait de soif, tu oses encore te dire son ami; par la mort, il me prend envie de t'assommer.

IPHICRATES.

Ne juges point de ce que tu m'as vu faire par les apparences; les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, et je viens d'ordonner un sacrifice solennel en action de grâce de ce qu'ils ont fait pour toi.

TIMON.

Garde-t'en bien, scélérat, ton encens les irriterait contre moi.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Pardi voilà un effronté coquin de vouloir tout-à-la-fois jouer les hommes et les Dieux! Attends, je vais te sacrifier aux furies qui te possèdent. (*Il le bat, Iphicrates se sauve.*)

CARICLES.

Tu as raison, Timon, c'est un traître qui ne mérite pas tes bontés; pour moi je viens à plus juste titre : et voici une ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée sur nos ennemis.

TIMON.

Comment l'oses-tu dire? je n'ai jamais été à la guerre.

CARICLES.

Il n'importe; tu l'aurais remportée si tu avais combattu, et cela suffit.

TIMON.

N'est-ce pas toi, qui dans ma prospérité me louais des vertus que je n'avais pas, et qui dans mon malheur m'attribuais des vices dont je n'ai jamais été capable?

ARLEQUIN.

Écoute, n'as-tu point fait aussi d'ode pour moi?

CARICLES.

Et que voudrais-tu que je chantasse de toi?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voilà assurément un bel objet des chansons des muses ?

ARLEQUIN.

Tieus, je n'aime pas les menteries, et je veux qu'on ne chante de moi que des vérités ; fais donc une ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a assommé un faquin.

CARICLES.

Est-ce que cela vous est arrivé ?

ARLEQUIN.

Non, mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour prix de ton impertinence.

(Il le bat, Cariclès se sauve en criant au secours.)

Pardi, voilà de grands coquins. Mort-non de ma vie ! leur impudence me met dans une colère que je ne me possède pas.

TIMON.

Voilà les bons amis auquels je me fiais autrefois !

ARLEQUIN.

Tu étais donc bien bête alors ?

Digitized by Google

SCÈNE V.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS, à part.

Tout ce que je vois de Timon est une preuve de la solidité des conseils d'Aspasie, commençons à jouer notre rôle. (*Haut.*) Bonjour, Timon.

TIMON.

Bonjour; que me veut cette femme? Voici encore une quêteuse de trésors.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, et de pouvoir entretenir un original sans copie, qui, parce qu'il n'a fait que des sottises dans le monde, prétend en jeter la faute sur le reste des hommes; je crois qu'un caractère aussi hétéroclite me donnera du plaisir.

TIMON.

Ouais! ce style n'est pas commun.

ARLEQUIN.

Tu dois aimer celle-ci, elle est naturelle, et aime la vérité; n'est-ce pas?

TIMON.

Je t'avoue que son début me surprend, je ne m'y attendais pas. Ma foi, Mademoi-

Digitized by Google

le, si mon mépris pour les hommes, et rtout pour les femmes, et pour les femmes votre espèce, peut vous divertir, j'y conns, profitez-en bien; c'est tout ce que vous ›uvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'est aussi tout ce que je demande, je mé-ise tous les hommes, et je ne suis jamais si ›ntente que lorsque je puis exercer ma lanie sur eux; mais je ne connais point de plus 'and plaisir au monde que celui de dauber .r le ridicule d'un original tel que vous.

TIMON.

Vous avez raison, il n'est rien de si doux que la satire, c'est la seule ressource qui este à la vérité parmi les hommes; disons-ous donc réciproquement ce que nous pensons?

EUCHARIS.

Je le veux, et je serai charmée de pouvoir ous convaincre que vous êtes le plus fou les hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juste, celle-là, qu'en dis-tu?

TIMON.

Cela peut être: en vérité, Mademoiselle, e suis bien aise de vous trouver de cette humeur, et nous allons bien nous divertir; le beau champ pour moi, que le teint apprêté

Digitized by Google

d'une coquette, que ce visage composé qui a changé ses mouvemens naturels contre des grimaces! Quel plaisir de démasquer un cœur, qui sous des dehors fardés nous cache l'infidélité même! Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Voilà une conversation qui commence à merveille.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi, que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices; les sentimens humains pour de la férocité; qui toujours diamétralement opposé à la raison, prodiguait autrefois follement son bien, et qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement! Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs vérités! Ah! ah! ah!

TIMON.

La peste de l'impertinente.

ARLEQUIN.

Allons, ris donc, cela est tout-à-fait plaisant. Ah! ah! ah!

TIMON.

Ah! ah! Oui, c'est drôle.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Il me semble que tu ne ris pas de bon cœur.

TIMON.

Pour connaître au juste l'étendue du génie d'une coquette, je ne voudrais que faire l'analyse de la cervelle d'un perroquet; connaissant sa capacité, et la comparant avec celle d'une coquette, j'aurais par une règle d'arithmétique la juste étendue de son esprit.

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! La cervelle d'un perroquet! Ah! ah! ah!

EUCHARIS.

Et moi, je ne voudrais que faire l'analyse de la tête d'un âne et de la vôtre pour connaître précisément jusqu'où peut aller votre bêtise,

ARLEQUIN.

Holà! madame la pigrièche! n'insultez point aux ânes mal-à-propos, sachez qu'ils sont gens d'esprit, et qu'ils en savent plus que les hommes; et pour vous en convaincre, apprenez que jamais âne n'a traité une ânesse si indignement que mon maître vous traite. Oh! oh! ils sont bien mieux appris que cela, ma foi.

EUCHARIS.

Répondez-lui, si vous le pouvez?

Digitized by Google

TIMON.

J'avoue que voilà la conversation la plus délicieuse que j'aie jamais eue avec personne, et la manière singulière dont cette fille s'y prend me plaît ; je ne sais, Mademoiselle, qui vous a si bien instruite ; mais soit que la chose vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon faible ; ne croyez pourtant pas que j'en sois la dupe : je crois voir vos desseins, et je saurai m'en défendre ; ainsi, si vous vous êtes flattée que séduisant mon cœur par ce détour vous tirerez quelque chose de moi, désabusez-vous une fois pour toutes ; mais si vous voulez borner vos espérances et vos plaisirs dans ce petit commerce d'injures et de vérités ; je consens de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux, et je vous déclare que je ne prétends rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! Voilà une partie bien faite et un petit commerce bien tendre.

TIMON.

Je vous reverrai avec plaisir à cette condition.

EUCHARIS.

Et moi aussi. Adieu.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Par ma foi, voilà un drôle de corps que tte femme-là.

TIMON.

Je t'avoue qu'elle m'a fait plaisir, et je ne is pas pourquoi elle me plaît plus que tout que j'ai vu jusqu'à présent.

ARLEQUIN.

Je le sais bien, moi. C'est qu'elle est aussi ıpertinente que toi.

TIMON.

Cela peut-être : mais parlons d'autre chose. ue dis-tu de cette ville et de ta nouvelle ndition ?

ARLEQUIN.

Je dis que j'aurai pour toi une reconnais- nce éternelle. Vive l'état des hommes : ımment mort-non de ma vie, les ânes ne ınt que des bêtes auprès d'eux.

TIMON.

Sur quoi en juges-tu ?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous suppléez par des richesses

Digitized by Google

à tous les défauts du cœur et de l'esprit. Tiens, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que, si je voulais leur donner de l'argent, elles m'aimeraient à la folie; des amis qui m'ont assuré de leur amitié si je la payais bien; des poëtes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvu que je leur fisse bonne chère; des généalogistes qui m'ont offert pour de l'argent de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh! juge si ne voilà pas de prodiges: avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raison, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Donne-moi vite de tes trésors.

TIMON.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, et mon amitié pour toi m'en empêchent; je ne veux pas que personne puisse profiter de ta dépense, ni te donner occasion d'être leur dupe, et de te séduire par le luxe; je suis trop de tes amis pour cela.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner
e moyen de me divertir?

TIMON.

Oui.

ARLEQUIN.

Et si je me divertissais, cela me gâterait?

TIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Écoute, depuis que je comprends ce que
u me dis, je n'ai encore entendu de toi que
es impertinences; je ne sais où diable tu les
as chercher pour me faire enrager; à la fin
ela m'impatiente.

TIMON.

C'est que tu ne connais pas encore ce qui
convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par mon
emier état, et je me souviens, que, lorsque
n'étais qu'une bête, je cherchais toujours
paître dans les meilleurs pâturages, lorsque
ne m'en empêchais pas, car tu t'es toute
vie fait un maudit plaisir de me contrarier;
j'avais soif, j'allais à la meilleure eau et la
us claire, et je m'attachais toujours à ce qui

Digitized by Google

me fesait le plus de plaisir; je soutiens que cela est sage dans toutes les espèces; ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison et la plus commode, l'habit le plus riche et du meilleur goût. Je veux une jolie femme, et je prétends manger et boire ce qu'il y aura de meilleur; or comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, et tout à l'heure.

TIMON.

C'est ce qui te trompe; je veux que tu sois homme; tous ceux qui en ont la figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait que je te refuse la jouissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions; un homme n'est homme qu'autant qu'il sait les dompter, et qu'il a pris l'empire sur elles.

ARLEQUIN.

Mais, toi qui veux m'instruire malgré moi et la raison, as-tu cet empire sur tes passions?

TIMON.

Sans doute, puisque je me refuse la jouissance des choses qu'elles seules nous font désirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t-il de passions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaisirs?

Digitized by Google

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne sont-lles pas des passions ?

TIMON.

Assurément, et des plus odieuses.

ARLEQUIN.

Si tu voyais un homme entre deux femmes, une laide comme une guenon, et l'autre belle omme un astre, et qu'il choisît la laide, u'en dirais-tu ?

TIMON.

Que cet homme est de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un sot animal.

TIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que, parmi tant de passions aimables, ı vas justement choisir les guenons de toutes :s passions, et que tu préfères aux douceurs e la vie la triste satisfaction d'être toujours n colère contre toi-même et contre toute ı nature humaine.

TIMON.

Voilà un raisonnement qui m'embarrasse ;

Digitized by Google

tu n'en sais pas encore assez pour juger de la solidité de mes raisons; je dois suppléer à ton ignorance, et mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

TIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rends-moi donc mon à premier état.

TIMON.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Par la raison que j'aime mieux n'être qu'un âne que d'être homme et n'avoir point d'argent.

TIMON.

Tu ne sais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'est toi qui ne sais ce que tu dis. Écoute, laisse-là une fois en ta vie tes extravagances, et donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ta prière est inutile.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte. A ce que je vois, il ' a pas un homme qui ne soit le loup des tres.

TIMON.

Tu as raison, mon ami.

ARLEQUIN.

Hé bien! tête maudite, si j'ai raison, que ne s-tu ce que je te dis?

TIMON.

Tu as raison dans les traits de satire que tu nnes aux hommes, mais tu as tort de souiter ce qui peut te rendre aussi mauvais 'eux.

ARLEQUIN

Que Jupiter te puisse confondre avec ton itié: hais-moi et donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Hé bien! Ah, ah, ah!

TIMON.

La colère me divertit, et je serais bien fâ- de la faire finir. Adieu. Ah, ah, ah!

LEQUIN, le regardant aller sans rien dire; avec des mouvemens de dépit et d'indignation.

Voilà bien de quoi rire, de faire souffrir un

Digitized by Google

pauvre homme, et l'empêcher de se divertir; il faut que je tâche de me passer de lui, et d'avoir du plaisir sans son argent.

SCÈNE VII.

MERCURE, sous la forme d'Aspasie, ARLEQUIN.

ASPASIE part.

Voila Arlequin bien fâché contre Timon. profitons de ce moment, et exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille est charmante, je veux l'aborder; bonjour, la belle.

ASPASIE.

Suis-je connue de vous, Monsieur?

ARLEQUIN.

Autant que j'en ai besoin; je vois que vous êtes jolie, cela me suffit.

ASPASIE.

Comment vous nommez-vous?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE.

Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Timon aime uniquement?

Digitized by Google

ARLEQUIN se redresse.

Oui, lui-même?

ASPASIE.

Ah, mon cher, l'heureuse rencontre pour ıoi! je vous cherchais avec empressement.

ARLEQUIN.

Je n'en savais rien, et vous avez bien fait e me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille est malheuuse! si j'étais homme, je m'expliquerais ıns rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas, vous pouvez ıe parler avec toute liberté, je vous le perıets.

ASPASIE.

Vous auriez mauvaise opinion de moi.

ARLEQUIN.

Au contraire, je vous en estimerai davanıge; car je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

Hé bien! je vous aime de tout mon cœur; et aveu si libre n'offensera-t-il point votre délicatesse?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Pardi, vous me croyez donc bien sot: je serais offensé si vous me disiez que vous me haïssez.

ASPASIE.

Que vous êtes aimable de penser ainsi!

ARLEQUIN.

Et qui peut penser autrement, à moins d'avoir perdu l'esprit comme Timon, qui n'aime que les gens qui lui disent des injures. Vous m'aimez donc bien?

ASPASIE.

De toute mon ame, mon cher.

ARLEQUIN.

Mon cher! le terme est tendre et me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous m'aimerez donc un peu!

ARLEQUIN.

Comment un peu, je vous aimerai aussi gros que moi?

ASPASIE.

Nous nous marierons donc ensemble?

ARLEQUIN.

Oui, si vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux? et qui refuserait le favori de

Digitized by Google

non, cet homme avec lequel il partage tous trésors.

ARLEQUIN.

Qui? Timon, dites-vous, partage ses trésors ec moi?

ASPASIE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre; conissez-vous l'original dont vous parlez?

ASPASIE.

Non. Mais on dit que vous êtes le maître : sa fortune; que vous en disposez comme i-même; que comme il a des biens imenses qui sont les mobiles de tous les plai-s dans cette vie, et qu'il vous aime tendreent, vos jours ne sont qu'un tissu de tous s plaisirs; bonne chère, équipages, logeens somptueux, belles filles, enfin tout ce ı'on peut souhaiter au monde.

ARLEQUIN.

Et qui sont les impertinens qui disent la?

ASPASIE.

Toute la ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti; Timon ne me onnerait pas cela.

Digitized by Google

ASPASIE.

Tant pis. Si ce qu'on dit n'est pas vrai, Timon ne vous aime pas, et vous êtes sa dupe.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus de mariage; car je vous déclare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela est ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira, c'est pourtant ainsi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque la nature a fait l'homme et la femme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors?

ASPASIE.

Qu'elle ait pensé à ce qu'elle voudra, elle a fait les choses dont l'industrie des hommes a fait des trésors, et cette même industrie est en eux un présent de la nature: ainsi, c'est obéir à ses lois que d'en chercher l'usage, puisque cet usage peut seul rendre notre vie heureuse.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je crois que vous avez raison, cela me paraît clair.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des trésors ?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le moi vite, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Timon.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela ne serait pas bien; on dit que c'est mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien.

ASPASIE.

Qu'est-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont besoin.

ASPASIE.

Les trésors sont aux hommes ce que les pâturages sont aux animaux; ainsi tout ce qui ne fait pas besoin à Timon ne lui appartient point, et vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprends cela; mais ce qui m'étonne, c'est que les ânes le savent, et que les hommes semblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent; si vous le connaissez, vous devez faire usage de vos lumières et prendre à Timon ce qu'il usurpe injustement sur vous et sur tous les autres.

ARLEQUIN.

Pardi, cela est clair comme le jour; je puis prendre de ces trésors ce qui m'est nécessaire et lui laisser le reste.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Oh! pour cela non. Je ferais mal si j'en prenais plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes simple! ne voyez-vous pas que, puisqu'il ne fait aucun usage de son bien, vous ne le privez de rien en lui prenant des choses qui lui sont inutiles ?

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez raison, et il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse; c'est qu'il a le plaisir d'en priver les autres, et si je les prends, je le priverai de ce plaisir.

ASPASIE.

Mais ce plaisir est injuste.

ARLEQUIN.

Tout cela est vrai; mais j'aime Timon, et malgré ses impertinences, je ne veux rien faire qui puisse le fâcher.

ASPASIE.

Si vous l'aimez autant que vous le dites, la plus grande marque que vous lui en puissiez donner, c'est de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à lire.

Digitized by Google

ASPASIE.

Il est bien aisé de vous le prouver. C'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne résulte que des soins pour eux, et de leur éviter les occasions de se déshonorer. Timon se déshonore, en se refusant aux besoins des autres; le peu d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laisse dans leur possession que l'embarras de les conserver; ainsi en ravissant ses richesses vous ne lui ôterez que des soins inutiles, et les moyens de se faire haïr et mépriser; vous rendrez à ceux à qui il refuse des secours la part que la nature leur donne dans ses trésors; et comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé et estimé universellement, et si ma possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurais jamais cru que ce fût une si bonne action de voler son maître. Oui, je conçois qu'en conscience je dois prendre les trésors de Timon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que je sens quelque chose là-dedans qui me dit que cela n'est pas bien.

Digitized by Google

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'est pas vrai ?

ARLEQUIN.

Je le crois fort vrai ; mais malgré cela je crois que ce vrai est une injustice et une trahison.

ASPASIE.

La nature encore toute simple en lui le dirige sur les voies de la vérité, sans même qu'il la connaisse ; il faut l'abandonner à toutes les passions pour le conduire où je veux pour son instruction et celle de Timon. Venez donc, Passions, sous des formes humaines, le séduire par tout ce que vous avez de plus flatteur ?

ENTRÉE ET BALLET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A l'aspect de la Volupté,
Fuyez, Vertus sévères ;
Un seul rayon de sa beauté
Détruit vos brillantes chimères.
Mortels, sous ses lois, les Plaisirs
Sur vos pas volent sans cesse :
Elle remplit tous vos désirs.
Qu'exige de plus la Sagesse ?

LA VOLUPTÉ.

La Volupté sur les cœurs

Digitized by Google

A l'empire suprême :
Votre raison n'est qu'un emblême
Où, sous diverses couleurs,
Me jouant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
D'une vaine chimère,
L'Ambition sait d'un corsaire
Chez vous faire un conquérant ;
D'un masque de courtisan
Déguise une ame mercenaire.

UN IVROGNE.

L'Esprit sur Pégase monté
Va se plonger dans l'Hypocrène,
Et des eaux de cette fontaine
Il fait sa félicité :
Mais pour moi plus raisonnable,
Je ne la cherche qu'à table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

Plutus seul de moi respecté
De ses trésors fait mon partage ;
Mais à m'en refuser l'usage
Je mets ma félicité :
En vain la raison en gronde,
Je me moque, lorsqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle divinité,

Digitized by Google

Mon cœur à vous suivre s'empresse ;
Venez par votre douce ivresse
Faire ma félicité :
Chez vous tout est adorable :
Je ne vois rien de condamnable
Sous les lois de la Volupté.

(Les Passions à la tête desquelles est la Volupté, s'emparent d'Arlequin, et dans un ballet caractérisé elles l'entraînent par leurs mouvemens; il cède à leurs impressions, et se jetant dans les bras de la Volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TIMON, seul.

Je cherche Eucharis; la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensait de moi m'a fait plaisir; rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches et à qui l'on croit avoir besoin; mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

SCÈNE II.

TIMON, EUCHARIS.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer pour vous faire part d'une scène qui m'a divertie et que je crois digne de votre censure.

TIMON.

Je puis vous faire paroli par d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux; nous allons donc bien nous divertir; car les sottises des hommes sont un revenu réel pour des esprits misantropes comme les nôtres, et de tels fonds sont

Digitized by Google

ais précieux pour nous que de l'argent comptant.

TIMON.

Je le croyais avant de vous connaître, mais depuis que je vous ai vue, j'ai changé de sentiment; je sens que le plaisir de vous aimer l'emporte sur tout.

EUCHARIS.

Est-ce Timon qui me parle?

TIMON.

Distinguez Timon auprès de vous, de Timon avec le reste des hommes, avec tous les autres, misantrope, avec vous, le plus tendre.

EUCHARIS.

Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt?

TIMON.

Oui; mais mon cœur veut me persuader que je vous fesais une injustice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous, ce cœur?

TIMON.

A vous parler franchement, je ne sais pas trop si je le dois croire; vous êtes d'une espèce à craindre et d'un sexe trompeur qui nous cache ordinairement sous les fleurs les

Digitized by Google

plus cruelles épines ; je le sais, mais enfin je n'ai pû résister au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvais douter de votre folie, ce que vous venez de me dire achèverait de m'en persuader.

TIMON.

Vous avez raison, et je m'étonne moi-même des écarts de mon esprit ; je sens qu'une vaine illusion me séduit, car enfin qu'est-ce que j'aime en vous ? Je me laisse éblouir par des voiles trompeurs dont la jeunesse des fleurs passagères couvre vos défauts ; le tems va bientôt emporter ces vains avantages pour ne laisser à leur place que vos faiblesses sous les rides et sous les traits de laideur que la vieillesse leur ajoutera.

EUCHARIS.

Cette déclaration est tendre.

TIMON.

Elle est de Timon ; si ma franchise vous offense, elle est en même tems une preuve de la sincérité des sentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les crois aussi sincères que vous le dites, mais je vois clairement que vous cedez malgré vous à un sentiment qui vous fait violence;

Digitized by Google

a passion le produit, et cette même passion atisfaite lui ferait bientôt succéder la haine et le mépris; nous avons tous nos défauts; 'ai les miens comme les autres, et si je lonne jamais mon cœur, ce ne sera qu'à ceui que je croirai propre à me les pardonner.

TIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce discours est obligeant! Si vous me marquez si sensiblement que vous doutez vous-même de votre complaisance, puis-je y faire quelque fondement?

TIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'est que sur la franchise avec laquelle je vous fais voir jusqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchise pour franchise, je vous conseille de ne parler jamais de tendresse; vous m'embarrassez, et je vous avoue que les injures que vous me disiez tantôt, me paraissent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire que par vos traits de satire.

Digitized by Google

TIMON.

Arrêtez, Eucharis, si l'amour de la satire fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes faiblesses ?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

SCÈNE III.

TIMON, seul.

Eucharis! elle fuit; mais pourquoi voudrais-je l'arrêter? Quel est donc mon dessein? moi, qui méprise toutes les femmes, irai-je lâchement mendier les bontés de celle qui n'a pour moi que du mépris? Non; et je rends grâces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi; c'était le seul moyen de sauver ma raison du naufrage: mais quoi! je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : qu'est-ce donc qui les produit? Ah! malheureux Timon! tu prends plaisir à te séduire toi-même, et cet éloignement dont tu rends grâces aux Dieux est le nœud fatal qui forme aujourd'hui ta chaîne; mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diversion à ma faiblesse.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, sans voir Timon.

Je viens de voler Timon, et je le cherche vec empressement pour voir la figure qu'il ra ; mais le voici.

TIMON.

Viens, mon cher Arlequin, viens me dé- isser des hommes et de moi-même ; tu es ute ma ressource.

ARLEQUIN.

Je le sais bien, je suis fait pour te délivrer e tout ce qui t'embarrasse.

TIMON.

De tous les présens que les Dieux m'ont its, tu es le plus cher à mon cœur..

ARLEQUIN.

Pardi, je le crois ; où trouverais-tu un ami ui fît pour toi ce que je fais, et qui par pure endresse t'ôtât les moyens de te faire haïr et épriser des hommes ?

TIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il est, que je suis riche et que

Digitized by Google

tu es pauvre; je veux te faire voir que je vaux mieux que toi; tiens, voilà de l'argent, va te divertir.

TIMON.

Que veux-donc dire ceci; où as-tu pris cet argent?

ARLEQUIN.

Où il était; va, va toujours, et ne t'informe pas du reste.

TIMON.

N'aurais-tu point par hasard tiré quelques pièces de mes trésors?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hasard, mais par raison et par honneur, et lorsque j'ai la main sur quelque chose, j'emporte tout; tu me prends donc pour un sot, un ignorant, un mauvais ami qui ne sait pas son devoir?

TIMON.

Je n'entends rien à ton galimatias, explique-le moi.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas surpris si tu ne m'entends pas; as-tu jamais entendu raison?

TIMON.

Mais encore, que veux-tu dire?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le sauras, tu y trouveras le la besogne bien faite; va, va, va voir seulement.

TIMON.

Je commence à entrer en soupçon; il me pressait ce matin de lui donner de l'argent; quelqu'un abusant de sa simplicité pourrait bien l'avoir engagé à me voler; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCÈNE V.

ARLEQUIN.

Il va être bien surpris, lorsqu'il ne trouvera plus ses trésors. Ah, ah, ah! que je vais rire de sa surprise, lorsqu'il verra que je suis riche, et qu'il n'a plus rien. Ah, ah, ah! mais voilà où l'on ma dit qu'était la maison de Socrate, j'ai besoin de le consulter pour quelques emplettes que je veux faire; car je veux jouir de tout ce que la fortune peut me procurer.

(Il frappe.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

SOCRATE.

Qui est-là?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que souhaitez-vous ?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate ?

SOCRATE.

Oui.

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité? Ne m'a-t-on pas trompé lorsque l'on m'a dit que tu étais un habile homme ?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application et toutes mes études n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne sais rien.

ARLEQUIN.

Tu aurais aussi bien fait de n'apprendre pas cela.

Digitized by Google

SOCRATE.

Je serais plus content de moi-même, mais ıssi je serais la dupe de mon amour-propre.

ARLEQUIN.

Y a-t-il bien du plaisir à n'être point la ıpe de son amour-propre?

SOCRATE.

Pas trop, ce qui le blesse humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, t je te conseille d'oublier, si tu le peux, ce ue tu as appris.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce qu'une science qui nous mortifie e vaut pas l'ignorance qui nous rend con-ens.

SOCRATE.

Cet homme-ici a de l'esprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que ı me donnerais un bon conseil n'en savent ıs tant que toi.

SOCRATE.

Par quelle raison?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne savent pas que tu ne sais rien.

SOCRATE

Je voudrais en savoir assez pour mériter votre estime.

ARLEQUIN.

Il faudrait pour cela que tu fusses plus habile homme; mais n'importe, vaille que vaille, je veux consulter ton ignorance, puisque je ne puis consulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque chose de singulier. Peut-on savoir, Monsieur, qui vous êtes?

ARLEQUIN.

Arlequin, l'ami de Timon.

SOCRATE.

Quoi? vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, et de qui l'on fait des contes incroyables?

ARLEQUIN.

Le même; mais quels contes fait-on? saurait-on déjà que j'ai volé Timon.

SOCRATE.

On dit que vous étiez un âne autrefois, et que vous avez été métamorphosé en homme

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SOCRATE.

La chose n'est pas croyable.

ARLEQUIN.

C'est pourtant bien vrai.

SOCRATE.

Je ne puis croire ce prodige, c'est un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras si tu veux, il ne m'importe pas, donne-moi seulement le conseil que je demande; voici en deux mots ce que c'est: je suis riche, et l'on m'a dit que quiconque était riche était tout, qu'avec du bien on choisissait de la famille ou du héros dont on voulait descendre; que l'on avait pour de l'argent de l'esprit, des talens, des honneurs, des distinctions, de la gloire, et enfin, tout ce que l'on pouvait désirer dans le monde; je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoi qu'il m'en coûte, mais je ne sais où l'on les vend; ainsi je m'adresse à toi qui as de l'esprit, encore que tu ne saches rien pour avoir trop étudié.

SOCRATE.

Voilà assurément un courtage digne de Socrate.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Écoute; je veux faire à forfait pour éviter les discussions; vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, et premièrement pour combien me livreras-tu un père demi-dieu pour mettre à la place du mien qui n'était qu'un âne.

SOCRATE.

Je ne m'attendais pas à avoir aujourd'hui la comédie, il en faut profiter. Quant au prix du père que vous me demandez, cela dépendra de celui que vous choisirez; lequel voulez-vous? (*A part.*) Il faut que je me divertisse.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien; choisis m'en toi-même un en conscience.

SOCRATE.

Voulez-vous descendre de Thésée?

ARLEQUIN.

Est-il bon, celui-là?

SOCRATE.

Sans doute, c'est le premier Héros des Athéniens.

ARLEQUIN.

Hé bien! prenons celui-là; que m'en feras-tu payer?

Digitized by Google

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque généalogiste.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce généalogiste ?

SOCRATE.

Vous conviendrez ensemble, et ensuite il fera votre généalogie dans laquelle il vous fera descendre de Thésée.

ARLEQUIN.

Et après cela je ne serai plus le fils de mon père ?

SOCRATE.

Vous serez toujours ce que vous êtes, car le généalogiste ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne soyez né de votre père ; mais il y aura des hommes qui, ne sachant pas votre origine, vous croiront ce que vous n'êtes point, et ceux qui la sauront se moqueront de vous, de vouloir passer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment mort non de ma vie ! un généalogiste tire donc de l'argent d'une naissance qu'il ne donne pas ?

SOCRATE.

Sans doute. Est-ce que vous avez cru qu'il

Digitized by Google

vous donnerait réellement une illustre naissance?

ARLEQUIN.

Assurément, sans quoi je n'aurais pas été assez sot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne vous peut donner que de vains titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'est donc un fripon, et ceux qui achètent de semblables naissances sont donc des dupes?

SOCRATE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'allais faire une belle affaire; je ne veux plus de ces naissances, et j'aime mieux la mienne telle qu'elle est, que de la changer contre une chimérique qui tromperait les uns et me ferait moquer des autres.

SOCRATE.

O Dieux! un âne sent la vanité de ces choses, tandis que nous voyons tant de gens qui, méprisant l'ordre de la nature, veulent être descendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner?

ARLEQUIN.

Laissons-là les naissances, je n'en veux plus.

Digitized by Google

SOCRATE.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vends-moi seulement de la gloire.

SOCRATE.

De quelle gloire voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Pardi, tu me fais-là une belle demande ! je veux de la meilleure.

SOCRATE.

C'est qu'il y en a de deux sortes, une qui naît de la vertu, et que l'on n'achète que par les sentimens de justice, et de belles actions ; l'autre qui naît de nos préjugés, et celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ALLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATE.

Il vous faut donc de cette dernière ; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de différentes choses qui flattent la vanité ou les passions des hommes : Alcibiade, par exemple s'est comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la course des chevaux dans les jeux Olympiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade ?

Digitized by Google

SOCRATE.

Ce n'est pas lui qui a couru.

ARLEQUIN.

Et qui donc ?

SOCRATE.

Ses chevaux ; ils ont mieux couru que ceux des autres, et c'est pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui sont les faquins qui donnent ces prix ?

SOCRATE.

Ce sont les plus estimés des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce sont des impertinens ; car autrement ils auraient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque ce sont eux qui l'ont gagné.

SOCRATE.

Il juge plus sainement que tous les Grecs ensemble.

ARLEQUIN.

Ce n'est-là qu'une gloire de cheval ; je n'en veux point, puisque je suis un homme : apprends-m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre ; si vous

Digitized by Google

couvrez les champs de corps morts, si vous saccagez bien des villes, si vous désolez les campagnes et détruisez par vos fureurs des nations entières, vous vous ferez un nom éternel, et l'on vous mettra au rang des plus grands héros.

ARLEQUIN.

Fi, au diable; c'est la gloire d'un enragé, et les loups mêmes n'en voudraient pas aux dépens des autres loups, car ils respectent leur espèce; je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce sont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Écoutez, faites des comédies, il y a dans Athènes des gens qui se sont rendus célèbres par là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des comédies!

SOCRATE.

Ce sont des ouvrages d'esprit, où l'on joue publiquement les hommes, et dans les-

Digitized by Google

quels on les fait rire de leurs propres ridicules.

ARLEQUIN.

Cette gloire est bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une comédie de Timon? je serais charmé de le faire rire de ses folies.

SOCRATE.

Le sujet est des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas aussi m'y mettre avec ma métamorphose?

SOCRATE.

Pourquoi non? Les hommes aveugles sur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des passions opposées aux leurs produisent chez les autres, ne sont que trop dignes de la censure d'un âne, et cette manière de jouer pourrait faire un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il faire pour réussir?

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire?

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses rai-

Digitized by Google

ınables et des vérités utiles pour la correc-
n des mœurs; faire rire les honnêtes gens
r un comique sensé qui reçoive toutes ses
ìces de la nature et de la vérité; éviter sur-
ıt les pointes triviales, la fade plaisanterie,
jeux de mots et toutes les licences qui
essent les mœurs et révoltent l'honnête
mme: si vous faites ce que je dis là, vous
airez inévitablement aux gens d'esprit et
bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette manière de plaire me plaît beaucoup;
n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout
monde ?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde, vous ne devez
ıs vous en flatter, quand vous auriez fait un
ıef-d'œuvre : car il y a dans le public des
nies fâcheux que l'on nomme auteurs,
est-à-dire, des gens qui font aussi des co-
édies, qui ne trouvent rien de bon que ce
ı'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma pièce est bonne, que pour-
ınt-ils dire ?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, supposons
ıe je sois un de ces auteurs.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que votre sujet est tr métaphorique pour le théâtre qui veut d vraisemblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvu que je ne dise que d choses vraies et raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous siffler

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un balourd, et qu vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais av d'esprit ?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, et sur cette imagin tion je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il e bien facile de te contenter, je parlerai sa esprit.

Digitized by Google

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous, je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurdités.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec ta sotte critique; parle, animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée; dis-moi sans tout ce galimatias, si tu veux que je parle avec esprit ou sans esprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque manière que vous parliez, et non seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas?

SOCRATE.

Sans doute; si votre critique n'est pas générale; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre pièce me fera naître, et que je n'aurais jamais eues sans vous; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre pièce est imparfaite et votre sujet manqué.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu m'ennuies.

SOCRATE.

J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t-en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ah! voilà une conversation délicieuse.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà une sotte bête! quel diable de galimatias!

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, UN MAITRE à chanter, UN MAITRE à danser, ET UN MAITRE en fait d'armes.

LE MAITRE à chanter.

Vous avez raison, Monsieur, de ne vous amuser pas à ce philosophe; ces sortes de gens

Digitized by Google

inutiles dans le monde ; ce n'est pas de
è de roi et de ces Messieurs.

ARLEQUIN.

qui es-tu, toi ?

LE MAITRE à chanter.

: suis maître à chanter ; c'est moi qui
ître ce grand art qui attirait les arbres et
ochers sur les pas d'Orphée, et par lequel
hion bâtit les murailles de Thèbes.

ARLEQUIN.

t comment fesait cet Amphion ?

LE MAITRE à chanter.

l chantait, et les pierres se plaçaient d'elles-
mes où ses chansons les appelaient.

ARLEQUIN.

Cet art-là est beau, je veux l'apprendre
ir me bâtir un beau palais. Et toi, que
ntres-tu ?

LE MAITRE à danser.

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là est drôle, je veux aussi ap-
endre à faire la cabriole. Et toi, avec ton
apeau de travers, que montres-tu ?

LE MAITRE d'armes.

A tuer un homme de bonne grâce.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable ; et si je le savais, je te donnerais de l'argent pour l'oublier.

LE MAITRE d'armes.

Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudraient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LE MAITRE d'armes.

Je donne le courage avec l'adresse, et je connais tels de mes écoliers qui font la terreur de la ville, qui n'oseraient se battre, s'ils ne croyaient pas le pouvoir faire sans danger.

ARLEQUIN.

Je le crois ; car pour moi, je ne voudrais jamais me battre si je savais être tué ; allons, apprenez-moi vite ce que vous savez.

LE MAITRE à chanter.

Qui voulez-vous qui commence ?

ARLEQUIN.

Tous les trois à la fois.

LE MAITRE à danser.

Cela n'est pas possible.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je le veux, moi; ce serait plaisant qu'un mme riche ne pût apprendre trois bagalles comme vos arts à la fois; allons vite, r je suis pressé, ayant encore plus de mille iences à apprendre avant qu'il soit nuit, pour ne pas perdre de tems, voilà de l'ant.

LE MAITRE à chanter.

Monsieur a raison; il vous faut d'abord apendre la note.

LE MAITRE à danser.

Il faut vous camper.

LE MAITRE d'armes.

Il faut vous mettre en garde.

(Le maître d'armes et le maître à danser campent lequin de manière qu'il semble qu'il va tout-à-la-fois re des armes et danser, ce qui fait d'abord un jeu par seule attitude; ensuite le maître à chanter lui fait anter la note, le maître à danser fait la cabriole, le itre d'arme pousse une botte, Arlequin chante, fait la briole et pousse la botte tout-à-la-fois; les maîtres pètent la même chose avec précipitation; Arlequin fforce pour les suivre, et il s'essouffle de manière qu'il met hors d'haleine, en sorte qu'il tombe épuisé par les forts qu'il a faits. Après ce lazzi, le maître d'armes dit à rlequin :)

Allons, courage, Monsieur, vous faites des merveilles.

Digitized by Google

ARLEQUIN, se levant en fureur et les chargeant.

Pardi, voilà de grands coquins qui se sont sont donné le mot pour me faire crever sous prétexte de me montrer leur art; au diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

SCÈNE VIII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE DE FLATTEURS.

ASPASIE, sans voir Arlequin.

Pour faire jouir quelques momens Arlequin des vanités de la fortune, j'ai rassemblé une troupe de flatteurs, aux louanges desquels je vais le livrer pour l'en rebuter ensuite pour le reste de sa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, ma chère Aspasie.

ASPASIE.

Bonjour, mon cher, je vous amène une troupe de nouveaux amis que vous a faits la fortune, et qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voilà d'honnêtes gens, faites-les s'avancer.

Digitized by Google

ASPASIE.

Approchez, Messieurs; le seigneur Arlequin
ous le permet, et moi, je vais faire les hon-
eurs de la fête.

ENTRÉE ET BALLET DES FLATTEURS.

UN FLATTEUR.

Un astre favorable
Préside sur tes jours :
u réunis en toi ce qu'ont de plus aimable
La Gloire et les Amours :
Quelle grâce !
Que d'audace !
'es-tu point Cupidon caché sous des lauriers,
Ou le dieu des guerriers ?
Cher Arlequin, tu vois l'aurore
Du beau jour qui nous est promis,
t cette belle fleur qui ne fait que d'éclore
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah ! le bon ami ! viens que je t'embrasse.

ASPASIE.

Mais vous voyez bien qu'il vous flatte

ARLEQUIN.

Oui, il me flatte ; écoutez-la, elle m'aime,
l cependant elle est jalouse du mérite que

Digitized by Google

l'on me trouve : laissez-la dire, continuons mes amis.

UN FLATTEUR.

Tel blâme les flatteurs,
Qui toute sa vie
N'a mis son génie
Qu'à flatter ses erreurs ;
Pour lui rempli de complaisance,
Il n'aime la vérité
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offense.

UN FLATTEUR.

Craignez la Vérité
Qui sans complaisance
Dit ce qu'elle pense
Avec sincérité :
Cœurs enflés d'orgueil et de faste,
S'il n'était point de flatteurs,
Pour aller cacher vos erreurs
Est-il de désert assez vaste.

ARLEQUIN.

Morbleu, vive un flatteur,
C'est un homme aimable,
Tendre, sociable,
Toujours plein de douceur;
Un riche avec raison condamne
Ceux qui démasquent le cœur,
Quand sous des ombres de grandeur
Il cache des oreilles d'âne.

Digitized by Google

Mercure dans le dessein d'instruire Arlequin par ses pres fautes, a rassemblé cette troupe de flatteurs qui aisent son ame par les louanges qu'ils lui donnent; il croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni gens plus aimables; il se livre à eux, et, se mêlant ıs leurs danses, il les suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TIMON.

Me voilà aussi pauvre que je l'étais il y vingt-quatre heures; ce n'est plus ma bo ni ma magnificence qui m'ont réduit dans c état, c'est la trahison d'Arlequin; à peine est-il revêtu de l'humanité qu'il devient pl perfide et plus scélérat que tout le reste des hommes. O turpitude de la nature humaine! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me causes me fesant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices par le rempart d'une solitude éternelle. Les Dieux nous conduisent dans le port par des routes inconnues et, lorsque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y poussent et nous y font rentrer par un heureux naufrage; en me délivrant du soin de garder mes trésors, ils m'ont rendu pour toujours à moi-même: je ne verrai plus le théâtre du monde; je ne serai plus dégoûté des scènes ridicules qu'on y joue, n

Digitized by Google

s sanglantes tragédies qu'on y voit, et je m'occuperai que du spectacle de l'univers; s idées me font pardonner à Arlequin la ahison qu'il m'a faite; je pourrais l'en faire ınir, mais les trésors dont il s'est chargé ıffiront pour son châtiment : le voici, il 'aborde d'un air bien ouvert; voudrait-il er son crime. Voyons.

SCÈNE II.

TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

On dirait à te voir que tu es fâché.

TIMON.

C'est donc ainsi, perfide, que, non content e m'avoir dépouillé de tous mes biens, tu ses encore triompher de ton crime?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas, je ne te laisserai nanquer de rien. Où vas-tu?

TIMON.

Reprendre la vie dont tes malheureux conseils m'avaient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi! tu veux encore aller être malheureux?

Digitized by Google

TIMON.

Oui, je vais me séparer pour toujours des hommes, et surtout de toi que je déteste encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais que t'ai-je fait? je t'ai pris tes trésors qui ne te servaient à rien, et je les ai pris pour en faire quelque chose; et comme quelque chose vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, et tu ne m'en dois pas savoir mauvais gré.

TIMON.

Puis-je me voir jouer si indignement sans me venger? Mais non, je suis la cause de son nouvel état, j'ai donné occasion à tout ce qu'il me fait, les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignais en lui avec trop de raison.

ARLEQUIN.

Tu es un grand fou.

TIMON.

Et tu es un homme, c'est tout dire; je devais te fuir dès que je t'ai vu tel; mais il en est encore tems; jouis de mes trésors, si tu le peux, je te les abandonne, et je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi! tout de bon! tu veux t'en aller?

Digitized by Google

TIMON.

Oui; ôte-toi d'ici, si tu ne veux sentir les effets de ma colère.

ARLEQUIN.

Écoute, mon dessein n'a pas été de te rendre malheureux; au contraire, je voulais t'obliger à jouir des biens qui t'étaient inutiles; mais puisque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvu que tu m'en laisses prendre un peu pour moi.

TIMON.

Je te les donne tous, et je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié: Arrête Timon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.

SCÈNE III.

UN FLATTEUR, TIMON, ARLEQUIN.

LE FLATTEUR.

Ne vous en donnez pas la peine; lisez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, te voilà, viens que je t'embrasse.

LE FLATTEUR.

Modérez vos transports.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Voici le meilleur de mes amis; demande-lui un peu ce que je vaux, et tu verras si je ne mérite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATTEUR.

Vous êtes le plus méprisable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand?

LE FLATTEUR.

Vous l'avez toujours été.

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantais il n'y a qu'une heure mes louanges?

LE FLATTEUR.

C'était pour me moquer de vous; est-ce que les louanges prouvent quelque chose? ce n'est qu'une manière de parler qui n'a d'objet que l'intérêt de ceux qui louent.

ARLEQUIN.

Ceux qui louent sont donc des impertinens?

LE FLATTEUR.

L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flatter.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je n'entends rien à tout cela; de qui est cette lettre?

LE FLATTEUR.

D'Aspasie.

ARLEQUIN à Timon.

Ah! ah! bon, lis-la, car je ne sais pas lire, moi.

TIMON.

Qui est cette Aspasie?

ARLEQUIN.

C'est une jolie fille à qui j'ai donné tes trésors à garder.

TIMON.

Voyons.

TIMON lit la lettre.

Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Timon, en se refusant l'usage des trésors qu'ils lui avaient fait trouver, s'en est rendu indigne...

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

TIMON continue de lire.

Vous les méritez encore moins, puisqu'oubliant vos devoirs pour un maître qui vous aimait, vous l'avez trahi honteusement en lui

Digitized by Google

volant des biens que les Dieux ne lui avaient pas donnés pour être la récompense d'un crime; ainsi fesant justice à l'un et à l'autre j'emporte avec moi vos trésors, et je vous en prive pour toujours tous les deux.

ARLEQUIN.

Comment! Aspasie me vole?

TIMON.

Tu le vois.

LE FLATTEUR.

Et elle a bien fait; par quel endroit méritiez-vous votre fortune?

ARLEQUIN.

Quoi! scélérat, tu ne pensais donc pas ce que tu me disais tantôt!

LE FLATTEUR.

Ah, ah, ah! Cette question prouve bien que vous n'êtes qu'un sot. Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Par-la-mort-non de ma vie, il faut que je t'assomme.

LE FLATTEUR.

Je crains aussi peu ton courroux à présent que tu n'as rien, que je t'estimais lorsque je te louais; le plaisir de t'annoncer ta ruine me paie assez de toutes les menteries que je t'ai dites en te louant. Ah, ah, ah!

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

TIMON, ARLEQUIN.

TIMON.

Voilà une scène charmante, et je ne croyais pas que mes trésors dussent jamais me donner tant de plaisir.

ARLEQUIN.

Je suis un grand chien d'avoir cru ce coquin, et de m'être fié à cette carogne d'Aspasie.

TIMON.

Te voilà aussi misérable que moi; tu éprouves la vérité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes; pour n'avoir écouté que tes passions, et ne t'être pas contenté du nécessaire, tu perds à la fois le nécessaire et le superflu que tu cherchais, et tu tombes dans la plus terrible des misères.

ARLEQUIN.

J'enrage; si je tenais cette carogne d'Aspasie, je la déchirerais à belles dents.

TIMON.

Les siennes s'occupent mieux au moyen des trésors qu'elle t'emporte.

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela; tu redoubles ma colère; je crois la voir manger à mes dépens, et cela me donne une faim canine.

Digitized by Google

TIMON.

Et le pis est qu'il ne te reste plus rien pour la rassasier.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as rien chez toi ?

TIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé ? je n'ai pas un morceau de pain, ni un sou pour en acheter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire ?

TIMON.

Si tu veux retourner sur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette maudite montagne.

TIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre ressource, et tu es encore bien heureux que je veuille t'y conduire, tu ne le mérites guères ; mais tu me fais pitié, et j'espère que tes fautes t'auront rendu plus sage, et produiront chez toi ce que je croyais faussement que la nature toute simple y devait produire.

ARLEQUIN.

C'est toi qui es la cause de tous mes mal-

Digitized by Google

ziirs; si tu avais fait l'usage que tu devais ire de tes trésors, je n'aurais point été tenté e te les voler, et nous les aurions encore. arle, insensé, pourras-tu jamais te justifier uprès de moi ?

TIMON.

En voilà bien d'une autre; vous verrez, que 'est moi qui serai le coupable.

ARLEQUIN.

Oui, tu l'es !

TIMON.

Et t'ai-je conseillé de me voler ?

ARLEQUIN.

Oui, tu me l'as conseillé; puisque ta conduite m'a déterminé à le faire, n'est-ce pas la même chose que si tu me l'avais dit ?

TIMON.

C'est plutôt la corruption de ton cœur qui te l'a conseillé.

ARLEQUIN.

C'est la tienne, et non pas la mienne; mes intentions étaient bonnes.

TIMON.

Je croirais ce que tu me dis si tu profitais de ce vol, mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puisqu'ils te refusent les avantages que tu prétendais y trouver.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

C'est que j'ai agi en âne ; si je m'étais souvenu que j'étais homme, je ne t'aurais pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, et je me serais défié d'une créature de ton espèce. Malheureux que je suis ! je suis la dupe de ma bonté et de ma bonne foi. Ah ! ah ! ah !

TIMON.

Je me sens attendrir malgré moi, et j'entrevois des vérités qui me gênent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es, et pourquoi te séparais-tu du reste des hommes ? est-ce que tu croyais valoir mieux que les autres, parce que tu étais plus sauvage et plus barbare ?

TIMON.

Mais que voulais-tu faire de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je voulais faire tout le bien que je pouvais ; premièrement à toi que j'aime plus que les autres, et après, à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le méritaient pas.

ARLEQUIN.

Et que me fesait cela ? je méritais moi de faire de bonnes actions.

Digitized by Google

TIMON.

h, ciel ! quel trait de lumière il porte à ma
on ! Mais comment as-tu connu ce que tu
is de me dire ?

ARLEQUIN.

ar moi-même ; j'ai trouvé que ton ressen-
ent contre les coquins qui t'avaient aban-
né après avoir reçu du bien de toi, était
e, et j'approuve aujourd'hui ceux qui di-
t du mal de toi, parce qu'ils ont raison,
que tu n'as pas soulagé leur misère, pou-
t le faire. Dans ton premier malheur, tu
is la consolation de savoir que tu valais
ux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as
la honte de sentir que tu vaux moins
eux.

TIMON.

ustes Dieux ! que viens-je d'entendre ! vous
ez le voile fatal qui jusqu'ici m'avait caché
érité, mais en le levant, que de faiblesses
is me faites voir en moi ! je demeure im-
bile ! ma misantropie m'abandonne, je
s qu'elle n'était chez moi qu'une passion
lente et qu'un mode dangereux de mon
our-propre ; je condamnais des vices et
ridicules que je ne croyais pas chez moi ;
eine je m'aperçois de mes erreurs que je
iens plus faible et plus timide que le com-
n des hommes. Dieux ! qu'est-ce que
omme, qu'est-ce que notre raison ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Oseras-tu dire que je n'ai pas raison?

TIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui tort, et je ne t'impute rien; pardonne-m mes erreurs et reçois les marques de m repentir et de ma tendresse dans cet embra sement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

TIMON.

Hélas! je n'ai plus rien, tu le sais bie je m'en priverais pour te le donner, si j' avais; mais allons chercher les moyens de t soulager : tout ce que je puis faire, c'est d t'aider autant qu'il me sera possible dans t travail; et, si je ne puis pas t'en affranchir ab solument, te montrer au moins que je le voudrais faire.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucun des maux que tu m'as faits; mais malgré cela tu me fais pitié, et je te pardonne; allons où tu voudras, je te suivrai fidèlement, et, bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te soulagerai autant que je le pourrai

Digitized by Google

TIMON.

Que ce naturel tendre et sincère fait bien voir qu'il n'a péché par aucune corruption de cœur : si quelque chose l'a séduit, c'est un mouvement de simplicité et de vérité qui s'est trouvé naturellement opposé à nos vices et à nos erreurs.

SCÈNE V.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

Je viens vous marquer la part que je prends à votre malheur.

TIMON.

Est-ce encore par un sentiment d'ironie, Eucharis ? La partie n'est plus égale.

EUCHARIS.

Non, ce n'est qu'un sentiment d'amitié qui me conduit vers vous.

TIMON.

Ce changement me surprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je sois changée ; la même amitié qui m'engageait à vous dire vos vérités dans un tems où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte au-

Digitized by Google

jourd'hui les témoignages de la part que je prends à votre infortune.

TIMON.

Ah ! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée et si peu attendue me paient trop des pertes que j'ai faites ; quel bien pour moi pourrait égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misère, qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point !

ARLEQUIN.

Tu as tort; la misère doit bien plutôt te rapprocher les hommes, puisqu'elle te rend leurs secours nécessaires.

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

TIMON.

Oui, Madame, il a raison; ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'expérience que j'avais faite de l'une et de l'autre fortune ne m'avait pas apprises.

EUCHARIS.

Si vous connaissez vos erreurs, il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, et ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les lois de la bienséance dans une action louable; je vous offre donc avec

Digitized by Google

ma main une fortune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi, voilà la reine des femmes; et il faudrait avoir le diable au corps pour être misantrope avec elle; que je vous embrasse ma chère amie! vous rassurez mon estomac alarmé de la diète où ma bonne foi et la sottise de Timon m'avaient condamné.

TIMON.

Que faites-vous, Eucharis? Je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne peux-tu pas les accepter?

TIMON.

Parce que j'en suis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois; mais, si tu es sage, tu ne feras pas semblant de le savoir, puisque cela nous empêchera d'aller sur la montagne.

TIMON.

Je ne puis ni ne dois accepter vos bontés; la tendresse même que je sens pour vous me défend de vous charger d'un misérable qui ne l'est que par sa faute, et que les hommes ni même les Dieux n'ont pu corriger. Adieu.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

MERCURE, TIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

Arrête, Timon, les Dieux sont satisfaits, puisque tu reconnais tes erreurs.

TIMON.

Mais je ne le suis point, moi.

MERCURE.

Prends garde de ne pas tomber dans un excès plus criminel que tous les autres.

TIMON.

Pardonnez à ma faiblesse, je la sens trop vivement pour être capable de raison.

MERCURE.

Oublie tes erreurs, ou si tu t'en souviens, que ce ne soit que pour n'y plus retomber, c'est tout ce que les Dieux exigent de toi, ils te rendent tes trésors; et ce n'est qu'à présent que tu te peux dire riche, puisque tu es assez sage pour faire un bon usage de tes richesses; au surplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait, c'est moi qui l'y ai engagé sous le nom et la forme d'Aspasie.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Quoi, c'est toi qui m'as joué ce tour?

MERCURE.

Oui.

ARLEQUIN.

Et pourquoi me fesais-tu cette pièce?

MERCURE.

Pour corriger Timon.

ARLEQUIN.

Eh! mort-non de ma vie, tu es un drôle de dieu de me faire un coquin pour le faire lui honnête homme.

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puisque tu l'as fait sans malice; j'ai voulu t'instruire, et avec Timon tous ceux qui abusent des biens qui ne sont donnés aux hommes que pour lier la société et la rendre plus heureuse; Timon, il ne te reste plus qu'à donner la main à Eucharis; elle est belle et sage, et les Dieux te la destinaient; ils rendront heureux un hymen où elle ne s'est engagée que par leur conseil, puisque c'est moi qui, sous la forme d'Aspasie, lui ai appris les moyens de te plaire.

TIMON.

Puis-je jamais assez vous marquer ma reconnaissance!

Digitized by Google

MERCURE.

Votre bonheur me suffit, jouissez-en long tems; mais puisque vos erreurs sont dissipées il est tems que les Vérités viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir sur vous. Venez, aimables Vérités, vous emparer d'eux pour toujours.

(Les Vérités viennent s'emparer de Timon et d'Arlequin et reprendre leur empire sur eux.)

ENTRÉE ET BALLET DES VÉRITÉS.

I. VÉRITÉ.

Tremblez, voyant les Vérités;
Leur aspect est terrible
A qui n'est sensible
Qu'à des vanités.
Tout cède à leur pouvoir suprême;
Le faste du diadême
N'en défend pas les plus grands rois :
Tout redoute leur voix;
Heureux! si vous l'aimiez de même.

II. VÉRITÉ.

Je méprise les avantages
Des habits et des équipages,
Je juge d'un grand par le cœur :
S'il n'est enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pygmée
Dont les valets font la grandeur.

III. VÉRITÉ.

Je ris de voir un hypocrite

Digitized by Google

Qui d'un faux air de Démocrite
Censure ce qu'il fait souvent ;
Le voyant en secret s'ébattre,
Le monde me semble un théâtre
Où chaque homme est un charlatan.

IV. VÉRITÉ.

Qui peut voir la fière Lucrèce
Recevoir un pauvre en tigresse,
Au riche faire les yeux doux ?
Connaissant l'objet de son ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voilà de critique de reste ;
Allons nous-en, car malepeste
Je sens le souper qui m'attend :
Vérités, qui voudrait tout dire,
Un jour ne pourrait y suffire,
Il faudrait chanter plus d'un an.

TIMON.

Allons, belle Eucharis, suivis des Vérités, remercier les Dieux de tant de faveurs, et nous jurer aux pieds de leurs autels une foi éternelle.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN.

Et moi, je vais étudier pour n'être plus la

Digitized by Google

dupe des Dieux ni des hommes ; car je vois clairement que ce nouvel état traîne avec lui de grandes difficultés. Si j'avais été parmi des ânes, je n'aurais pas été exposé à faire tant de sottises, parce que les leurs ne m'y auraient pas engagé. On ne voit point chez eux de gloire ni de bien chimérique ; on ne les voit point ramasser les herbes qu'ils ne peuvent manger pour en priver les autres ; ils ne connaissent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquités que les possessions ont introduites chez les hommes ; c'est pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui ; triste nécessité qui me fait regretter mon premier état ! Ces réflexions n'empêchent pourtant pas, Messieurs, que je ne sois sensible à vos applaudissemens ; si vous me les refusez, je croirai n'être encore qu'un âne ; mais si vous m'en honorez, je croirai sérieusement que je suis devenu un homme.

FIN DE TIMON LE MISANTHROPE.

Digitized by Google

L'INQUIET,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 18 juillet 1737.

Nota. La notice sur Fagan se trouve dans le premier Répertoire, tom. 10 des Comedies en prose.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.
TIMANTE, amoureux de Lucile.
DAMIS, ami de Timante.
MARTON, suivante de Lucile.
CHAMPAGNE, valet de Timante.
UN AUTRE DOMESTIQUE DE TIMANTE.

La scène est à Paris dans une chambre de l'appartement de Lucile.

Digitized by Google

L'INQUIET,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, MARTON.

MARTON.

Qui peut donc si matin vous conduire ici, Monsieur? Vous devez bien vous douter qu'il n'est pas encore jour chez ma maîtresse?

DAMIS.

Si j'en avais cru Timante, il y a une heure que je serais ici : à peine fesait-il jour, qu'il m'a envoyé prier de me rendre chez lui; j'y ai couru, et il est vrai que je l'ai trouvé dans une agitation qui aurait touché tout autre que son ami.

MARTON.

Et puis-je vous demander le sujet de cette agitation?

DAMIS.

Un malheureux discours qui lui échappa hier au soir étant à table chez ta maîtresse. Il

Digitized by Google

ne doute point qu'elle ne l'ait interprété de façon à s'en offenser. Il n'a point fermé l'œil de la nuit; et n'osant venir apprendre lui-même ce que Lucile en pense, je me suis chargé de le justifier en cas qu'elle ait pu douter un moment de son respect.

MARTON.

Mais ne serait-ce point-là une de ces craintes mal fondées qui lui sont si ordinaires?

DAMIS.

A l'égard de celle-ci, elle me semble excusable; et sur le point d'obtenir Lucile, je ne le blâme pas de chercher à détruire tout ce qui pourrait l'indisposer contre lui.

MARTON.

Je ne sais quel a été ce discours; mais, si elle s'en fût tenue offensée, assurément je m'en serais aperçue. C'est une vision, vous dis-je.

DAMIS.

Cela pourrait être, et je conviens avec toi qu'il est d'un caractère propre à se rendre bien malheureux; je ne sais si cela vient en lui d'un excès de délicatesse, de trop d'envie de plaire, ou peut-être d'un peu trop d'amour-propre: mais rien n'est égal aux agitations, aux soupçons, aux faiblesses qu'il fait paraître, surtout depuis quelque tems.

Digitized by Google

MARTON.

Mais comment ne le guérissez-vous pas de
te maladie là ?

DAMIS.

Je lui en ai quelquefois dit mon sentiment;
ais vouloir corriger un ami, c'est souvent
quer de le perdre.

MARTON.

Pour moi, je ne vous le dissimule point, je
mble pour ma maîtresse en la voyant prête
former un pareil engagement. Je conviens
e Timante a toutes les qualités qui font un
mme d'honneur ; que sa figure est encore
réable ; qu'il est puissamment riche. Mais
est-ce pas trop risquer que d'épouser un
mme qui, dans une inquiétude perpétuelle,
, vient et revient cent fois en une heure
ur les sujets les plus frivoles ; timide jus-
'au raffinement ; mal-adroit par excès de
écaution, troublé par des délicatesses chi-
ériques ; jamais sûr de lui, oubliant l'objet
résent qui le satisfait, pour s'occuper de
bjet éloigné qui le tourmente, et qui enfin
e jouissant jamais d'un instant de tranquillité,
vec la femme la plus chérie, portera les
larmes jusque dans le sein des plaisirs ? Ce
e sera point un jaloux qu'un mari comme
elui-là ; mais je crains bien que ce ne soit
uelque chose de plus insupportable.

Digitized by Google

DAMIS.

Il faut lui rendre justice : la jalousie a une bassesse dont il est incapable ; et...

SCÈNE II.

DAMIS, CHAMPAGNE, MARTON.

CHAMPAGNE, tout essoufflé.

Ah ! Monsieur, serais-je arrivé assez à tems ?

DAMIS.

De quoi donc s'agit il ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, il m'a dit tant de choses à la fois, que je ne sais plus par où commencer... Ah ! m'y voici. (*Tirant Damis à part.*) Écoutez, s'il vous plaît.

DAMIS.

Eh bien ! qu'est-ce ?

MARTON.

Quelque nouvelle imagination, sans doute.

CHAMPAGNE, à Damis, en lui parlant bas.

Comme cette heure-ci est une heure indue pour les dames, Timante craint que vous n'alliez imprudemment vous présenter, et attendu que la civilité....

Digitized by Google

DAMIS, repoussant Champagne.

Et morbleu..... Voyez la belle réflexion ! ›it-il que j'ignore ?....

MARTON, qui a prêté l'oreille.

Jn autre que toi ne se serait pas si fort pressé, ›n pauvre Champagne; mais en récom- ›ise, tu as une façon naïve de t'expliquer, i donne beaucoup de grâce aux commis- ›ns que tu fais.

CHAMPAGNE.

Vous êtes railleuse, mademoiselle Marton.

MARTON.

Moi ? point du tout.

DAMIS, à Marton.

Vois, si je puis paraître.

MARTON.

J'y vais, Monsieur; et puisque vous vou- z absolument lui parler, j'aurai soin de vous ›ertir dès qu'elle sera visible. (*Elle rentre.*)

CHAMPAGNE.

Cette Marton-là a toujours quelque mau- ›is compliment à me faire

Digitized by Google

SCÈNE III.

DAMIS, CHAMPAGNE.

DAMIS.

Eh bien ! ce qu'il attendait de province avec tant d'impatience est-il arrivé ? Et tout est-il préparé pour le repas qu'il doit donner ce soir ?

CHAMPAGNE.

Quel repas, Monsieur ?

DAMIS.

Celui qu'il préparait à Lucile.

CHAMPAGNE.

Il ne faut pas beaucoup se presser pour ce repas-là, Monsieur ; et les noces dont on parlait avec Lucile, ne se feront pas sitôt.

DAMIS.

Comment donc ?

CHAMPAGNE.

Il faut se bien porter pour penser à de pareilles choses ; et mon maître est actuellement très-mal.

DAMIS.

Que veux-tu dire ?

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Aussitôt que vous l'avez quitté, il a prétendu que l'agitation dans laquelle il avait passé la nuit, lui avait donné la fièvre : il a fallu savoir ce qui en était; et il a si bien fait, que le médecin, qui est arrivé sur-le-champ lui en a trouvé.

DAMIS.

On lui en a trouvé?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur, une considérable. Ordre à lui de se mettre au lit promptement; je l'ai quitté dans le tems que l'on le condamnait à une saignée, qui, selon les apparences, sera suivie de plusieurs autres : on songera ensuite aux purgations que l'on ne manquera pas de réitérer, de façon que de saignées en purgations, et de purgations en saignées, vous voyez bien qu'il y a là de quoi retarder un mariage pendant six mois.

DAMIS.

Voilà un contre-tems assez fâcheux; mais que vois-je?

CHAMPAGNE.

Comment diable! est-ce bien lui?

Digitized by Google

SCÈNE IV.

TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE.

J'ai pensé, mon cher ami, qu'il était plus convenable que je m'expliquasse moi-même avec Lucile; je veux risquer cet éclaircissement.

DAMIS, à Champagne.

Quel conte me fesais-tu donc?

CHAMPAGNE.

Monsieur, je suis surpris.....

TIMANTE.

Oui, oui, je serai plus à portée de me justifier, s'il est vrai que ma misérable plaisanterie l'ait offensée.

DAMIS.

Eh! quoi donc! êtes-vous malade, Timante; ou ne l'êtes-vous pas?

TIMANTE.

Je le suis, et très-sérieusement; mais que veux-tu? Le soin qui m'occupe ne m'est-il pas cent fois plus cher que ma santé et que ma vie? (*Apercevant Champagne.*) Ah! te voilà fort à propos. Cours vite au logis: j'ai laissé sur mon bureau un papier que je serais fâché

Digitized by Google

qui fût vu. (*A Damis.*) C'est vraiment une espèce de satire très-mordante sur une aventure du tems : et je n'aime point que l'on trouve chez moi de ces sortes de libelles. (*A Champagne.*) Eh bien ! tu devrais déjà être parti.

CHAMPAGNE.

Vous l'apporterai-je ici.

TIMANTE.

L'apporter ? Non. Tu pourrais le perdre en chemin, et la personne qui me l'a adressé a mis, je pense, mon nom en tête. Le plus court est que tu le jettes au feu. Va donc. Je crains que quelqu'un n'ait déjà mis la main dessus. (*Champagne rentre.*)

SCÈNE V.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

Eh bien ! Damis, je vois bien que Lucile refuse de t'entendre : elle n'ignore pas sans doute que tu viens ici de ma part ; elle est piquée. C'en est bien-là une preuve certaine.

DAMIS.

Elle n'a point encore su que je fusse ici, et je comptais la voir dans un moment ; mais tranquillise-toi. Marton m'a assuré qu'elle n'a-

Digitized by Google

vait remarqué en sa maîtresse aucun signe de colère; ainsi ta crainte.... Mais à quoi penses-tu donc.

TIMANTE.

Je suis perdu. Pardonne-moi, Damis, si... Courrai-je après lui? Il ne sera plus tems.

DAMIS.

Après qui courrir?

TIMANTE.

Après ce malheureux à qui j'ai donné ordre de jeter au feu ce papier: j'en ai sur le même bureau qui sont de la dernière conséquence: Il ne manquera pas, poussé par son mauvais génie, de faire là quelque étourderie.

DAMIS.

Quoi! ne serez-vous jamais tranquille? Je n'ai rien voulu vous dire tout à l'heure; mais quand votre valet ferait un coup de sa tête, vous le mériteriez bien! Quel est ce libelle dont vous parlez? Pourquoi craindre que quelqu'un chez vous ne s'en empare? Pourquoi vous imaginer que votre nom étant inscrit dessus, cela peut vous faire des affaires? D'où diable êtes-vous si ingénieux à vous tourmenter? Et quelqu'autre s'avise-t-il d'avoir les soupçons, les troubles éternels dont vous êtes déchiré? En vérité, Timante, il est tems que je vous le dise; le mérite du cœur et de l'esprit est chez

Digitized by Google

ıs acheté par trop de faiblesse ; et, entre ıs, vous n'êtes pas trop sage.

TIMANTE.

Que voulez-vous donc dire ?

DAMIS.

Je veux dire qu'une des vues les plus raıınables doit être de travailler à se rendre ureux, et que personne ne s'est jamais si ·t écarté de cette vue-là que vous. Ne jouı:-vous jamais de la vie ? Je ne puis me rapler à présent tous les traits qui m'ont frappé vous depuis peu ; mais, dans l'agitation ıtinuelle où vous êtes, il semble que vous ez résolu de vous faire mourir vous-même ıetit feu ; et en effet, vous dépérissez à vue ɐil.

TIMANTE, troublé.

Je dépéris !

DAMIS.

Assurément.

TIMANTE.

Et crois-tu que mon tempérament soit ıéré, de façon qu'il n'y ait point de resurce ?

DAMIS.

Bon ! en voici bien d'une autre.

TIMANTE.

Non, parle-moi sans me flatter.

Digitized by Google

DAMIS.

Eh ! que sais-je moi ! et que vous impo de le savoir; la crainte nous garantit-elle maux ?

TIMANTE.

Je me tue moi-même, j'en conviens, et médecin me l'a bien fait entendre.

DAMIS.

Ne voilà-t-il pas encore une de vos inquiétudes dominantes? Vous avez par devers vous des actions de courage; mais je vous ai vu trente fois avoir sur votre santé des terreurs qu'on ne pardonnerait pas au dernier des hommes : savez-vous ce qui peut arriver de là ? C'est que souvent le monde en est instruit, et qu'un fort brave homme est décrié par de semblables petitesses qui lui échappent dans son domestique; décrié, moqué, méprisé même.

TIMANTE.

Il est vrai que je suis d'un caractère bien insupportable; mais ce que tu observes là est sérieux : quoi! tu crois que je passe dans le monde pour un homme si fort amoureux de la vie, pour un homme faible et lâche?

DAMIS.

Eh! qui vous dit cela ?

TIMANTE.

Ah! Damis, je suis désolé. Cela n'est que

Digitized by Google

·op certain. Je le vois aux discours que vous ne tenez.

DAMIS, avec chaleur.

Moi! je vous dis que si cela se savait, cela pourrait vous faire tort; mais.....

TIMANTE.

Cela se sait. J'ai déjà remarqué, dans quatre ou cinq personnes qui m'estimaient autrefois, un changement à mon égard. Elles me regardent d'un œil bien différent depuis quelque tems.

DAMIS.

Allons, continuez donc toujours.

TIMANTE.

L'estime des hommes est bien difficile à se conserver, Damis.

DAMIS.

Eh! bien, il faut faire tout ce que l'on peut pour se la concilier; mais être préparé à ne la point obtenir, ou à la perdre au premier caprice du sort: eh! que vous êtes sensible! Il n'y a pas moyen de hasarder la moindre réflexion avec vous. Vous guérit-on d'une crainte? vous tombez dans une autre. Timante, croyez-moi: faites bien, et ne désirez rien au-delà. Il en est de l'estime des hommes comme de la fortune: travaillons à les acquérir l'une et l'autre: ce qui est indolence

Digitized by Google

est blâmable; mais ne soyons point étonnés que de longs travaux soient infructueux, ni qu'après quelques faits éclatans nous soyons ignorés ou haïs : il faut, d'un autre côté, n'être point surpris de trouver son valet voleur, sa maîtresse infidèle, son ami perfide; et pour moi, qui ne suis assurément qu'un très-médiocre philosophe, je vous jure que rien ne me touche sensiblement dans la vie, que les fautes de conduite que j'ai à me reprocher à moi-même.

TIMANTE.

Si vous n'êtes que médiocrement philosophe, que suis-je donc moi? Pourquoi la nature m'a-t-elle refusé cette force d'ame qui est si admirable? je rougis quand je m'examine, et je ne sais si je ne ferais pas bien de me séquestrer du commerce du monde; car je ne puis y avoir que des désagrémens.

SCÈNE VI.

LUCILE, MARTON, DAMIS, TIMANTE.

LUCILE, dans le fond du théâtre.

Sachons, Marton, de quoi il s'agit.

TIMANTE.

Lucile ne paraîtra pas d'aujourd'hui.

Digitized by Google

DAMIS.

Pourquoi donc ?

(Lucile s'approche de Timante sans en être aperçue.)

TIMANTE.

Il ne faut pas l'espérer : ai-je dû jamais me flatter de captiver une personne si accomplie : elle, qui, par son mérite, a droit de prétendre aux plus flatteuses conquêtes, qui réunit tout-à-la fois les grâces, la beauté, l'esprit, les sentimens..... (*Voyant Lucile.*) Ah ! Madame.... (*A Damis.*) N'ai-je rien dit de mal-à-propos ?

DAMIS.

Je ne m'en suis point aperçu.

LUCILE.

Je savais bien que Damis était ici, et qu'il voulait me parler de la part de son ami ; mais je ne croyais pas, Timante, que vous y fussiez.

TIMANTE, pénétré.

Je conviens, Madame, qu'après avoir eu le malheur de vous offenser et de vous déplaire, je ne devrais pas hasarder de paraître devant vous.

LUCILE, souriant.

Je ne sais ce que c'est. Quoi ! moi ! vous m'avez offensée ?

Digitized by Google

TIMANTE.

Oubliez-le de grâce : je viens vous assurer du plus sincère repentir, et que mon cœur n'était point d'accord avec ma bouche, quand hier je parlai de la sorte.

LUCILE.

Le hasard a donc voulu que je ne fisse pas attention à ce qui vous est échappé : car j'ignore absolument.....

TIMANTE.

Ah! que cette froide dissimulation me reproche amèrement ma faute! Éclatez plutôt contre moi.

LUCILE.

Mais que m'avez-vous donc dit ?

TIMANTE.

Madame.....

MARTON.

Je fus présente au soupé, et je n'entendis rien.....

TIMANTE.

Ne vous donnez point le cruel déplaisir de me faire répéter....

LUCILE, en riant.

Je ne m'en souviens point, vous dis-je.

Digitized by Google

MARTON.

Ai moi, j'ai beau chercher...

TIMANTE.

C'est une pure inattention de ma part; je pense que, jusques aux derniers mons, les grâces sont inséparables du sexe, que....

MARTON.

Ah! je m'en souviens à présent : oui, le ublé où vous fûtes dans le moment me ppa : vous dites, si je ne me trompe, e la beauté.... n'avait qu'un terme bien urt; et que, dès un certain âge, les nmes... devaient se retrancher sur l'esprit.

DAMIS, à Lucile.

Oui, Madame, voilà le crime dont les reords nous déchirent.

TIMANTE.

Je l'ai dit, je le confesse.

LUCILE, d'un air plus sérieux.

Je m'en souviens aussi; mais aurais-je dû enser que ce discours me regardait? Et pourquoi m'en offenserais-je?

TIMANTE.

J'ai cru....

LUCILE.

Je vous avoue qu'à mon égard j'ai quelque peine à en faire l'application.

Digitized by Google

TIMANTE, très-inquiet.

Je ne prétends point....

MARTON.

Il est vrai qu'à vingt-deux ans on ne prend guère ces sortes de maximes-là pour loi.

TIMANTE, très-inquiet.

Je sais bien....

LUCILE.

Si ces tems d'ailleurs étaient arrivés, je me flatte que ma raison me donnerait tous les avis nécessaires ; et qui me soupçonnerait de ne pouvoir entendre sans chagrin une vérité constante, ne me rendrait pas tout-à-fait justice.

DAMIS, à Timante.

Cela tourne bien.

TIMANTE.

Songez....

MARTON.

Timante craint, Madame, que, dans trente ans, vous ne vous offensiez du discours qu'il vous tint hier.

TIMANTE, à Damis.

Je suis au désespoir....

DAMIS.

Je le crois ; et voilà comme vous m'associez à vos folles démarches !

Digitized by Google

LUCILE, à Timante.

ont-ce-là les opinions que vous avez con-
s de moi ?

TIMANTE.

h ! n'irritez point ma peine, et pardon-
-moi des écarts où me jettent les craintes
tinuelles que j'ai de vous déplaire. (*Repre-
it son caractère.*) Ajoutez-y encore le peu
certitude où je suis de vos sentimens :
depuis le tems que j'eus le bonheur de
is voir pour la première fois, et que je vous
ris et mon cœur et ce que j'ai de fortune,
puis dire que mon sort est encore incertain.

LUCILE.

Cette plainte est-elle juste ? Ne vous ai-je
is promis de vous engager ma foi ? Et ne
vez-vous pas que, pour conclure, j'attends
l'une de mes parentes soit ici ?

TIMANTE

Je le sais : oui, Madame, et j'ai déjà
ensé plusieurs fois qu'il fallait que ce fût
ne bien proche parente, et que vous eus-
iez de fortes raisons de la ménager.

LUCILE.

Nous sommes parentes à un degré assez
loigné, et le seul intérêt qui nous lie, est
'obligation que je lui ai de m'avoir élevée ;
nais elle m'a priée instamment de ne rien
terminer sans elle.

Digitized by Google

TIMANTE.

Quel peut être son dessein, en exigeant de vous ce délai avec tant d'instance ?

LUCILE.

Elle n'en n'a point d'autre que d'être témoin de mon mariage, et elle arrive ces jours-ci avec son fils pour m'en témoigner sa joie.

TIMANTE.

Avec son fils !

LUCILE

Oui, d'où vous vient donc cette surprise ?

TIMANTE.

Avez-vous souvent vu ce parent-là, Madame ?

LUCILE.

Non, je ne l'ai point vu depuis l'enfance.

MARTON.

On assure qu'il a beaucoup d'esprit.

TIMANTE, à part.

A un degré éloigné !...

LUCILE.

Quel est donc le trouble où je vous vois ?

TIMANTE.

Que faut-il que j'en pense ? Et qui sait si l'on n'a pas dessein de vous proposer ?....

Digitized by Google

LUCILE.

Quoi ?

MARTON.

En effet..... Eh! ne concevez-vous pas, adame ? Vous n'avez point vu depuis long-ms ce parent-là ; peut-être vous paraîtra-t-il mable, et le degré étant éloigné.... Que ait-on effectivement ?

DAMIS, ironiquement.

Il est arrivé des choses plus extraordinaires.

LUCILE.

L'idée ne se présentait pas d'abord à mon sprit.

DAMIS.

Elle est pourtant, Madame, fort naturelle.

MARTON.

L'inclination peut survenir.

DAMIS.

Et le mariage se conclure.

MARTON.

Je m'imagine qu'il y a même quelque chose le particulièrement plaisant à épouser un arrière-cousin.

LUCILE.

Ne pourrez-vous jamais, Timante ?...

Digitized by Google

TIMANTE, à Lucile.

Arrêtez. Je sens à quel point je dois vous déplaire. Le soupçon que j'ai fait paraître est d'un jaloux insupportable. Vous êtes prête à me donner un congé éternel, et à me déclarer que vous rompez entièrement avec moi. C'est un arrêt dont je vais du moins suspendre le coup en sortant de votre présence.

LUCILE.

Où courez-vous ?

TIMANTE, à Damis.

Ami, secourez-moi.

DAMIS.

Demeurez.

TIMANTE.

Eh ! non. Tâchez de l'apaiser, et de me justifier, s'il est possible.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LUCILE, MARTON, DAMIS.

MARTON, riant.

La retraite est un peu précipitée.

LUCILE.

Vous êtes témoin, Damis, si j'ai rien dit

Digitized by Google

ui fît entendre que je pense à rompre et à ui défendre de me voir.

DAMIS.

Je vais le suivre, Madame, et le rassurer sur cette rupture imaginaire. Mais qu'il me soit permis de vous demander grâce pour un nommedont il vous estaiséde démêler la passion extrême, et à qui l'impression que lui ont faite vos charmes, ne permet pas d'être tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LUCILE, MARTON.

LUCILE.

Que dis-tu, Marton, de ces vivacités et de ces soupçons continuels?

MARTON.

Je dis, Madame, que Timante est d'un caractère sujet à de terribles inconvéniens.

LUCILE.

Mais crois-tu, comme le prétend Damis, crois-tu qu'il aime, et que ce qui lui échappe puisse se concilier avec une estime parfaite?

MARTON.

Pour aimer... je ne saurais parler contre

Digitized by Google

ce que je pense. Oui, plus j'y fais réflexion, plus je crois qu'il aime, et même qu'il aime mieux qu'un autre.

LUCILE.

Après tout, Marton, à bien examiner le caractère que nous lui reprochons, il vient d'une grande défiance de soi-même et d'un désir scrupuleux de se rendre agréable aux autres.

MARTON.

Eh ! mais...

LUCILE.

Ce qui fait dans le fond un sentiment estimable.

MARTON.

Oui-dà. A le prendre dans un certain sens, le mauvais de son caractère est effacé par le bon. Écoutez donc; un homme tel que lui est peut-être moins à craindre que ces gens qui, remplis de sécurité, vous importunent avec tout le sang-froid et toute la confiance imaginable. Vous avez beau leur faire sentir qu'ils vous sont à charge, leur crier aux oreilles que vous n'y pouvez plus tenir, ils ne vous entendent point. Ils agiront à contre-tems, parleront sans précaution, offenseront à droite, à gauche, et se croiront encore les plus agréables gens du monde.

Digitized by Google

LUCILE.

.'autre extrémité est sans doute plus sup-
table.

MARTON.

'e ne suis pas fâché de vous en voir prendre
léfense. Mais cela va vous attirer un re-
che de ma part. Tout autre que Timante,
vous aimant, pourrait être inquiet; et fran-
ement, à juger sur les apparences, on ne
t pas trop quels sont vos sentimens pour
.

LUCILE.

Que dis-tu? Ah! je connais ses défauts;
ais il n'est que trop certain qu'il a su me
acher.

MARTON.

Je lui parlerais donc un peu plus ouverte-
ent; vous avez l'air plus réservée que ne
urait une fille : il est vrai que vous avez été
peu femme, qu'un excès de timidité vous
t encore pardonnable.

LUCILE.

Tu crois donc qu'à son égard j'ai quelque
ose à me reprocher?

MARTON.

Je le crois assurément; et si mon amant me
emblait incommode, j'aimerais mieux tout-à-
ait le haïr.

(Il paraît une espèce de valet de chambre.)

Digitized by Google

Mais que veut ce garçon? il appartient, je crois, à Timante.

LUCILE.

Il s'est retiré dès qu'il m'a aperçue.

MARTON.

Il semble qu'il ait voulu me parler.

LUCILE, souriant.

Il a ordre apparemment de ne s'adresser qu'à toi; sache, Marton, ce que c'est, et viens au plutôt m'en avertir dans mon appartement.

(Lucile rentre.)

SCÈNE IX.

LE VALET DE CHAMBRE, MARTON.

LE VALET DE CHAMBRE, à Marton.

Quelqu'un qui est ici près voudrait, Mademoiselle, vous dire un mot.

MARTON.

Il peut paraître.

(Le valet rentre.)

C'est lui, sans doute. Voyons de quoi il s'agit : il est à plaindre; j'excuse sa faiblesse : mais je ne l'excuse point assez pour ne m'en pas divertir tant soit peu, si l'occasion s'en présente. Tout juste, voilà mon homme.

Digitized by Google

SCÈNE X.

TIMANTE, MARTON.

TIMANTE, regardant de côté et d'autre.

(A part.)

Voila cette suivante. Je ne lui ai jamais fait cun présent, il faut que je la gagne adroiment, si cela est possible. (*Haut.*) J'ai recours à toi, Marton.

MARTON.

Monsieur, vous me faites honneur.

TIMANTE.

Il y va de ma vie que tu sois dans mes intérêts ; mais je doute bien que tu m'accordes la grâce que j'ai à te demander.

MARTON.

De quoi est-il question, s'il vous plaît ?

TIMANTE.

Le voici..... ne nous entend-on point ici ?

MARTON.

Cela pourrait bien être ; éloignons-nous un peu. Eh bien !

TIMANTE.

Damis veut en vain me rassurer, Marton. Peut-on se croire heureux quand on ne voit

Digitized by Google

son bonheur établi que sur des rapports et des conjectures? Ma résolution est prise, et je viens t'en faire part : il est tems que Lucile s'explique; je renonce à tout engagement, si elle ne l'accepte que comme vaincue par les sollicitations, et si son penchant ne l'y porte. Je n'aurai point à me reprocher de l'avoir entraînée dans des liens qui bientôt lui deviendraient insupportables : il faut enfin, il faut que je sache d'elle si je suis aimé ou haï.

MARTON.

Il n'est pas bien aisé de savoir là-dessus la vérité de ce qu'une femme pense.

TIMANTE.

Tu conviens donc que je suis à plaindre?

MARTON.

Assurément, c'est être à plaindre en amour, que de ne se pas contenter des conjectures.

TIMANTE.

Quoi! aux termes où nous en sommes, je ne pourrai obtenir une conversation de Lucile, qui éclaire les doutes que j'ai conçus, et qui dissipe l'affreuse incertitude où je suis?

MARTON.

Malgré les circonstances, je ne vous réponds pas que Lucile se détermine à une déclaration bien positive.

Digitized by Google

TIMANTE.

Tu peux compter sur ma reconnaissance, si tu veux me servir dans cette occasion. Il t'est facile de la déterminer, de lui faire entendre, qu'il ne messied pas d'instruire et de tranquilliser un homme dont on doit faire son époux : mes jours sont en tes mains, Marton, tu décideras de mon sort; c'est à toi de voir quel parti tu veux prendre, et si j'ai mérité quelque considération.....

MARTON, s'apercevant qu'il glisse une tabatière d'or dans la poche de son tablier.

Que faites-vous donc là, Monsieur?

TIMANTE, d'un ton mal assuré.

C'est un léger témoignage que je hasarde.....

MARTON, tire la boîte, la regarde, fait un soupir, et la laisse retomber dans sa poche.

Ah!

TIMANTE.

Qu'as-tu donc?

MARTON, soupirant.

Je suis fille de famille, et je ne devrais pas être réduite.....

TIMANTE.

T'offenserais-tu?....

Digitized by Google

MARTON.

Faut-il que je me voie traitée de la s

TIMANTE, à part.

Qu'ai-je fait! Je m'étais presque é qu'elle prendrait mal la chose.

MARTON.

Des présens, à moi; ah!

TIMANTE.

Serait-il possible que tu regardasses co une marque de mépris?.....

MARTON.

Non, vous avez raison; et après tout, je suis qu'une soubrette.

TIMANTE.

Ah! je suis au désespoir. Voilà mes affaire bien accommodées; de quoi me suis-je avis

MARTON

Vous n'êtes pas obligé de me connaître.

TIMANTE.

Marton, pardonne-moi: imagine-toi que cela ne soit pas arrivé: rends-moi cette maudite boîte.

MARTON.

Comment?

TIMANTE.

Je dis.....

Digitized by Google

MARTON.

Oh! pour le coup, Monsieur, il semble que vous vous fassiez un plaisir de m'injurier : traitez-moi donc encore plus mal qu'en soubrette, et reprenez-moi ce que vous m'avez forcée de prendre.

TIMANTE.

Je n'y comprends plus rien : comment sortir de ceci? Je ne pourrai donc jamais rien faire, ni rien dire qui ne soit mal interprété?

MARTON.

Allons, n'en parlons plus, Monsieur; une fille qui s'est mise en service ne doit pas être si sensible à l'injure.

TIMANTE.

Ah! je respire.

MARTON.

Vous voulez un éclaircissement de la part de Lucile!

TIMANTE.

Je ne puis vivre, si elle ne daigne me l'accorder.

MARTON.

Je vais l'y engager de mon mieux,

TIMANTE.

Parles-tu sérieusement?

Digitized by Google

MARTON.

Comptez sur ma parole, je lui reprocherai une froideur apparente, dont je l'ai déjà blâmée plusieurs fois sans que vous m'en eussiez priée : et après tout, si elle prend le parti de vous parler obligeamment, je vous jure qu'elle ne vous dira que ce qu'elle pense.

TIMANTE.

Puis-je le croire? Tu me promets donc?

MARTON.

Laissez-moi faire : vous la verrez dans un instant.

(Elle rentre.)

TIMANTE, seul.

Cette fille est déliée, je ne sais si je dois trop compter sur elle : avec son air de bonne foi et de candeur, elle pourrait bien me tromper : n'y aurait-il pas moyen d'entendre la conversation? Écoutons.

(Il va à la porte du cabinet.)

SCÈNE XI.

TIMANTE, CHAMPAGNE entre, sans voir Timante, en lisant un papier.

TIMANTE, écoutant à la porte du cabinet.

Il n'est pas possible de rien distinguer.

Digitized by Google

CHAMPAGNE, rit en lisant.

Ah, ah, ah!...

TIMANTE.

Qui est-ce donc que j'entends rire de la sorte?

CHAMPAGNE.

Ah, ah, ah! cela est fort bon, ma foi.

TIMANTE.

Ah! c'est toi, coquin, que fais-tu là?

CHAMPAGNE.

Moi? rien, Monsieur.

TIMANTE.

Quel est donc ce papier que tu serres si promptement? Voyons. Eh! quoi! c'est celui que tantôt je t'avais ordonné...

CHAMPAGNE, riant d'un air niais.

Oui, Monsieur, je n'ai pu exécuter votre ordre.

TIMANTE.

Pourquoi donc?

CHAMPAGNE.

Je n'en ai pas eu le cœur; je me suis mis à le lire, cela m'a paru trop drôle.

TIMANTE.

Plaît-il?

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Il y a des endroits tout-à-fait facétieux; tenez, en voilà un surtout.

TIMANTE, arrachant le papier, et lui en donnant par le visage.

Donnez, maraud, et apprenez à faire ce que l'on vous ordonne; et sortez tout-à-l'heure de devant moi.

CHAMPAGNE.

Je sors aussi : diable! c'est avoir la main légère.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

TIMANTE, seul.

Il est vrai que je n'aurais pas dû le frapper; il faut éviter de se faire les plus petits ennemis : ces gens-là sortent de chez vous, ils connaissent vos faibles, et vous nuisent plus dans le monde par leurs discours, que ne feraient des ennemis de conséquence : mais Damis qui s'est chargé de me rendre un service important, devait me rejoindre ici...

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

Eh! quoi! sitôt de retour? L'affaire est donc nquée?

DAMIS, comme un homme pressé et occupé d'une affaire.

Non. J'ai déjà trouvé une de tes adverses ties.

TIMANTE.

Elle a refusé ma proposition, sans doute?

DAMIS.

Point du tout: elle consent à un accommoment. Je n'ai plus que la vieille Comtesse à ir, et je vais chez elle de ce pas.

TIMANTE.

Oh! pour cette maudite plaideuse-là, tu en viendras jamais à bout.

DAMIS.

Je compte la mettre à la raison et te délier, à quelque prix que ce soit, d'un procès i t'importune.

TIMANTE.

Je l'aurais peut-être gagné. Mais que je te sse part...

Digitized by Google

DAMIS.

Laisse-moi; je cours.

TIMANTE.

Un mot.

DAMIS.

Je n'ai pas un instant à perdre.

TIMANTE, le retenant.

Je touche, ami, au moment qui de cider du bonheur de ma vie : j'ai si bi que, par l'entremise de Marton, je vais une explication avec Lucile, et savoir quoi m'en tenir sur les sentimens qu pour moi.

DAMIS.

Que voulez-vous dire avec votre ex tion ?

TIMANTE.

C'est-à-dire...

DAMIS.

Eh ! morbleu, ne sauriez-vous dem comme vous êtes ?

TIMANTE.

Comment ?

DAMIS.

N'exigez-vous pas que Lucile vous dise face, je vous aime ? voilà une belle imagi tion !

Digitized by Google

TIMANTE.

Et quel inconvénient trouvez-vous à cela ?

DAMIS.

L'inconvénient est que ces sortes d'aveux ne s'exigent point. Je ne sais quelle est votre délicatesse : mais je ne m'aviserais jamais de réduire une femme à de pareilles extrémités; et je croirais, si elle était assez maîtresse d'elle-même pour me parler bien ouvertement, qu'elle n'aurait pour moi qu'un sentiment dont je ne serais pas beaucoup flatté ; au surplus, chacun a sa façon de penser. Adieu, je vais vite où je vous ai dit.

TIMANTE, fesant réflexion sur ce que lui dit a Damis.

Le principe est certain, Damis : une femme qui aime véritablement, ne l'avoue point.

DAMIS, s'arrêtant.

Il y a des exceptions ; mais laissez cela, vous dis-je, et ne croyez pas que Lucile ait le cœur assez libre, pour se déclarer jusqu'à un certain point.

(Il sort.)

TIMANTE, à Damis, qui s'en va.

Et si elle s'y déterminait, ce serait donc une preuve que je ne serais point aimé ?

(Seul après un peu de tems.)

A quoi ai-je songé de demander un pareil aveu ? Comment ne m'est-il pas venu dans

Digitized by Google

l'esprit, qu'une femme sincèrement éprise est embarrassée, timide, et voudrait se dissimuler à elle-même ce qu'elle sent; par conséquent elle est bien éloignée de le déclarer hautement. Oui, vous avez bien raison, Damis; une femme qui laisse trop entrevoir ses sentimens, n'a qu'un attachement bien suspect. A quelle extrémité me suis-je réduit? Courons, empêchons Marton... Mais quand elle aurait parlé, j'ose espérer que Lucile ne s'y déterminera pas, assurément. Il faut cependant prévenir.

SCÈNE XIV.

LUCILE, TIMANTE.

LUCILE.

Qu'exigez-vous de moi, Timante? J'ai lieu d'être surprise de la demande que vous me faites.

TIMANTE.

J'aurais tort d'exiger de vous, Madame, quelque chose qui vous déplût.

LUCILE.

Un autre se contenterait de la parole que je vous ai donnée de vous engager ma foi.

TIMANTE, se jetant à genoux.

Ah! c'est m'en dire cent fois plus que je ne

Digitized by Google

rite, et c'est combler un malheureux qui
s adore.

LUCILE.

A quoi sert de dissimuler devant moi? Je
s quelle est votre inquiétude.

TIMANTE.

Moi, inquiet?

LUCILE.

Vos démarches confirment assez les soup-
ons dont on vient de m'informer; mais croyez
on cœur plus généreux, et rendez-vous plus
justice à vous-même. Votre mérite ne m'a
s échappé.

TIMANTE.

(*A part.*) Quelle épreuve!

LUCILE.

ous un défaut assez rare, c'est
de bonne opinion, et je ne
que ce défaut ne
her d'
aux yeux de ceux
plus
naiss

e vous donner la
eu de ma
mple cons

Digitized by Google

et s'il m'était permis, ne doutez point que je n'employasse les expressions les plus fortes et les termes les plus décisifs, pour vous ôter l'injuste crainte que vous avez conçue.

TIMANTE.

Madame... en faut-il davantage ? (*A part.*) Ah ! Damis.

LUCILE.

Que dites-vous donc, et quelle est cette dissimulation obstinée ?

TIMANTE.

Je suis confus de vos bontés... et c'est, je vous l'avoue, être bien maîtresse de soi-même, que daigner me flatter jusqu'à cet excès.

LUCILE.

Quoi ! vous me soupçonneriez d'emprunter des sentimens qui ne seraient pas à moi ?

TIMANTE, à part.

Toujours de la présence d'esprit, du sang froid, que tout ceci est composé !

LUCILE.

Je commence, à mon tour, à être alarmée. Ah ! Timante, est-ce ainsi que vous recevez les justifications dans lesquelles je veux bien entrer ? Et osez-vous douter des assurances que je vous donne ?

Digitized by Google

TIMANTE.

C'est trop m'honorer.... (*A part.*) Curioé fatale !

LUCILE.

Je ne suis point telle que vous l'imaginez : e ne pouvez-vous lire au fond de mon ame?.

TIMANTE, tremblant.

Eh bien ! Madame ?

LUCILE.

Vous y verriez....

TIMANTE.

Quoi ?

LUCILE.

A quel aveu me réduisez-vous ?

TIMANTE, à part.

Ciel !

LUCILE.

Vous y verriez que je vous aime. Oui, Timante, je vous aime.

TIMANTE, tombant dans un fauteuil.

Ah ! je suis perdu.

LUCILE, après un tems.

Que viens-je de dire ? Et de quelle façon étrange reçoit-il mon aveu !

TIMANTE, à part.

Tout est évanoui.

Digitized by Google

LUCILE.

C'est pour moi une énigme que je ne p comprendre ; mais le trouble où je suis ne permet pas de m'en éclaircir.

(Elle rent

SCÈNE XV.

TIMANTE, seul, après avoir rêvé quelque tem

Je croyais être aimé ; pourquoi ai-je cherché à m'instruire du contraire ? Ce sentiment timide et mystérieux, qui caractérise une vraie passion, est donc inconnu à Lucile ? Qui est douloureux, quand on ressent toutes les délicatesses de l'amour, de ne les pouvoir inspirer ! Cependant j'ai été le premier à demander cet aveu. Devrait-il être affligeant de s'entendre dire, je vous aime ?

SCÈNE XVI.

TIMANTE, MARTON.

MARTON.

Cela est-il croyable ? Que viens-je d'apprendre? A quoi pensez-vous donc, Monsieur?

TIMANTE.

Ah ! Marton, que la conversation que j'ai

Digitized by Google

obtenue de Lucile a eu un effet cruel pour moi! et qu'il s'en faut que j'aie recouvré la confiance et le repos que je cherchais!

MARTON.

Je ne sais si ce que je viens vous dire de sa part, vous plaira davantage

TIMANTE.

Qu'est-ce donc?

MARTON.

Je suis bien mortifiée d'être chargée d'une pareille commission; mais je suis forcée d'obéir.

TIMANTE.

Explique-toi.

MARTON.

Voici deux lettres que l'on a reçues de vous, que l'on vous prie instamment de reprendre.

TIMANTE

Juste ciel!

MARTON.

Ce n'est pas tout, Monsieur, excusez-moi, s'il vous plaît, Lucile vous demande en grâce de supprimer vos visites; elle dit même que, partout ailleurs qu'ici, elle vous aura une obligation infinie, si vous évitez de paraître

Digitized by Google

devant elle. Vous ne devez pas douter que je ne sois au désespoir.

(Elle se retire et revient.)

Il serait de l'exacte bienséance que je vous rendisse la boîte que vous avez bien voulu me donner tantôt; mais je ne sais ce que c'est que d'accabler les gens dans le malheur.

(Elle rentre.)

SCÈNE XVII.

TIMANTE, seul.

Quel coup de foudre me fait sortir de l'ivresse où j'étais! pernicieuse réflexion de Damis, voilà ce que vous me causez! Est-ce agir en ami que de donner un pareil avis? Je ne reconnais point Damis en cette occasion. Damis aurait-il des vues qui jusqu'à présent m'auraient été cachées?

SCÈNE XVIII.

DAMIS, TIMANTE.

DAMIS

Je reviens de chez la comtesse, et je vous avoue que je suis enchanté de votre procédé.

TIMANTE.

Laissez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Vous avez encore bonne

Digitized by Google

grâce à me montrer de la mauvaise humeur, après le trait que je viens d'essuyer; vous semblez vous en rapporter à moi, pour l'accommodement d'un procès, et secrètement vous en commettez un autre, comme si je n'étais pas suffisant pour une semblable négociation; cet autre est justement un homme violent et maladroit; et le tems de l'entrevue qu'il a eue avec la comtesse, s'est passé en invectives et en injures; de façon, mon cher Monsieur, que vous n'avez qu'à vous préparer à bien plaider.

TIMANTE, d'un ton d'un homme abattu.

A plaider?

DAMIS.

La comtesse à présent ne se relâcherait pas sur le plus petit chef de son procès, quand vous lui donneriez dix mille pistoles.

TIMANTE, très-posément.

Damis, j'ai vu Lucile; elle m'a fait l'aveu le plus tendre, et votre réflexion m'a perdu.

DAMIS, après un petit silence.

Que dites-vous?

TIMANTE.

Voici mes lettres qui me sont rendues, avec défense d'oser paraître jamais devant elle.

DAMIS.

Quoi! votre inquiétude vous fera toujours

Digitized by Google

faire un pareil usage des avis qu'on vous donne? Vous ai-je conseillé ?... Il n'est pas tems de vous quereller. Vous m'accusez donc d'être auteur du malheur qui vous arrive ? Je n'examine point si ce reproche est fondé. Je me fais un devoir de vous justifier, et je vis sur-le-champ...

TIMANTE.

Ah ! que prétendez-vous ?

DAMIS.

Je vais la voir et lui expliquer...

TIMANTE.

Eh ! comment réparer cette faute épouvantable ?

DAMIS.

En la suppliant, en lui représentant que c'est un mal-entendu, que c'est même un excès d'amour de votre part qui vous a rendu coupable à ses yeux. Mais au moins... promettez-moi de ne point paraître indiscrètement. Tenez-vous un instant à l'écart ; vous vous présenterez quand je croirai le moment favorable.

TIMANTE.

Allez, ami, j'obéis aveuglément.

(Damis entre dans le cabinet de Lucile.)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

MANTE, CHAMPAGNE, qui est arrivé un instant auparavant.

CHAMPAGNE.

'OILA, Monsieur, cette montre dont vous :z si fort en peine; elle est enfin racommo-:.

TIMANTE.

Cela suffit, retire-toi.

CHAMPAGNE.

Il y a un homme, que je ne connais point, i, après vous avoir attendu deux heures au gis, m'a suivi, en disant qu'il voulait absoment vous parler.

TIMANTE, reprenant un air inquiet.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

CHAMPAGNE.

Grand, sec, un habit noir tirant sur le ert, une perruque citron, et une épée de euil extrêmement longue.

TIMANTE.

Quel diable d'homme est-ce là ! Il n'a point it ce qu'il me voulait ?

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Non, il s'est même obstiné à me cacher son nom.

TIMANTE.

Que puis-je avoir à démêler avec un pareil original ? Est-il ici ?

CHAMPAGNE.

Non, Monsieur, il est entré dans ce grand café qui est à trois portes de ce logis, et il attend là que vous sortiez.

TIMANTE.

Qu'est-ce que cela signifie ? (*A part.*) Aurais-je le tems ?..... (*A Champagne.*) Mon carrosse est là bas ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur.

TIMANTE.

C'est assurément quelque chose de pressant. J'ai différentes affaires..... Il semble que tout m'accable à la fois. (*A Champagne.*) Demeure. Si par hasard Damis sortait du cabinet de Lucile, dis-lui que je rentre à l'instant. (*Revenant.*) Tu m'entends ?

CHAMPAGNE.

A merveille. (*Seul.*) Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet homme à grande épée ne m'a pas l'air d'apporter de l'argent à mon Maître.

Digitized by Google

quelqu'un qui l'a déjà vu m'a dit qu'il se mêlait d'enjoliver les jardins, et qu'il donnait des plans pour les maisons de campagne. Mais il n'y a aucune apparence que ce soit pour cela qu'il attende si obstinément. On sort, je crois. Oui vraiment.

(Il se retire derrière Damis à qui il veut parler.)

SCÈNE XX.

LUCILE, DAMIS, MARTON, CHAMPAGNE.

LUCILE.

Non, Damis, je ne serai point la première, qui après avoir déclaré son penchant, aura rompu avec un homme qui s'en est rendu indigne.

DAMIS.

Quittez cette résolution : je vous suis garant qu'il vous adore.

MARTON.

Faites-y bien réflexion, Madame. Où trouverez-vous un amant parfait ?

LUCILE, à Damis.

Vous m'assurez qu'il m'aime ? Que vous le connaissez mal ! Mille objets différens l'occupent, et je suis ce qui le touche le moins.

Digitized by Google

DAMIS.

Il n'est occupé que de vous. Permettez lui de paraître, et de se jeter à vos pieds.

MARTON, à Lucile.

Allons, ne le condamnez pas sans l'entendre.

DAMIS.

Ah! Lucile, ne me refusez pas cette grâce. Venez, venez, Timante.

CHAMPAGNE, à Damis.

Monsieur...

DAMIS, appelant à demi-voix.

Timante! Timante!... paraissez donc. Où donc peut-il être?

CHAMPAGNE.

Je vais, si vous voulez, l'avertir.

DAMIS.

Où l'avertir?

CHAMPAGNE.

Ici près, où je lui ai dit qu'un homme l'attendait.

DAMIS.

Un homme?

CHAMPAGNE.

Oui, qui vient, je crois, pour lui donner des avis sur le bâtiment neuf de sa maison de campagne.

Digitized by Google

LUCILE, à Damis qui reste interdit.

D'où vous vient cet étonnement ?

MARTON.

Le bâtiment neuf de la maison de campagne est franchement une chose fort intéressante.

LUCILE, à Damis.

Me direz-vous encore qu'il n'est occupé que de moi ? Cessez, Damis, de me vanter l'empire que j'ai sur son cœur. Je sais quel parti je dois prendre. Toutes les raisons, que vous pourriez désormais apporter pour sa défense, sont inutiles.

DAMIS.

Pour ce dernier trait, il est vrai que je ne le puis comprendre ; et je n'ai pas assez de courage pour vous parler plus long-tems d'un homme d'une semblable espèce.

MARTON.

Le voici cependant qui paraît.

Digitized by Google

SCÈNE XX.

LUCILE, MARTON, TIMANTE DAMIS, CHAMPAGNE,

TIMANTE, à Lucile.

N'EST-CE point indiscrètement que je présente devant vous, après l'ordre cruel

LUCILE.

Timante, il se peut que vous ayez pc moi de véritables sentimens de tendresse : veux même le croire. Cependant l'hym que nous avions projeté ne se peut conclu à présent. Mon dessein est de me retirer po quelque tems à ma terre. Tâchez, s'il est po sible, de mieux prouver votre amour par suite.

(Elle sort.)

TIMANTE.

Dieux !

MARTON, à Timante.

Ceux qui laissent échapper l'occasion méritent de la perdre pour toujours.

(Elle suit Lucile.)

DAMIS, à Timante.

Nous sommes amis depuis long-tems, et je ne veux point cesser de l'être. Mais, fatigué

Digitized by Google

s différens traits que vous me faites essuier
ı un seul jour, ne trouvez pas mauvais que,
in de vous, j'aille quelque tems reprendre
ıleine.

CHAMPAGNE, à Timante.

Il n'y a guère de maître que j'aimasse
ıieux servir que vous ; mais....

TIMANTE.

Plaît-il ?

CHAMPAGNE, à part.

Ma foi, je vais songer à me faire payer de
nes gages, et à le quitter aussi, si je puis.
(Il s'éloigne.)

TIMANTE.

Je perds maîtresse, ami; jusqu'aux va-
ets, tout m'abandonne. Le seul espoir qui
ɔuisse me soutenir, c'est que d'aussi grands
coups me corrigeront d'un caractère que j'a-
voue moi-même ne pouvoir être supporté.

FIN DE L'INQUIET.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VO

Notice sur Cérou. . . . . .
L'AMANT AUTEUR ET VALET, comédie
un acte, par Cérou. . . . . .
Notice sur Delisle . . . . . .
ARLEQUIN SAUVAGE, comédie en tro
actes, par Delisle. . . . . .
TIMON LE MISANTROPE, comédie en tro
actes, précédée d'un prologue, par l
même. . . . . .
L'INQUIET, comédie en un acte, pa
Fagan . . . . . .

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google